Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Charles-François-Nicolas Le Maître de Claville

Traite Du Vrai Merite De L'Homme, Consideré dans tous les Ages & dans toutes les Conditions

Tome Second

Nouvelle Edition, revuë, corrigée & considerablement augmentée par l'Auteur, A Francfort sur le Meyn: Chez Francois Varrentrapp, MDCCLV.

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1696248655

Band (Druck) Freier Zugang PUBLIC DOMAIN

Tabl. 398. Cat.



H.a- 3068. (2.)

TRAITE
DU
VRAI MERITE.
TOME SECOND.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1696248655/phys_0003
DFG

TRAITE
DU
VRAI MERITE
DE L'HOMME,
Consideré dans tous les Ages
& dans toutes les Conditions:

AVEC
DES PRINCIPES D'EDUCATION,
propres à former les jeunes gens
à la Vertu.

Par
Mr. LE MAITRE DE CLAVILLE,
ancien Doyen du Bureau des Finances
de Rouen.

NOUVELLE EDITION,
revuë, corrigée & considerablement
augmentée par l'Auteur.

TOME SECOND.

A Francfort sur le Meyn
Chez FRANCOIS VARRENTRAPP,
M DCC LV.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1696248655/phys_0005
DFG

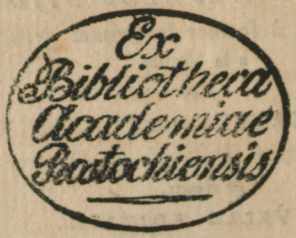

Ex
Bibliotheca
Academiae
Rostochiensis

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans la seconde Partie.

CHAPITRE V.

Recapitulation du premier Tome, &c. 1
Des plaisirs de l'esprit à la Ville & à la campagne; & combien les plaisirs de l'esprit & de l'ame sont préferables aux plaisirs de sens. 22
De la justice, de la reconnoissance & de la générosité. 43
Episode sur les gens de robe. 56
De la justice dans la vie privée. 65
Des fausses vertus. 71
Grands exemples de générosité & de reconnoissance. 82

CHAPITRE VI.

S'Attendre à l'iniquité des hommes & caprices du sort, &c. 92
Contre le trop d'attache aux richesses, & le desir trop vif de faire fortune. 105
Du choix d'un état de vie. 116
Contre la dissipation. 132
Contraste de la dissipation & de l'avarice. 137
Du bon usage des richesses & du credit. 138
De la fermeté dans les disgraces. 144
Combien les disgraces sont utiles à la religion, à la raison, à la fine volupté. 152

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1696248655/phys_0007
DFG

CHAPITRE VII.

DU mariage, de ce qu'on doit à ses proches, à son prochain & à ses amis. 164
Précautions qu'on doit prendre avant & après le mariage. 166
Des seconds mariages. 182
Devoirs réciproques des peres & des enfans. 183
Devoirs de l'homme à l'égard de ses proches. 195
Devoirs à l'égard du prochain. 200
Devoirs de l'amitié. 206

CHAPITRE VIII.

DE la morale, &c. 217
Le caractere de l'homme de bien est préférable aux autres. 223
Du respect humain. 233
Combien il est important de savoir sa religion. 256
Contre les Athées. 258
Sentimens des Anciens sur la Divinité. 263
Contre les impies, les incrédules, les esprits forts & les Déistes. 269
Contre les Hérétiques. 325
Des bonnes œuvres. 342

Fin de la Table de la seconde Partie.

(o)

TRAITE

TRAITE
DU VRAI MERITE
POUR TOUS LES AGES
ET
TOUTES LES CONDITIONS.

CHAPITRE V.

Recapitulation du premier Tome; des plaisirs de l'esprit à la ville & à la campagne; combien les plaisirs de l'esprit & de l'ame sont préférables aux plaisirs des sens; de la justice; de la reconnoissance, & de la générosité.

LE succès de ce Traité est le premier bonheur de ma vie; on n'auroit pas dû me l'envier: mais comment désarmer les jaloux & les caustiques? Le plaisant livre! diront-ils;

quoi de plus aisé que de multiplier des volumes aux dépens des anciens & des modernes, des vivans & des morts? Se faire Auteur sans composer, c'est la seule nouveauté qu'on trouve dans cet Ouvrage.

JE conviens avec ces Messieurs, que je pouvois m'épargner la peine d'amasser des matériaux pendant quarante ans, pour n'être qu'un plagiaire à leur égard: mais parce qu'ils savent tout, est-il défendu aux autres de s'instruire? Eux-mêmes peuvent-ils se plaindre de ce que je rappelle à leur esprit ce qui les flattoit tant autrefois? Que dans un sermon, au lieu d'un stile de ruelle, on reconnoisse partout l'Evangile, les Peres & David: que dans une cause importante l'Avocat nourrisse son plaidoyer des Ordonnances de nos Rois, du sentiment des plus habiles Commentateurs, & d'exemples décisifs: ces Orateurs ne seront-ils que des plagiaires? Quoi qu'on en pense, j'ai mieux aimé rajeunir d'anciennes beautés, que de hazarder des sotises nouvelles. Ceux qui sont d'un autre goût trouvent tous les jours de quoi se satisfaire.

NOUS avons de grandes obligations aux hommes habiles qui nous donnerent

en 1732. le Dictionaire Universel. Ces livres précieux contiennent la plus profonde érudition: on n'en peut trop vanter l'utilité & la beauté: mais ces grands ouvrages ne sont propres que dans le cabinet. Cet inconvenient, auquel il est impossible de remedier, fait encore mieux sentir le mérite d'un livre portatif dont on peut jouir en tout tems & en tous lieux. Il est donc vrai qu'on enrichiroit beaucoup la république des Lettres, si on réduisoit en petit une infinité de volumes immenses, dont le précis suffiroit pour l'instruction de ceux qui savent lire. C'est surtout à cette précision que je me suis attaché; je laisse une idée de nos meilleurs Ecrivains dans tous les genres, & si j'avois été bon paraphraste, j'aurois fourni aussi aisément huit volumes que huit chapitres: mais

Parler beaucoup & ne rien dire,
L'ennuyeuse fécondité!

Il sera toujours des gens de mauvaise humeur, & des critiques de toute espece: on se fait honneur de n'être content de rien. Je veux préserver les jeunes gens de ce défaut: j'ai redoublé mes soins en leur faveur; ils sont mon principal

objet. Peut-être aimeront-ils ou ma façon de penser ou ma maniere d'écrire: Eh! pourquoi ne s'en trouveroit-il pas un à qui je pourrois inspirer le desir de devenir homme de mérite: & si j'en trouve un seul, ne serai-je pas bien vangé des censeurs? Mais il arrive tous les jours qu'on rencontre sous sa main le second tome d'un ouvrage; on l'ouvre au hazard, & quand on tombe sur quelque endroit qui pique la curiosité on est fâché de n'avoir pas lû ce qui précede. Je repete donc ici pour ceux qui pourroient être dans ce cas, que dans le premier volume je m'attache plus à l'esprit qu'au cœur: dans celui-ci, plus au cœur qu'à l'esprit. J'ai rendu cette espece de division imperceptible, parce qu'il faut faire entrer la vertu dans l'ame à mesure que la raison se développe: cet heureux concert dépend en partie d'une bonne éducation. De-là vient que je la recommande si souvent dans tout mon livre: c'est au pere à la procurer, au fils à en profiter.

Je prends mon Eleve en sortant du College: je l'introduis dans le monde; mais je le conduis pas à pas & comme par la lisiére. Je commence par lui ap-

prendre à penser noblement: cette premiere impression ne tend assurément pas à lui inspirer de l'orgueil, mais à le préserver pour toujours de la crapule & de la bassesse. A côté des sentimens nobles je place la politesse, la complaisance, la douceur & l'égalité: à ce moyen je saisis mon jeune homme tout-à-la-fois par le cœur, par l'esprit, par l'humeur & par les manieres. Je tâche de le former à l'honneur, à la raison, à la religion. Après ces idées generales, je lui fais sentir la fausseté de la plûpart des vertus humaines & le prix de la vraie vertu: je lui apprens à s'y connoître, & à distinguer le galant homme, l'honnête homme, l'homme de mérite & l'homme de bien. Enfin je le presse par les motifs les plus puissans, de devenir un *Virtuosus*: j'ai pensé à cet égard comme le P. de Courbeville quand il a traduit l'*el Discreto* de Balthasar Gracian sous le titre de l'Homme Universel.

DE-là je passe à l'érudition: cet article m'a coûté des soins, & je me suis permis un peu d'étendue. Il n'est pas aisé de conduire les jeunes gens des premiers élemens de la bonne litterature jusqu'à la délicatesse du goût. J'aime fort le laconisme, mais les matieres importantes de-

mandent des détails. Les conseils méthodiques m'ont paru plus rebutans qu'instructifs: je me suis servi d'exemples & de paralleles. Le stile suranné & le phébus, les expressions impropres & populaires, les pensées fausses, tous ces défauts mis à coté du beau, du juste & du naturel, forment un contraste qui fait une double impression sur l'esprit. Plus on se dégoute du ridicule, plus on s'attache à la perfection. Les traits diametralement opposés que je cite, doivent produire la justesse, & cette justesse produit un sentiment cent fois plus efficace pour l'instruction que tout le progrès de la plus heureuse mémoire.

LA plûpart des Précepteurs ne connoissent pas toute la beauté du Rudiment: ils en savent la méchanique sans en faire sentir l'esprit. L'enfant met sa mémoire à la torture pour distinguer le nominatif de l'ablatif: & quand après mille efforts il est parvenu à ne les pas confondre, il n'en sait pas encore l'étymologie. Voilà le premier désordre d'une mauvaise instruction & le principe de l'ignorance. De-là le retardement de la jeunesse: on a beaucoup étudié, & l'on n'a rien appris. C'est ce qui fait que tant de gens

ne savent ni parler ni écrire. Les suites facheuses de ce défaut ont ranimé mon zele: ceux qui voudront essayer des remedes que je propose ne me reprocheront pas d'avoir été trop long; & si j'ai réussi, je serai trop payé de mes soins.

Plus ce qu'on fait coûte de peine,
Plus le succès fait de plaisir.

J'AI fini le premier volume par le bon usage des plaisirs. Je ne sai rien de plus important pour la jeunesse que d'éviter la débauche & de se garantir des grandes passions en se bornant aux plaisirs délicats. Je fais sentir toute l'horreur de l'yvresse & les dangers du gros jeu: j'arme les cœurs trop tendres contre les piéges de l'amour; mais je conseille l'usage moderé des spectacles. Ces deux propositions ont paru un paradoxe à mes frondeurs. Combien de sophistes préferent de faux préjugés à la droite raison! De ce qu'autrefois quelques spectacles faisoient horreur, est-ce une raison de conclure aujourd'hui que le Tartuffe, le Misantrope, l'Avare, le Grondeur, le Joueur, les Précieuses ridicules, soient l'occasion prochaine de peché? Je suis persuadé que tout homme de bien qui a de l'usage du monde, regar-

dera ce que je dis des plaisirs plus comme une leçon de bon esprit & de bon goût, que comme un sujet de scandale. Voilà en deux mots la récapitulation, j'ai pensé dire la peroraison de mon premier tome.

QUOIQUE j'aye divisé mon Livre par Chapitres, il est pourtant vrai que d'un Chapitre à l'autre on trouve à peu-près la même liaison que dans les chants différens d'un Poëme. Puisque j'écris pour tous les âges, j'ai dû commencer par le plan d'une bonne éducation, & finir par les moyens de parvenir à une heureuse fin. La vie est courte: cependant depuis quinze ans jusqu'à quatre-vingt, que de choses à apprendre, que de passions à craindre, que d'évenemens à essuyer! J'ai tâché d'abord de faire d'un homme brusque un homme poli, & d'un ignorant un homme de lettres. Aujourd'hui je veux faire d'un homme foible un homme fort, & d'un mauvais Philosophe un homme de bien. Mais que le plaisir que j'ai trouvé à m'étendre sur ce qui regarde la religion, va m'attirer de nouveaux censeurs.

J'AI deviné tout ce que diroient les Déistes & les *Esprits forts* que je démasque. Quel fond d'orgueil, s'écrieront-

ils, se trouve caché sous le vernis trompeur d'une fausse modestie! De quel front ce parasite litteraire ose-t-il faire tour à tour le Grammairien, l'Orateur, le Poëte, le Philosophe & le Théologien? Nulle proportion dans ses Chapitres: sa Préface, qui est plutôt une Comédie Italienne, que l'Argument d'un Livre instructif, étoit plus que suffisante pour nous ennuyer. Quoi! le protecteur des Spectacles fait le Missionnaire & le Prédicateur: un sectateur des plaisirs paraphrase ensemble le Décalogue & Quinault, Moliere & l'Evangile; quelle contradiction! Effleurer tant de matieres, n'est-ce pas prouver au public qu'on ne sait rien? Quand on fait tant de métiers, il n'en est pas un qu'on sache bien faire.

EH! Messieurs, miséricorde! Si je ne vous plais point, ne me lisez pas. Ceux qui m'attaquent si vivement ne pensent pas qu'ils me font bien de l'honneur. Est-ce ma faute à moi, si la verité les offense? Et de quoi se fâchent-ils? Je ne les peins tels qu'ils sont, que pour les engager à devenir tels qu'ils devroient être. Qu'ils regagnent l'estime des honnêtes gens, & nous serons d'accord. Deux maximes sont également incontestables

pour eux & pour moi; on ne peut arrêter les progrès de la cangréne qu'en emploiant le fer & le feu, on ne réfute point des démonstrations par des injures.

RIEN n'est plus étonnant dans la nature, que de voir tous les hommes tendre à la même fin, & prendre des chemins tout contraires pour y parvenir. Nous cherchons le bonheur, & nous vivons comme si notre unique étude étoit de l'éviter. D'où vient ce désordre? De ce que nous préferons les caprices ridicules à la droite raison, l'entêtement à la docilité, les inquiétudes dévorantes au repos interieur, l'insatiabilité à la moderation des desirs, les passions brutales aux plaisirs de l'esprit, & l'impieté à la religion. Il me semble pourtant qu'il est bien gracieux de s'attirer l'estime & la bienveillance des gens de mérite, de se croire assez riche avec une fortune médiocre, de pouvoir sans orgueil se suffire à soi-même, de s'élever au-dessus des évenemens, de gagner tous les cœurs, & de vivre de maniere qu'en craignant Dieu nous ne nous rendions pas indignes de sa misericorde. Voilà l'esprit de mon second tome. Si ce systême est faux, je ne connois ni la raison ni la religion.

J'AI peut-être un peu trop allongé mon dernier Chapitre, mais aussi c'est le seul où je parle des devoirs du Chrétien, qui sont le principal objet des hommes sensés, parce qu'entre un petit nombre de jours & les jours éternels il n'y a pas d'équateur comme dans nos deux hemisphères. Rendons-nous heureux dans ce monde, mais surtout occupons-nous du bonheur éternel: ces deux points essentiels doivent partager la vie de l'homme en observant les regles de la proportion. A l'égard de cette félicité momentanée à laquelle nous aspirons tous, je suis persuadé qu'elle dépend bien plus du cœur droit & du bon esprit, que des hazards de la fortune. Nous en serions tous également convaincus, si l'expérience & la réflexion nous apprenoient à bien penser.

IL y a plus de 45. ans qu'on me reçoit avec bonté au Château de Bailleul près de Fécamp: si j'avois été copiste entendu j'y aurois appris à peindre mieux le vrai mérite. C'est-là que j'ai trouvé depuis peu un distique fort ancien: on y reconnoit le goût d'Horace & le stile de Bertaut; je ne le crois pas imprimé, & on le lira avec plaisir: c'est un précis de la meilleure Philosophie: le stile usé ni les cascuels de

la destinée n'effacent point le mérite des sentimens judicieux :

Voici, ami, si tu le veux savoir
Qui fait à tous joyeuse vie avoir :
Biens succedés & non acquis à peine,
Feu en tout tems, maison plaisante & saine,
Jamais procès, les membres bien dispos,
Et au dedans un esprit en repos.
Contraire à nul, n'ayant aucuns contraires,
Peu se mêler des publiques affaires.
Sage, simplesse, amis à soi pareils,
Table couverte, & sans grands appareils,
Facilement avec toutes gens vivre,
Puis sans grand soin, n'être point pourtant yvre :
Femme joyeuse, & chaste néanmoins :
Dormir si doux que la nuit dure moins.
Plus haut qu'on n'est ne vouloir point atteindre :
Ne desirer la mort & ne la craindre.
Voilà, ami, si tu le veux savoir
Qui fait à tous joyeuse vie avoir.

SI l'Auteur avoit parlé d'érudition & de religion, ne reconnoîtroit-on pas-là l'abregé gothique de ce que j'ai étendu en style nouveau. Cette Poësie que Marot ne désavoueroit pas, est une espece de rondeau qui contient des maximes & des souhaits. Tous les hommes ne cherchent

qu'à se rendre la vie agréable : les soins qu'on se donne, les peines qu'on s'épargne, les plaisirs qu'on se procure, tout tend au vrai bonheur : mais ce monde est un sejour de troubles & de miseres, &

Il faut passer par les peines
Pour arriver aux plaisirs. Quin.

EN attendant que nous devenions impassibles, incorruptibles, impeccables, nous ne saurions mieux faire que d'égayer sagement notre exil. La traverse d'une vie à l'autre est assez difficile :

Sur ce passage au moins semons des fleurs.

RIEN de plus judicieux que ce conseil, si on le prend bien, rien de plus dangereux si on l'empoisonne. S'élever au dessus des peines de la vie par le secours du bon esprit, aimer la regle & le bon ordre, bien remplir tous ses devoirs, être à tous égards d'un commerce sûr & d'un caractere aimable, éviter comme la peste l'injustice & la grossiereté, à toutes ces conditions semez des fleurs dans un chemin raboteux, livrez-vous aux plaisirs délicats. Je l'ai conseillé dans le Chapitre précedent : si on a pris mal ma façon de penser, le distique que je viens de citer la justifie. En effet

Biens succedés & non acquis à peine.

QU'IL est doux de pouvoir jouir d'un patrimoine honnête quand on sait se mesurer sur son état, & qu'il est triste d'être toujours dévoré de désirs & agité d'inquiétudes! Il n'est pas vrai que la necessité contraigne la loi, elle ne contraint que le cœur qui s'égare, & rien ne peut justifier la prévarication. Je ferai voir dans le Chapitre suivant que le désir de faire fortune est un grand écueil pour la vertu, & combien les avares & les dissipateurs sont à plaindre.

Feu en tout tems, maison plaisante & saine.

L'HIVER grand feu, l'été une allée sombre, un reduit commode & riant, que faut-il davantage? Le Philosophe chrétien, l'homme moderé ne veut rien de plus. *Jamais procès*. Bientôt je vous ferai voir, combien ils sont à craindre. *Les membres bien dispos*. Rien n'est plus flateur que ce souhait. L'Auteur a bien sû qu'un temperament robuste ne dépend pas de nous: mais cette réflexion qui paroît inutile à ceux qui lisent mal, est une leçon bien importante pour les hommes qui pensent. Elle leur apprend à ne pas sacrifier à la débauche, de quelque espece

qu'elle ſoit, un tréſor auſſi précieux qu'une bonne ſanté. *Et au dedans un eſprit en repos.* Dans ce point ſeul conſiſte toute la ſageſſe humaine. Suivez de près ces chercheurs d'or & de diamans dont parle Madame Deshoulieres, & ces calculateurs éternels qui gagnent cent francs par minute, vous trouverez que tous les tréſors de la fortune & que tous les plaiſirs qui bleſſent l'innocence ne valent pas la moderation des deſirs.

Contraire à nul. Que ce mot eſt beau! Cette partie de caractere eſt ce qui approche le plus honnête homme de la divinité. C'eſt le dernier periode de la malignité de nuire à ſon prochain, & de l'inhumanité de ne vouloir obliger perſonne. *N'ayant aucuns contraires.* La vertu ne procure pas toujours ce bonheur: je crois même que le merite fait plus de jaloux que de ſectateurs, ainſi ce ſouhait eſt plus de ſpéculation que de pratique. Le nombre des pervers qui groſſit tous les jours me fait croire qu'un ſcelerat a autant de plaiſir à faire du mal à un honnête homme, qu'un honnête homme en trouve à ſecourir un malheureux.

L'AUTEUR nous apprend enſuite que les affaires d'autrui ou de l'Etat ne ſont

pas les nôtres : que l'homme sage doit resserrer dans ce qui le concerne, qu'une noble simplicité est infiniment préferable à tous les dehors fastueux : que nous devons bien choisir nos amis, & vivre poliment avec tout le monde : savoir à table répandre de l'esprit sans orgueil, des graces sans affectation, de bonnes manieres sans embarras, & du vin sans yvresse. *Sapias, vina liques*, dit Horace : mais *sapias ad sobrietatem*, la sageſſe & la gaieté ne sont point incompatibles.

Femme joyeuse & chaste néanmoins.

CELUI qui trouve ce trésor est bien riche : mais celui qui l'ayant trouvé n'en connoît pas le prix est un étourdi ou un libertin qui ne sait pas la valeur des choses. De même la femme qui se dérange, ruine ses enfans & désole son mari : & celle qui pleure toujours devient le fleau de la societé civile. Ne sauroit-on rire modérement : est-ce un mérite de bouder : la sageſſe, la raison & le bon esprit sont-ils des chimeres ? Si tout le monde pensoit comme moi du mariage, on verroit plus de gens heureux.

Dormir si doux que la nuit dure moins.

DES esprits inquiets, les cœurs obsedés par des passions trop vives & les humeurs atrabilaires ne connoissent gueres ce précieux repos. Personne n'a mieux peint que Boileau un forçat surchargé de soucis:

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

CE Vers est d'un beauté infinie: ce n'est qu'une traduction, mais précise & sublime de quatre Vers d'Horace qui représente avec la force & les graces qui lui sont naturelles ce boureau des hommes le chagrin, tantôt voltigeant sur tous les agrès d'un vaisseau, tantôt pour pas à suivant pas le galérien qui rame sur la terre. Horace ne connoissoit guéres les peines de la vie: l'honneur des Latins & favori de Mœcene, il n'avoit rien à craindre ni à desirer. Aussi toujours éloquent & fécond on lui retrouve la même énergie quand il vante les charmes de ce dormir si doux. *Nec leves somnos fordidus auffert cupido.* Les songes legers ne sont point faits pour les cœurs qui sont toujours esclaves de leurs desirs.

Plus haut qu'on n'est ne vouloir point atteindre.

QUEL fonds de reflexions pour ceux qui ne cherchent qu'à s'oublier eux-mêmes!

Si comme Esope les nouveaux parvenus mettoient dans leur coffre fort les sabots de leurs peres, on ne verrois pas tant de saquins bâtir des palais : & si les gens de consideration faisoient usage d'une maxime aussi saine, ils seroient plus attentifs à conserver le bien de leurs ayeux, & on ne verroit pas tant de chateaux en décret. Qu'une belle terre coûte à faire! l'arondir, l'anoblir, la bâtir, la planter: quelle dépense, que de soins ; mais on jouit sans reflexion : l'inattention produit la négligence, l'une & l'autre conduisent à l'abus : De-là patrimoine mutilé, réputation flétrie, santé usée, amis & parens égarés, & peut-être perdus. Que de réflexions pour les jeunes gens.

Ne desirer la mort & ne la craindre.

CE dernier Vers fournit un beau champ à la plume delicate qui nous donne *le pour & contre*. Le sentiment general est que les hommes les plus malheureux ne desirent point la mort, & que les plus vertueux la craignent. Pour moi je pense que la vie, la necessité de mourir, la force de l'esprit, les bonnes mœurs & l'esperance devroient bien calmer nos frayeurs.

Que nos Docteurs les plus scrupuleux, ceux qu'on appelle Rigoristes, fassent une analyse severe de toutes les parties du distique que je viens de citer, ils n'y trouveront pas de conseils Evangeliques: mais on ne parle pas toujours de religion: & ils conviendront que dans ce plan d'une destinée heureuse on reconnoît la force de l'ame, la bonté du cœur, la justesse de l'esprit, la délicatesse du goût, & une correspondance parfaite entre la droite raison & les plaisirs des sens dont j'ai conseillé l'usage: mais l'usage toujours moderé, toujours délicat: je declare donc à mes Censeurs que sur le Chapitre des plaisirs ce distique est mon sistême, je crois que jusqu'ici le grand nombre est pour moi: heureux si ce qui me reste à dire ne me derobe point de suffrages.

ENJOINDRE aux hommes d'être insensibles aux plaisirs des sens, c'est, à l'exemple des Stoiciens, vouloir refondre la nature: se livrer inconsidérement & sans choix aux plaisirs grossiers, c'est vivre en bête fauve: mais épurer les plaisirs & réduire les passions en amusemens, c'est accorder la nature & la raison: enfin subordonner la raison à la religion, c'est à quoi je réduis le vrai bonheur de l'hon-

nête homme & du chrétien pour le tems & pour l'avenir. Il ne s'agit pas d'anéantir les sens, mais de les épurer.

SUR ce plan j'aurois pû conduire mon Traité jusqu'à trois volumes. Les usages de la vie l'érudition & la religion méritoient bien chacun le leur, je n'avois qu'à étendre mes matieres dans tous ces jours précieux que j'ai passés chez Mr. le Marquis de Bailleul. Le Parc apprend à penser, la Bibliotheque apprend à écrire, la conversation y est une leçon tendre & pathetique de douceur, d'égalité, de politesse & de savoir: mais c'est surtout aux exemples que je dois ce qu'on trouve de meilleur dans mon Livre. Si j'y avois lû plûtôt le beau morceau dont je fais part au Public, j'aurois pris un grand plaisir à le paraphraser: quoi qu'il en soit le public s'est accommodé à l'idée que je m'étois faite, & dès la premiere édition je me suis attaché à démontrer combien les plaisirs de l'esprit & de l'ame sont préferables aux plaisirs des sens. Cette seconde proposition m'avoit paru réfuter radicalement la fausse interprétation qu'on avoit donnée à la precedente, & je ne croyois pas qu'un Ecrivain public pût me tourner en ridicule pour avoir offert à

Dieu ma maniere de penſer. J'aime le monde & les plaiſirs délicats, j'aime ſurtout les gens de mérite: mais je ſuis chrétien & je ne rougis pas de l'Evangile: que peut-on trouver de contradictoire dans ce formulaire de conduite & dans cette profeſſion de Foi?

MAIS ſur toutes les choſes de la vie les goûts ſont ſi differens qu'on ne doit pas s'étonner ſi les ſectateurs d'une ſageſſe ſombre & mélancolique, ſi les hommes preſque inabordables, toujours heriſſés d'épines, & comme ennemis de tout le genre humain ſe ſont ſcandaliſés de ce que dans un même Traité j'aye oſé allier la ſageſſe avec les plaiſirs. Pour moi, dont le ſiſtême eſt tout different du leur, moi qui crois les plaiſirs un ſpecifique dans ces criſes violentes de chagrin qui jettent l'ame dans une ſorte d'abattement; moi qui crois l'uſage des plaiſirs auſſi gracieux que l'abus en eſt funeſte; moi enfin qui veut faire de vous un homme vraiment ſage, mais un ſage ami de la ſociété, & aimant les bonnes choſes, j'ai dû parler aſſez des plaiſirs pour les faire connoître, & je me ſuis bien gardé d'effleurer la vertu & d'amolir le cœur par des images ſéduiſantes. J'ai crû devoir pro-

poſer aux jeunes gens des remedes contre le poiſon que trop de goût pour les plaiſirs, ou le choix pernicieux des plaiſirs peut introduire dans l'ame; & je me flatte que l'idée qui reſtera de ma Philoſophie, c'eſt que les plaiſirs n'y ſervent que comme d'enveloppe à la vertu. On voudra bien faire grace à quelques tours plus égayés dont je me ſuis ſervi; je n'ai penſé qu'à procurer aux jeunes gens un temperament qui les garantiſſe de la débauche, non pas un moyen qui produiſe la corruption. On ſe ſouviendra donc pour toujours que la morale que je prêche conſiſte principalement à s'éloigner du vice, & à pratiquer la vertu.

SUR ce principe j'ai conſeillé l'uſage des plaiſirs, mais on n'a pas dû démembrer ma propoſition : j'ai toujours ajoûté que les plaiſirs des ſens, quelque délicats qu'ils ſoient, n'approchent pas des plaiſirs de l'eſprit & de l'ame. Les uns ne ſont, ſi j'oſe ainſi les nommer, que ſuperficiels & exterieurs; ils peuvent bien charmer nos chagrins ou fixer pour un moment la joie fugitive; mais ils ne font qu'effleurer le cœur, ils ne le rempliſſent pas. Eſſayons des plaiſirs de l'eſprit & de l'ame, nous y trouverons le comble de

la satisfaction. Ce goût n'est pas senti de tous: le petit nombre à qui il est donné connoît la volupté la plus parfaite, la seule qui mérite le nom de vertu.

LA Bruyere a dit, que rien ne rafraîchit plus le sang que d'avoir sû éviter de faire une sottise. Par-là, nous nous épargnons le remors, & c'est une exemption de peine qui produit en nous un commencement de plaisir; mais une bonne action que nous nous gardons bien d'éventer de peur que le mérite ne s'en évapore, c'est-là ce que j'appelle la plénitude de la volupté.

QUE tous les plaisirs où il entre de l'esprit soient préferables aux autres, c'est une verité de sentiment qui n'a pas besoin d'être démontrée. Les stupides ne connoissent de plaisirs que ceux qui leur sont communs avec la bête, & qui sont bien plus une preuve de l'infirmité humaine, qu'une marque de la distinction & de l'élevation de l'homme. Dès-là il est aisé de conclure que celui qui a plus d'esprit est capable de plus de plaisirs. Je conviens aussi qu'il en peut mieux sentir l'amertume des peines; mais enfin, il est sûr qu'un homme d'esprit est plus flatté qu'un stupide dans le choix des plai-

sirs qui leur sont communs ; & j'ajoûte que les plaisirs qui sont purement de l'esprit, sont infiniment préferables aux autres qu'on goûte même avec esprit. L'experience nous apprend bien que la plûpart des gens d'esprit tirent de leur esprit même une corruption plus rafinée dans la jouissance des plaisirs : mais elle nous apprend aussi que l'homme d'esprit vertueux tire de la corruption même de la nature de quoi élever son esprit pour le choix de ses plaisirs : Ainsi l'on n'est point en danger de sacrifier ou de faire servir l'esprit aux sens, quand dans le choix des plaisirs on préfere ceux qui sont purement de l'esprit.

QUE les plaisirs de l'esprit soient moins sujets à de fâcheux retours ; c'est une vérité dont on ne sauroit disconvenir, & c'est une assez bonne raison pour leur accorder la préference ; mais si votre volupté est aussi delicate qu'elle doit l'être, vous les trouverez encore les plus piquans. Figurez-vous que vous jouissez encore de ces mêmes momens où vous avez été comme accablés par les plaisirs, mais par les plaisirs des sens quoique délicats & variés. Passez de-là à ces

instans

instans de solitude gracieuse, où débarrassée des objets vous vous êtes trouvé ne jouissant que de vous-même; où la lecture amenant ou nourrissant le réflexion, vous avez sû vous livrer tour à tour à l'amusant ou au solide; où vous avez mis à profit la fatuité des uns & la dureté des autres; où l'idée des grands Hommes vous a tourné & fixé du côté du grand: rappellez ces momens; où revenu à vous-même, & dépouillé de toute prévention, vous avez regardé le spectacle étonnant de la nature avec tant de plaisir, mais avec tant de respect pour l'infinité d'un Etre sans principe & sans fin, où l'ordre des choses vous a donné du goût pour la sagesse; où la faculté de jouir de ce qui semble n'être fait que pour vous a piqué votre reconnoissance: comparez toutes ces heures si differemment & si utilement employées, avec tous les momens perdus dans le tourbillon du monde, & convenez avec moi qu'une imagination sagement ingénieuse vous fournit des plaisirs plus piquans, soit par des réflexions profondes, soit par de legeres impressions, que tous vos sens satisfaits ne vous ont flatté.

DANS tous les lieux du monde, à la ville, à la campagne, jusques dans les deserts, on lit, on medite, & l'on trouve par-tout des ressources contre l'ennui, quand on sait s'amuser utilement. Je conviens que pour mettre à profit ce moyen infaillible de bonheur, il ne faut pas être de ceux dont l'Horace du tems a dit:

Des Créanciers, une Maîtresse
Le tiraillent comme un Forçat. M. Rousseau.

JE suppose un homme né heureusement, ou aguerri contre les grandes passions par la réflexion & par l'expérience: je suppose un homme raisonnable qui a toujours aimé à compter avec lui-même, & qui victime de ses propres écarts, ou des crimes d'autrui, sait se relever avec courage & trouver dans sa vertu un spécifique contre le malheur: dans tous ces cas, le cœur droit, l'ame tranquille, le sage *solutus omni fœnore* jouit par les plaisirs de l'esprit de cette felicité parfaite que le faux brillant & le tumulte ne sauroient procurer, *quam mundus dare non potest pacem.* Il n'est pas difficile de jouir de cette situation précieuse, même au milieu du fracas: il ne faut que deux choses, se

prêter au monde par politesse, & se livrer par goût à la vertu.

QU'IL est doux de bien tenir sa place dans une petite societé de gens délicats, où les plaisirs innocens sont toujours conduits par la raison & gouvernés par la sagesse. L'amour même, que trop de gens font parler en libertin, ne laisse pas de mesurer ses termes, quand il rencontre ensemble la distinction, les graces, les plaisirs & la vertu. Il me dit un jour, à l'occasion des fêtes brillantes que donnoit souvent Madame de Staremberg Princesse de Louvestin:

Mes freres les Amours sont toujours de la fête,
Mais ces petits mutins ont un air circonspect,
Et pour les contenir j'ai prié le Respect
De marcher toujours à leur tête.

QUAND on connoît la délicatesse des sentimens & les regles de la subordination, on ne s'émancipe jamais. Heureux celui que son mérite introduit chez les Grands, plus heureux celui qui s'en passe.

DANS toutes les capitales de Province on est sûr de rencontrer des hommes qui pensent bien: & qui seroient en état de faire profession de vrai mérite: que les jeunes gens se fassent admettre parmi eux

en qualité d'aſpirans ou de ſurnuméraires: ils deviendront maîtres à leur tour. Si cet uſage s'établiſſoit dans un grand Etat, ſeroit-il impoſſible d'y renouveller les tems de Cicerons & des Horaces?

LES Miniſtres, les Magiſtrats, tous ceux qui ſe ſacrifient au bien public ſont bien charmés quand ils peuvent donner quelques inſtans à la Litterature. Pourquoi dans une ſituation moins glorieuſe, mais plus indépendante, aimons-nous ſi peu à jouir de nous-mêmes? Nous ne faiſons point aſſez d'attention au bon emploi du tems. Cependant quoi de plus beau, de plus ſage, de plus utile que de pouvoir mener une vie retirée au milieu de Paris? Les dedans, les dehors, tout y eſt enchanteur: c'eſt le centre de l'érudition & de la politeſſe. Riches Bibliotheques, Nouvelles litteraires, Pieces fugitives, Diſſertations, Sermon, Plaidoyé; Diſcours Academique, Pieces de Théatre; le plus beau François, la meilleure Latinité, les Langues orientales, Proſe & Vers, on n'a qu'à choiſir dans le meilleur. Peut-on imaginer une deſtinée plus heureuſe que de pouvoir y raſſembler quelquefois les Racine & les Patru de nos jours, & de les recevoir al-

ternativement dans le salon à manger & dans le cabinet des Muses. Sentir le prix d'un genre de vie si pur & si délicieux, & n'en pouvoir joüir; c'est un beau sacrifice à faire.

DANS ces cercles rares & choisis tout nourrit la politesse des manieres & du discours, tout éleve l'esprit, tout enrichit l'ame: mais il est permis à peu de gens de se faire un hermitage aussi gracieux dans la capitale de l'Univers: il faut tout ensemble un grand usage du monde, un discernement bien épuré, beaucoup de sagesse, de l'indépendance & de la fortune. L'esprit le plus délié & le connoisseur le plus délicat ne sauroit mettre à profit un plan si beau, s'il est réduit à un bien trop médiocre, ou fixé ailleurs par des engagemens indissolubles, ou garotté d'inquiétudes, même sur le pavé de Paris: mais indépendamment de l'avenir que nous ne saurions prévoir; je crois fort utile à l'éducation d'une jeune homme de se trouver lié de bonne heure avec quelqu'un des prédestinés dont je parle. C'est le plus sûr moyen d'apprendre à distinguer Paris de Paris même, & cette connoissance est tellement essentielle, qu'elle est le principe presque

infaillible de la perverſité & de la perfection.

UN homme tout neuf, un éleve docile peut-il comprendre que Paris ſoit l'aſſemblage confus de tout ce qu'il y a de plus pernicieux dans le monde, & de tout ce qu'on peut imaginer de meilleur? Il faut donc qu'un pere attentif fourniſſe à ſon Télemaque un Mentor zelé qui comme un bon tuteur ſache ménager la vertu de ſon pupille; & améliorer les fonds qu'il vient d'acquerir au College. Il n'eſt plus tems de captiver ce jeune cœur, il faut le gagner par les plaiſirs innocens & par les charmes de la Litterature. Bientôt de tendres inſinuations accoutumeront l'eſprit à ne pas écouter le tempérament ou à lui reſiſter: bientôt les Diſcours de Ciceron ſur l'amitié & ſur la nature des Dieux éleveront ce mérite naiſſant au-deſſus de la bagatelle: bientôt on verra ce jeune Cyrus s'inſtruire avec Eleaſar à la Cour de Babylone: bientôt enfin la politeſſe & le ſavoir travailleront de concert à la perfection de celui qui n'étant encore que ce qu'on appelle un bon ſujet, ſera peut-être un jour honneur à la ſocieté, à quelque métier qu'on le deſtine. Un arbre de bonne eſpece, cultivé avec ſoin,

& planté au meilleur espalier, ne tarde guéres à rapporter de bons fruits.

MAIS j'entrevois déja le grand mystere de la vocation à un état de vie. Peres de famille prenez-y bien garde. L'établissement de vos enfans est peut-être le point de conduire le plus important pour vous & pour eux. Ecoutez-les d'après le Pere Porée.

Peres cruels & parricides
Arrêtez un coupable effort,
Songez que vous êtes nos guides,
Non les maîtres de notre sort.

Vous pouvez nous montrer la route
Où nous devons porter nos pas:
La raison veut qu'on vous écoute,
Mais conduisez, ne forcez pas.

JE le repete en vingt endroits, les commencemens de l'éducation sont décisifs. Plus on s'éloigne du vice, plus on prend de goût pour la vertu: la folie rehausse le prix de la raison; & les belles-lettres sont un préservatif contre les grandes passions. Il faut pourtant se faire peu-à-peu une idée de toutes les horreurs qui gâtent le monde, mais cette matiere est bien délicate à traiter: on a besoin de fi-

gures & d'allegories. J'ai été étonné que celui qui nous a donné les Amuſemens ſerieux & comiques n'ait pas conduit ſon Siamois à l'endroit le plus élevé de l'Obſervatoire, non pour contempler, encore moins pour meſurer les aſtres ; mais pour lui faire remarquer dans Paris tous les Palais du vice & le réduit negligé de la vertu. Qu'on a de riſques à courir quand on marche quelques années ſur les bords eſcarpés & gliſſans d'un précipice affreux. Le monde eſt un labyrinthe dont il n'eſt pas aiſé de demêler tous les détours, ſi l'on n'eſt pas conduit par un bon guide. Connoître à fond le bien & le mal, c'eſt l'effet d'une bonne judiciaire : préferer les plaiſirs de l'eſprit aux plaiſirs des ſens, c'eſt l'effet d'un diſcernement délicat, c'eſt de quoi charmer les plus grands malheurs de la vie, c'eſt le moyen de ne ſe corrompre, de ne ſe rouiller, de ne s'ennuyer jamais.

Ce n'eſt pas ſeulement au milieu de Paris qu'un homme bien élevé & tout-à-fait formé peut recueillir le fruit de ſes peines & goûter toujours les plaiſirs de l'eſprit ; on trouve en Province quelques Maiſons qui ſont autant d'Ecoles du vrai mérite, & dont les exemples ſont bien

plus efficaces que mes conseils. L'homme sage ne peut-il pas se perfectionner de jour en jour au milieu de ses Lares paternels? Qu'il est doux de cultiver en paix le champ de ses ayeux, & de feuilleter sans distinction une Bibliotheque bien choisie? Quand une fois on a senti le mérite des Patru & des la Bruyere, on ne pense plus gueres aux *Tevenars*: on se partage entre d'illustres morts & les merveilles de la nature: on trouve dans l'Agriculture un tresor inépuisable, & l'esprit grossit son patrimoine à chaque instant du jour. Le cœur se détache par dégrés de tous les objets séduisans; il rougit des premieres bourasques qui l'ont ébranlé; & il se porte par choix à toutes les vertus: on les met en œuvre tour à tour, & sans y penser on fait chef-d'œuvre de vrai mérite.

Je ne comprens pas qu'on puisse s'ennuyer un moment & regretter la vie de Paris dont j'ai parlé, quand on a des fleurs & des fruits, des chevaux & des pépinieres. L'Eternel toujours bienfaisant a attaché des agrémens dans toutes les situations: les goûts ont leur vicissitude, & il est des quarts-d'heure où la

Quintinie est bien plus utile qu'Ablancourt & Madame Dacier. Ne faut-il pas se connoître en chevaux pour n'être pas trompé tous les jours? Qu'un fat de trente ans éleve des Vers à soie, j'y consens: mais je veux qu'un galant homme sache bien choisir un cheval, le monter encore mieux, & le guérir dans le besoin: je veux qu'un pere entendu puisse tirer de ses écuries de quoi recruter la compagnie de son fils: on entend bien que je ne parle pas des grands accidens: je veux enfin qu'à tout âge & en tout état on puisse se secourir les uns & les autres, & se suffire à soi-même. Quand on est né avec un bon esprit, un parterre bien émaillé, & un fruitier commode plaisent plus dès vingt ans que la Foire Saint Germain.

Le feu Roi aimoit fort à élaguer un arbre à son retour de Mons & de Namur. M. le Maréchal de Catinat, après une campagne glorieuse, ne dédaignoit pas de causer avec ses massons: au contraire un sot veut toujours parler de son métier, un fastueux craint de se communiquer aux hommes, il ne veut commercer qu'avec les demi-Dieux, ou il s'imagine que c'est une mécanique honteuse d'allon-

ger une avenue & d'orner un jardin: la prudence & le goût fin lui paroissent un pédantisme; la Géométrie lui paroît une science de manœuvre, & il croiroit se deshonorer par les détails de l'ingenieuse & fertile agriculture qui nous éloigne du danger & qui nous procure d'utiles plaisirs. On perd bien des amusemens & des ressources quand on ne sait point accorder l'art avec la nature & l'esprit avec la raison. Combien de remords on se prépare quand on ne veut point apprendre le grand secret de mesurer la dépense sur sa fortune! Ceux que la dissipation, des penchans malheureux, & de funestes habitudes éloignent de tous leurs devoirs, ne seroient pas devenus les victimes honteuses de la débauche, s'ils avoient essayé les plaisirs de l'esprit.

TOUT le monde aime les fleurs, mais quand on pense grandement, on préfere l'émail des prés à celui du plus gracieux par terre. C'est une foiblesse de se donner des soins infinis pour découvrir le premier œillet, & d'acheter bien cher une tulipe nouvelle. Il y a de l'esprit à s'amuser de tout, & de la sottise à regarder un amusement comme une affaire serieuse. Je pense des oiseaux comme des fleurs:

aimons les uns & les autres, mais modérément & sans trop nous en occuper. Il est cent fois plus sage, plus noble, & plus utile de planter des allées, des massifs, des tallis, des bosquets, des remises: ce goût, tout innocent qu'il est, n'en est pas moins picquant; & le pere qui s'en amuse prépare des agrémens & des ressources à sa posterité. Il y a de l'esprit & de la raison à tirer parti d'un terrein ingrat, & tout homme entendu peut se faire un Marly dans sa chaumiere.

LE goût du bâtiment est encore bien flatteur, mais il est très-dangereux. Tel entreprend un château dont la terre est saisie réellement avant qu'il en soit aux lambris. Plantez jeune & bâtissez vieux: ce proverbe est sage. On plante beaucoup à bon marché, & peu de gens savent bâtir sans gâter leurs affaires. Si vous êtes dans la nécessité de vous loger, amassez vos matériaux de longue main: assortissez la maison à la terre, au nom, à la fortune: assujétissez-vous aux conseils d'un Architecte, qui ait du goût & qui compte juste: consultez un ami fidéle: ne précipitez pas l'exécution: surtout attachez-vous au coup d'œil & à toutes les beautés de la nature, elles ne ruinent ja-

mais. Je n'aime plus la dorure ni le marbre dans une situation lugubre, & je ne m'ennuye jamais dans un tivoli bien placé. On passe d'heureux jours sous un toit rustique: Bibliotheque & vin vieux, mérite personnel & beau payſage, tout cela ne vaut-il pas mieux que la palais d'un fat?

Je connois toutes les ressources & tous les désagrémens de la campagne, j'y jouis assez souvent de commerces délicieux, & je sai quantité de bonnes maisons qui seroient même au milieu de Paris, un excellent noviciat d'esprit & de politesse: chaque regle a son exception. Mais j'ose dire qu'en general la campagne n'est pas la source du vrai mérite: Heureux d'y pouvoir nourrir le mérite déja formé. En recompense on y jouit du doux repos, on y mene une vie commode, on y trouve de la sûreté & de la probité, & c'est l'essentiel. Pour l'ordinaire on est fort content de démêler un homme de merite dans un tourbillon de fâcheux. Que de gens y sont incommodes! Tel mange fort bien qui parle fort mal, & qui pis est, une aimable maison devient quelquefois un cabaret de village. Enfin on n'y rencontre gueres de savans qui soient polis, en-

core moins de ces hommes dont Madame Deshoulieres a dit:

Dans plus d'un réduit agréable
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'un superbe Cour
Avoit de galant & d'aimable.

J'AI tâché de vous peindre en laid & en beau la campagne & Paris. Optez si votre état vous le permet; & si votre choix est fait, fixez-vous; mais surtout préferez en tous lieux & dès quinze ans, les plaisirs de l'esprit à tout ce qui pourroit interesser votre ame, votre santé, votre fortune. Repassez ici tout ce que je vous ai dit de l'érudition: réparez le tems perdu, apprenez à penser & à vivre seul, vous en sentirez bientôt l'importance. Si vous voulez vivre aussi longtems que l'Abbé Regnier, élevez-vous au-dessus des desirs: lisez, méditez: mais égayez la sagesse, amusez la vertu; pourvû que dans le choix de vos plaisirs vous vous souveniez toujours que ceux de l'esprit sont le plus piquans, les moins dangereux & les plus utiles. J'ajoute par le même principe que toutes les grandeurs de la vie ne valent pas la noblesse des sentimens.

QUAND l'ame eſt de part dans les plaiſirs de l'eſprit, quelle volupté! En effet ſi l'ame eſt bien diſpoſée, elle ſe ſent frappée, & ſavoure ce que l'eſprit à goûté; & c'eſt peut-être dans cette ſituation que l'ame & l'eſprit ne ſont qu'une même choſe: un ſentiment plus intime perfectionne la premiere impreſſion; on en eſt là, quand on ſe ſent ſaiſir à de certains traits dont la juſteſſe, le ſublime, le tour délicat, & l'élevation, ſemblent ſe réunir pour vous enlever de toutes parts; mais ce n'eſt pas à cette ſenſibilité plus parfaite & plus délicate que je reſtreins les plaiſirs de l'ame: le don de réflechir plus juſte & de mieux ſentir ce qu'on a penſé doit être regardé comme le plaiſir de l'eſprit; vous en ſerez plus flatté, mais il ne flattera que vous, & la vertu demande des actions qui ſoient utiles aux autres. Penſons bien, voilà les fonctions de l'eſprit, ſentons bien ce que nous avons bien penſé, voilà le premier plaiſir de l'ame: mais trouvons notre bonheur dans celui des autres, voilà le dernier période de la fine volupté.

JE vous ai placé, tantôt au milieu de vos amis, & vous goûtiez tous avec délicateſſe le plaiſir de la table. Rien n'eſt

plus pur que ce plaisir; j'en ai supprimé tout excès, toute médisance, toute obscenité, & j'y ai supposé tout ce que d'honnêtes gens peuvent imaginer de meilleur en sentimens & en pensées: mais il faut convenir que la partie intime de l'ame n'est pas frappée de volupté. Tantôt je vous ai fait rire avec Moliere, tantôt j'ai varié vos plaisirs par le secours de Lulli, tantôt je vous ai fait sur le haut d'une coline un fauteuil de gazon: où le plus beau coup d'œil du monde vous a fait jouir d'une tranquille superiorité sur toute la nature; mais dans toutes ces situations vous n'avez vêcu que pour vous. L'homme affligé, le malheureux ne jouissoit pas de vous, & par-là vous avez perdu la mere-goute de la volupté. Vivons pour nous, vivons encore plus pour nos amis; vivons sur-tout pour placer le mérite, pour proteger l'innocence, pour secourir l'homme qui souffre: songez que vous ne sauriez être heureux, qu'autant qu'on vous verra attentif au bonheur des autres, attentif à étudier toutes les occasions de leur épargner du mal ou de leur procurer du bien. Mais il ne faut pas que cette étude soit infructueuse; mettez-là en œuvre cette heureuse occasion quand vous l'au-

rez trouvée, & vous goûterez une satisfaction plus complette que celui là-même que vous aurez secouru. N'est-ce point parceque le plaisir d'obliger est au-dessus des expressions qu'on le regarde comme une chimere? On évite de comprendre ce qu'on craint de sentir.

CETTE dureté de cœur qui domine presque tous les hommes vient moins de ce qu'on ne vit que pour soi, que de ce qu'on ignore comment on devroit vivre pour soi: en effet ceux qui n'ont pas dans l'ame assez d'élévation & de bonté pour être bienfaisans, devroient au moins avoir assez d'étenduë de genie pour comprendre que la politique la plus rafinée & l'interêt personnel le mieux entendu & le plus avantageusement ménagé consiste principalement à faire plaisir. On ne sauroit mettre ses conseils, ses soins, son credit & son argent à plus grand interêt qu'en les faisant servir aux besoins des autres.

LA bonté de l'ame peut, comme la religion, trouver des incrédules: & dans un siécle aussi corrompu que le notre, je ne serai pas étonné qu'on prenne mon opinion pour l'enthousiasme d'un visionnaire. Apprenez néanmoins, malgré les

préjuges du grand nombre, combien la politique seule est intereſſée à nous rendre bienfaiſans. Si je vous amene à croire que ce que vous avez cru d'abord une viſion est un principe, mais un principe avantageux pour vous, ne me ſera-t-il pas permis d'exiger que ce principe établi de ma part, produiſe de la votre, ou un ſentiment réel, ou une réflexion qui vous faſſe agir en conſequence? Or, que je vous rende ou cordialement ou politiquement officieux, le fruit ſera le même pour la perſonne obligée, la plus grande perfection du motif n'intereſſe que vous. Quel est donc ce principe? Le voici. Quelque ſervice que vous rendiez aux autres, en le rendant vous vous ſervez encore plus vous-même.

VOUS, pour qui j'écris, & en qui je ſuppoſe une ame de la meilleure trempe, j'aime à croire que vous n'aurez pas beſoin pour devenir bienfaiſant de réflechir ſur les profits qu'on en tire. Livrez-vous tout entier à la bonté du cœur, le ſentiment peut plus, pour mettre l'homme en mouvement, que toutes les démonſtrations.

VOUS étiez dans votre Capitale comme aſſiegé par les plaiſirs, mais ce qu'ils

avoient de plus fin, de plus piquant, de plus séduisant, n'a pû vous seduire. Vous avez volé dans un coin du monde au secours d'une famille affligée. Dans cette situation dites-nous tout ce qu'a senti votre ame: vous êtes devenu comme le pere de l'homme secouru, comme le pere de ses enfans & de toute sa famille; mais en cela d'autant plus flatté, que la vraie qualité de pere ne vous obligeoit pas au service rendu. Le plaisir que vous avez gouté n'est pas un plaisir fugitif comme les sons harmonieux d'une bonne Musique, ou comme la lecture d'un Ecrivain sublime: c'est le plaisir de tous vos jours; vous avez beau vous en dérober le souvenir par modestie, votre action est peinte sur le visage de ceux que vous avez servis; elle est écrite dans le livre de vie. Quoi de plus parfait & de plus exquis qu'un plaisir qui est au gré du Créateur, & qui vous concilie les créatures!

Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux. l'Ab. R.

M. Rousseau dit en parlant des Rois:

Combien plus sage & plus habile
Est celui qui par ses faveurs

Songe à s'élever dans les cœurs
Un thrône durable & tranquille;
Qui ne connoît point d'autres biens
Que ceux que ses vrais citoyens
De sa bonté peuvent attendre,
Et qui prompt à les discerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner.

LE défaut d'occasion ou de moyens ne peut pas être une excuse; c'est un mensonge de se sauver par-là; convenons de notre dureté, il y aura du moins de la franchise: Oui, les plus disgraciés trouvent occasion de faire des graces: tant de gens ont besoin d'un conseil sage d'un morceau de pain, il ne faut pas de prodiges pour montrer qu'on est bienfaisant.

SI vous ne trouvez pas matieres aux actions du premier ordre: aussi n'est ce pas dans les plus brillantes qu'on doit trouver plus de plaisir. De ces repas somptueux que vous donnez souvent par amour propre, supprimez en le superflu pour secourir ce pauvre homme qui languit de misere & presque sous vos yeux; un rien lui rendroit la vie, & de sa vie dépendent celles de sa femme & de nombre d'enfans: supprimez ce faste souvent

importun aux autres & à vous-même. Par ce moyen devenez le pere de tous, c'eſt ſauver des malheureux à bon marché.

JE ne comprens pas, comment les hommes qui aiment tant les plaiſirs, ne veulent point eſſayer les plaiſirs de l'ame; ſi vous ne les trouvez pas durables, ſi vous trouvez une ſeule eſpece d'amertume dans le ſouvenir d'une bonne action; ſi vous vous la reprochez, n'y retournez plus, nous ſommes d'accord; commencez du moins par une, les frais d'une experience ne vous ruineront pas.

MAIS ne ſeroit-on pas bienfondé à me dire que je travaille à la ruine de l'homme même que je voudrois perfectionner, ſur le fondement que la probité & la bonté de l'ame ſont les moyens les plus ſûrs d'être la duppe de tout le genre humain? en effet, tous les hommes vivent comme s'ils avoient fait entr'eux une convention de ſe tromper, de ſe nuire, de ſe déchirer; la convention eſt tacite, mais elle eſt preſque générale. On avoue bien qu'il ſeroit plus beau dans l'ordre des choſes de voir une même bonté, une même ſincerité, une même probité faire cette uniformité de conduite; mais par ce que le grand nombre eſt gâté, on ne veut pas

se corriger seul, dans la crainte d'être la victime des autres. A la verité cette exception qui est le plus fort argument du vice seroit assez imposante, si quelque chose pouvoit autoriser la corruption. Mais le mauvais exemple est une mauvaise excuse: & parce que les plaisirs de l'ame sont ignorez de presque tous les hommes, ces plaisirs en sont ils moins piquans pour le vrai voluptueux?

N'ATTENDEZ pas que la vicissitude des tems & la révolution des choses ramenent le regne de la droiture & du bon cœur, le siécle d'or & l'esprit bienfaisant ne reparoîtront plus chez les hommes. Il naît seulement de tems en tems quelque ame privilegiée pour perpetuer dans le monde l'idée de ce qu'étoit la nature dans sa pureté. Ha! qu'il vous seroit glorieux d'avoir une ame telle, qu'on pût dire de vous que vous êtes comme chargé d'enhaut du soin de justifier les intentions du Créateur quand il fit le monde, en montrant par votre vertu qu'elle étoit celle des premiers tems.

C'EST donc dans la pratique de la vertu que je fais consister les plaisirs de l'ame. Toutes les qualités qui sont nécessaires au galant homme ne sont que la moindre

partie du mérite personnel, & ne produisent que de legers plaisirs; ce sont de gracieux accidens qui ne doivent entrer que comme par addition dans le caractere de l'honnête homme; mais l'honnête homme & le galant homme ne sauroit être parfaitement vertueux qu'autant qu'il remplira tous les devoirs de l'équité, de l'humanité, de la bonté: dans ce point seul consiste la vraie vertu & la source des vrais plaisirs: ce doit donc être le principe de toutes nos vûes & la matiere de toutes nos actions. Ce seroit un beau champ pour plusieurs volumes, mais j'ai dû resserrer un projet si vaste & donner seulement en petit l'idée des devoirs essentiels. Attachons-nous surtout à la justice, à la reconnoissance, à la générosité: de là dépend tout l'arrangement d'un parfait caractere, & toute l'œconomie de la fine volupté.

LA Justice nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes, & la générosité nous fait faire pour les autres ce que nous serions bien aises qu'ils fissent pour nous; par conséquent, l'une & l'autre nous rendent reconnoissans.

LA Justice est moins une vertu que l'ame & le motif de toutes les vertus; on ne sauroit, sans la blesser, manquer à la reconnoissance, l'une & l'autre conduisent à la générosité; mais helas! la justice, la reconnoissance, & la générosité ne sont presque plus que de beaux noms.

IL est peu d'hommes reconnoissans, mais enfin il en est; on en voit peu de généreux, mais enfin on en voit: & où manque la générosité, on est dispensé de reconnoissance. Mais en quoi l'homme me paroît plus bizarre dans sa corruption, c'est que tel est reconnoissant ou généreux, & peut-être l'un & l'autre tour à tour, qui ne fait point être juste.

ETRE généreux ou le paroître, ce sont deux choses. Celui qui passe pour tel, joue un rôle bien peu flatteur pour l'amour propre que l'homme reconnoissant. Souvent il envisage plus d'honneur qu'il ne sent de plaisir à faire de bonnes actions. S'il n'est pas assez fat pour les publier lui-même, est-il assez pur pour n'aimer pas qu'on les sache? En ce cas j'adore sa vertu; mais il n'en est pas moins vrai qu'il est des hypocrites en générosité comme en pieté & en bravoure. La reconnoissance n'est pas susceptible

ceptible de la même fausseté, c'est ce qui fait qu'on voit tant d'ingrats, & par la même raison encore plus d'hommes injustes.

LA reconnoissance est un devoir essentiel; on se couvre d'une sorte d'ignominie, quand on y manque; mais n'en étalons pas l'accomplissement avec trop d'éclat, l'apparat gâteroit une vertu qui doit être simple & naturelle, & il y a un faste orgueilleux à vouloir être vertueux aux yeux de tous.

NE cherchons point dans l'ingratitude des hommes une excuse à notre dureté. Les bienfaits ne changent point de nature; & quoique les ingrats en perdent le souvenir, ils ne sauroient en effacer la gloire. Plus on est en pouvoir de s'acquitter, plus l'ingratitude est odieuse. Il n'y a point de loi pour la punir, mais l'horreur qui l'accompagne fait son supplice. Aristote interrogé quelle chose vieillissoit le plûtôt dans l'homme, repondit que c'étoit le bienfait reçû. Il est pourtant vrai que la reconnoissance est la vertu des gens sages & habiles; & que m'importe après tout, si je ne fais que des ingrats; ne suis-je pas assez flatté quand j'oblige? Obligeons donc toujours,

& après le service rendu, ne fourniſſons jamais par nos mauvais procedés une diſpenſe legitime de la reconnoiſſance qui nous eſt duë.

LA généroſité me paroît ſuperieure à la reconnoiſſance, en ce qu'elle eſt plus vertu que devoir, & la reconnoiſſanee plus devoir que vertu; mais auſſi elle m'eſt plus ſuſpecte, en ce qu'elle eſt plus brillante. On ſe livre avec trop d'attention à l'eſpoir ſéduiſant de s'attirer l'approbation publique, & dès-là on ne la mérite plus. Cette approbation doit être la recompenſe du bien, & non le motif qui le faſſe faire; il faut même ſavoir ſe paſſer de cette recompenſe, il ſuffit de la mériter.

LA Juſtice eſt bien moins équivoque & bien plus étenduë que la réconnoiſſance & la généroſité. Plus étenduë; on eſt en devoir & dans l'occaſion de la mettre en œuvre tous les momens du jour, dans tous les états de la vie, dans tous les dégrés de la fortune: moins équivoque, parce que de cette foule innombrable de devoirs de cette eſpece que la Juſtice impoſe, la plûpart, ſi j'oſe ainſi parler, ſont remplis *incognito*. Dans preſque tous les détails de la vie on ne ſauroit

être flatté ni soutenu par les louanges, ni par l'espoir de se faire de la réputation, on est réduit à se contenter d'avoir l'ame sans reproche; mais aussi ce témoignage intérieur fait la plus exquise volupté des cœurs vraiment droits. O Justice! à qui seule il appartient de faire goûter à l'homme les plus parfaits plaisirs, pourquoi vous communiquez-vous si peu? J'ose en deviner la raison: on aimeroit trop la vie, si l'injustice n'en dégoûtoit.

ON ne peut être heureux sans être juste, & on ne peut ignorer ce qui est juste, parce que le droit naturel est à l'esprit ce que la lumiere est aux yeux. La Justice & la Religion sont deux sœurs qui s'aiment uniquement, elles sont nées au même instant, & ne peuvent vivre & mourir qu'ensemble; nous vivons à l'avanture & sans principes, si nous cherchons ailleurs les principes & notre volupté.

CELUI qui craint d'être généreux est bien près d'être injuste; mais celui-là est déja injuste qui n'est pas reconnoissant, il refuse ce qu'il doit à son bienfaiteur. Il est vrai qu'on n'a contre lui ni parole d'honneur, ni contrat pour le contraindre: mais les services reçûs ne seroient-ils pas des titres plus que suffisans si l'on étoit

honnête homme? Je ne pousserai pas plus loin cette espece de parallele entre les trois vertus que je traite. Si je suis assez heureux pour inspirer du goût pour la Justice, je n'aurai pas grande peine à faire aimer la reconnoissance, & par une gradation de vertus presque necessaire, on sentira du penchant à devenir généreux.

LA justice consiste uniquement à accomplir ce que nous devons à Dieu, & ce que nous nous devons les uns aux autres. L'Evangile, les livres de pieté, la Chaire, tout cela nous apprend ce que nous devons à Dieu. C'est-là qu'il faut étudier le plus important des devoirs; c'est par ce devoir qu'il faut commencer. Je ne m'étendrai point sur ce que nous nous devons à nous-mêmes; c'est de nous aimer, mais de nous aimer comme il faut. Abadie vous apprend la bonne maniere de vous aimer, avec l'art de vous connoître. J'en parlerai dans le dernier Chapitre après vous avoir expliqué ce que nous devons à nos proches, à notre prochain, & à nos amis.

LA justice que nous nous devons les uns aux autres peut être divisée par l'observance de deux sortes de devoirs auxquels tout aboutit. Devoirs généraux &

communs de l'équité naturelle, devoirs de l'état qu'on a choisi. Il n'est personne qui ne connoisse les devoirs de l'équité naturelle, ils sont imprimés dans tous les cœurs, & il n'est point de Juge plus incorruptible & moins flatteur que la conscience. Ces devoirs ne sont pas moins une loi pour les Payens que pour nous: il est vrai que nous avons des devoirs de religion qu'ils n'ont pas; mais aussi c'est à l'observance de ces mêmes devoirs que nous devons les lumieres, les sentimens & les secours qui rendent la condition du Chrétien si heureuse, en fortifiant le goût qu'il avoit déja pour l'équité naturelle. Le joug du Seigneur est saint, il est raisonnable, il est doux.

J'AI déja posé ce premier principe: Ne faisons aux autres que ce que nous voudrions bien qu'on nous fît à nous-mêmes; c'est le principe de l'équité naturelle, il s'étend loin. Je passe aux devoirs de l'état qu'on a choisi, & je perds de vûë pour un moment l'injustice des hommes en général, pour examiner avec un peu plus d'attention quels sont les devoirs des Juges de la terre; car quoique la Justice en soi soit une regle, ou si l'on veut, une loi universelle, à laquelle on est assujetti

dans toutes les conditions de la vie, il est pourtant vrai que cette loi qui semble imposer également à tous les hommes, exige encore plus de ceux qui sont chargés d'administrer la Justice; non-seulement par rapport à ce que chacun doit à son état particulier, mais encore parce que ce titre respectable de Ministre de la Justice demande à celui qui en est honoré un plus grand fond de vertu.

LES Juges doivent être l'ame & l'esprit de la Justice, au lieu que les Loix n'en sont que le corps; ils sont comme les dépositaires du bon ordre, du repos public & de toute l'œconomie de la société; ils sont tout-à-la-fois dispensateurs & interprétes de la loi, placés à la tête des Peuples pour éclairer la verité couronner la vertu & persecuter le vice; mais souvent l'homme chargé de rendre justice & l'homme juste sont deux hommes.

ON sent assez la difference qui se trouve entre l'esprit de justice qui doit être l'ame de nos actions, & le soin qu'on prend de poursuivre une action en Justice. Palais, Tribunal, Chambre, Justice, termes dans un sens synonymes, qui supposent moins le sanctuaire de la Justice que le rendez-vous de la discorde &

de la cupidité; rendez-vous, où souvent la prévention, la corruption & l'ignorance illustrent le vice au dépens de la vertu, & où le mauvais riche accrédité grossit ses trésors des dépouilles de l'honnête homme.

QU'IL seroit grand & juste de ne confier l'administration de la Justice qu'à ces personnages respectables par le savoir, par la probité, qui par le travail sacrifient au bien public leurs dons, leurs talens, leurs plaisirs, & presque tous les momens de leur vie; Magistrats vénerables dont la porte est ouverte à chaque instant du jour à la veuve & à l'orphelin, & dont l'exemple cent fois plus persuasif que l'Ordonnance & la Coûtume, conduit les hommes à la vertu, tandis que l'autorité contient le vice.

QU'ON ne s'imagine pas que la vénalité des Charges soit un titre justifiant pour ceux qui n'en auroient jamais été pourvûs sans la quittance de Finance. La volonté des Rois souvent forcée par les besoins de l'Etat, n'est pas une dispense de mérite; & celui qui remplit indignement une dignité n'en est pas moins un composé monstrueux d'ignominie personnelle & d'honneur accidentel. Croit-on

pouvoir remplir une Charge importante comme on jouit d'une terre ou d'une maison ? ne faut-il pas un plus grand fond d'esprit, de savoir, d'integrité ? Mais un homme de rien veut se faire honorer, un pere veut que son aîné tienne sa place, & fait un Magistrat d'un ignorant, d'un stupide, d'un débauché: de-là le Public est injustement jugé, & celui qui croyoit cacher sa turpitude sous les replis d'une longue robe, ne fait que la mettre dans un plus grand jour.

DAVID crioit aux Juges de la Terre: instruisez-vous. Depuis son siécle jusqu'au notre, combien de jugemens iniques, combien de familles remises en honneur après coup, combien de restitutions faites au lit de la mort par gens qui ne pensent à la justice qu'ils ont vendue que dans le moment critique où ils se flattent de desarmer celle de Dieu!

J'ENTENDS les enfans se justifier de leur manque de vocation à la Magistrature sur l'orgueil ou sur le mauvais discernement de leurs peres; mais je ne reçois cette excuse que comme un sophisme en fait de conduite, ou plûtôt comme un aveu sincere, mais honteux, qu'on se sent incapable de tout bien. Il est encore

plus aisé de justifier la conduite d'un pere qui croyoit en plaçant son fils au milieu de gens distingués, lui inspirer par émulation le goût de l'étude & de la vertu.

UN vraiment honnête homme qui n'a pas assez connu le monde commence par se révolter contre l'iniquité publique; il a peine à digerer les premiers procedés indignes qu'il essaye; il se croiroit complice du tort public s'il ne cherchoit les moyens de se garantir de celui qu'on lui veut faire; & il attache une sorte de vertu au soin qu'il prend de demander justice, presque sûr que la justice triomphera; mais à la premiere épreuve d'un petit procès, dès qu'il voit les écrits se multiplier, l'accessoire engloutit le principal, & l'Avocat fait prendre le change aux Juges; quand il réfléchit sur la corruption de celui-ci, à la stupidité de celui-là, à l'humeur sombre & feroce de cet autre, aux menées souterraines, aux sollicitations nocturnes, au pouvoir des femmes & de l'argent; alors il rougit de s'être embarqué. En verité l'on est bien sot & bien neuf quand on croit que les hommes sont justes.

VOUS êtes Juges, vous êtes né d'honnêtes gens, vous n'avez gâté ni vos af-

faires ni votre nom, & le plaideur ne vous prend pas pour un Concussionnaire. Cela supposé, il ne vous offrira pas un sac plein d'or ou un brillant de mille écus; mais s'il est adroit, il vous prendra par vos plaisirs, par votre humeur, par vos amis, par vos parens, par quelque puissance; en ce cas, redoublez de vigilance, défiez-vous de vous-même, craignez jusqu'aux flatteurs, examinez l'affaire de plus près, suivez la procedure dans tous ses détours jusqu'au fond du labyrinthe. Parmi tant de piéges plus ou moins délicats & tous également à éviter, craignez sur-tout l'interêt & les plaisirs.

La sollicitation rafinée qui s'insinue le verre à la main est bien séduisante, les parties de jeu ne le sont pas moins. Dans plus d'une grande ville on trouve une societé de faiseurs d'affaires & de solliciteuses qui vivent aux dépens du Plaideur nouvellement débarqué. Il perd son argent au quadrille: il paye la Comédie & le soupé, au moyen de quoi on l'introduit avec une lanterne sourde dans les cabinet des graces.

O vous Juge incorruptible & toujours en garde contre les préjugés, démêlez tou-

tes les ruses du Plaideur: sur-tout gardez-vous bien de croire que ce seroit une vertu trop herissée, ou manquer à la bonté du cœur que de refuser après le procès jugé, une bagatelle qui n'est offerte que comme une legere marque de reconnoissance, & comme un hommage qu'on rend à la Justice que vous professez. J'ose avancer pour principe incontestable que tout Juge qui avant ou après le Jugement reçoit un présent quel qu'il soit, & sous quelque couleur que ce puisse être; je soutiens dis je, qu'avec toutes ces exceptions, un tel Juge fait les premiers pas d'un fripon. Il n'est encore qu'aprenti, il est vrai, mais il sera bientôt maître. Cette verité trouvera bien des frondeurs, & je m'en console par avance, ils seront discrets.

UN intime ami, un proche parent, un patron vous sollicite; disons tout, une femme qui n'avoit déja les yeux que trop beaux, prend des yeux plus vifs pour solliciter? Oubliez jusqu'au nom de ceux qui vous ont parlé; ne vous contentez pas même d'opiner pour la justice, empêchez encore s'il se peut, que l'injustice ne l'emporte.

CE dernier conseil est délicat. Si vous le prenez mal, il vous conduira à deux défauts que vous ne sauriez trop éviter dans vos jugemens, l'entêtement & la prévention. Quand vous avez décidé juste, à la rigueur, vous êtes quitte; & si pour faire plus d'honneur à la Justice, vous tâchez d'amener vos Confreres à votre opinion qui vous a paru la plus saine, vous avez besoin de toute votre politesse, de toute votre douceur. Joignez-les à la justesse de vos remarques & à la force de vos raisonnemens, & qu'on reconnoisse en vous l'esprit de Justice: au contraire l'esprit de cabale, l'entêtement & la prévention se font sentir dans le Juge partial par un commentaire diffus & étranger, par une paraphrase captieuse & bruyante, par des manieres dures, par le haut ton; petits secours dont un raisonnement juste & précis n'a pas besoin, mais par lequel le Cabaliste croit faire valoir une conséquence fausse.

JE ne prétens pas qu'une grande politesse dans les manieres & dans les discours, ni que beaucoup de douceur soient les qualités les plus essentielles d'un bon Juge; mais aussi je dis que dans un Juge la douceur & la politesse sont moins

des ornemens, que des parties principales de caractere : en effet, dans les procès criminels dont les preuves doivent être plus claires que le soleil en plein midi, s'il y a partage d'opinions, c'est une loi de décider pour le parti plus doux; donc en ce cas la douceur est une loi.

UN Juge doit au Plaideur en toute affaire de la politesse & de la douceur. S'il gémit sous le poids du credit & de la vexation, n'est-il pas assez malheureux? Voulez-vous ajoûter à l'amertume de sa vie vos dédains, vos hauteurs, vos brusqueries, & peut-être vos refus de l'entendre & de le voir? Pouvez-vous supporter de sang froid qu'il pleure intérieurement dans votre antichambre, tandis qu'il vous entend rire dans votre cabinet? un peu d'affabilité, & vous lui ferez passer une nuit tranquille. Si au contraire il est la premiere cause de ses disgraces, s'il est dévoué à la frénesie diabolique du procès, ne lui devez-vous pas un redoublement de pitié? Qui pourra lui remettre l'esprit & calmer l'agitation de son ame si ce n'est la douceur? C'est bien assez que la fureur lui coûte le repos & les aises de la vie. Que deviendra-t-il, si vous livrant à votre impatience vous êtes tou-

jours inacceſſible pour lui ? Songez que c'eſt un poſſedé; & que vous auriez peut-être chaſſé le démon de la chicanne, ſi vous l'aviez exorciſé par un accueil gracieux & par de bons conſeils.

IL eſt vrai que de tous les fâcheux, il n'en eſt plus accablant que le Plaideur. Pour l'ordinaire c'eſt un importun qui vous aſſiége de toutes parts : il ſe multiplie pour vous retrouver par tout & pour vous interrompre à tout propos. Plein de ſa furie il voudroit que vous n'euſſiez des oreilles que pour l'entendre, que vous ne vécuſſiez que pour lui. Et que vient-il vous dire ? A-t-il fait quelque découverte judicieuſe ? a-t-il recouvré quelque piece déciſive ? Non. Il vient vous dépoſer ſes frayeurs & ſes défiances, il vient calomnier ſa partie, ou il vient vous repeter les mêmes impertinences que vous avez entendues cent fois. Juge, voilà la peine de votre état, elle eſt grande, j'en conviens; mais vous avez le bien, il faut payer les Charges. Et dans quel état eſt-on diſpenſé d'écouter des ſottiſes !

ENFIN vous voulez décider ſi vous êtes propre pour la Robe ? Méditez avec attention ſur toutes les qualités qui entrent dans le caractere de l'honnête hom-

me : ajoûtez y tout ce qui compose l'homme de mérite ; & si vous pouvez vous flatter de réunir le tout en vous dans un degré superieur, il ne vous restera plus qu'à appliquer aux devoirs de votre état cette probité, ce mérite. Connoissez donc ces devoirs, remplissez-les sans restriction, sans relâche. Cela supposé dans toutes parties, faites-vous Juge, j'y consens, à condition pourtant que vous n'oublirez jamais la réflexion que fait M. Rousseau sur la chicanne & sur les Juges :

. . . . . .

C'est la Chicanne. Autour d'elle assemblez
De sa fureur cent Ministres zelez
Viennent tous d'elle apprendre la science
De devenir fourbes en conscience,
Doux sans douceur, justes sans équité,
Et scelerats avec integrité.

QUOI, un assassin robuste échappe au supplice parce qu'il a résisté à la question : & un innocent, homme foible & simple, périt, parce qu'il n'a pas prévû les piéges qu'un concussionnaire lui tendoit ? Ah Dieu quelle horreur ! en verité un Magistrat integre, affable & éclairé est un homme bien respectable.

UN Plaideur tente auprès de son Juge la voye de la corruption ? je ne sçai qui dans le fond est le plus condamnable, de celui qui hazarde la proposition, ou de celui qui l'écoute. Un homme qui marchande la justice, ne la vendroit-il point, s'il étoit dans le cas ? Mais finissons ce trop long épisode sur la robe par cette derniere réflexion. Vous menace-t-on de vous faire Juge ? Tremblez. Vous menace-t-on d'un procès ? Fremissez.

CHAQUE profession a ses devoirs, & demande les qualités particulieres qui lui sont propres, mais l'homme ne s'étudie pas : & de-là viennent tant d'embarquemens inconsiderés, qui joints à la corruption générale dont on ne travaille pas à se garantir, sont la premiere cause des injustices que chacun fait dans son état.

IL seroit inutile d'allonger une dissertation sur tous les états différens qui partagent les hommes, c'est à chacun de nous à rendre compte du talent qui lui a été confié. Par ce moyen on verroit toujours dans toute sa beauté le grand Ouvrage de la nature ; mais, ou l'on abuse du talent qu'on a, ou l'on croit en avoir qu'on n'a pas, voilà ce qui gâte toute l'œconomie. Que chacun soit placé comme il doit

l'être, & que chacun tienne bien sa place, le bon ordre sera rétabli.

VOUS décidez sur votre état dans un quart-d'heure, & vous vous chargez du poids du Sacerdoce, de la Magistrature, du maniement des affaires? J'admire votre sécurité. Pour moi, je tremble du parti que vous prenez si rapidement; je tremble pour l'Autel, je tremble pour le Peuple, je tremble pour l'Etat; & si vous êtes mon parent, je tremble encore plus pour vous: mais enfin il est de l'ordre que toutes les conditions soient remplies? j'en conviens; mais au moins commençons par nous défier de nous-mêmes, & connoissons-nous.

JE vous entends: vous voulez absolument qu'on soit content de vous; vous vous rendez toujours de plus en plus digne de votre emploi, vous en connoissez tous les devoirs, & vous en avez toujours le formulaire devant les yeux? à la bonne heure. Je sens comme je le dois le mérite de cette disposition? pratiquez, & j'admire: mais vous voulez bien que je vous ramene de la vie tumultueuse à la vie privée; ce n'est pas assez qu'au dehors vous rendiez à la justice le brillant que vous en recevez: soyez juste dans votre

maiſon, en tout tems, avec toute perſonne; c'eſt l'eſſentiel de notre miſſion, & le point le plus intereſſant pour nous.

APRES la mort de feu M. le Premier Préſident de Lamoignon, on a dit de lui qu'il n'étoit pas moins grand dans ſa maiſon de Baville ſur un tribunal de gazon, que quand à la tête du Parlement il prononçoit les Oracles de la Juſtice. Un des plus polis Ecrivains du monde n'a pas crû pouvoir mieux faire l'éloge des vertus, que j'oſe appeller domeſtiques, ſur leſquelles la Juſtice eſt cenſée préſider toujours.

LA plûpart de nos engagemens nous font un devoir d'équité de ce qui n'eſt ſouvent en ſoi qu'un devoir de bienſéance ou de politeſſe. Les marques d'amitié, les bonnes actions ſont toujours méritoires; mais telles ne ſont pas de nature à demander de nous une obſervance indiſpenſable dont néanmoins l'omiſſion devient criminelle par rapport à nos engagemens & aux circonſtances particulieres.

JUSTIFIONS la loi ſur quelques chefs dont les hommes tirent le motif de leurs prévarications. On ne trouve écrit en nul endroit juſqu'à quel point un pere

de famille doit porter son amitié pour ses enfans ; on ne lui fait point une loi de les élever de telle ou de telle façon, de les établir à un âge déterminé, ni à de certaines conditions. Dans ce défaut d'explication, dans ce silence de la loi, l'homme ne doit-il pas venir au secours de la loi même, s'en rendre l'interprête, se dire tout ce qu'il devroit sentir, & créer, pour ainsi dire, au fond de son cœur un tribunal de justice duquel il tire tous les principes de sa conduite, non pour flatter sa dureté, son aveuglement ou son orgueil, mais pour remplir à la lettre l'esprit de la Loi & l'intention du Legislateur ?

On demande pourquoi il n'y a point un genre de supplice désigné pour les parricides ? On répond que les Legislateurs n'avoient pas prévû qu'un parricide pût être commis. De même, si l'on me demande, pourquoi l'on ne trouve point de loi qui explique tous les détails de ce qu'un pere doit à ses enfans ? Je répons, qu'on a crû que la Religion, l'honneur & la nature les expliqueroient assez, & suffiroient pour servir de regle. Sur ce principe, je crois qu'un pere qui sacrifie à ses plaisirs ou à sa dureté ce qu'il doit

à l'éducation & à l'établissement de ses enfans d'une façon convenable à sa condition & à sa fortune, se rend personnellement responsable de tous les désordres dont il est la premiere cause.

IL est d'autres cas où la Loi parle de façon, que le texte même, si on le prend mal, sert d'autorité à la prévarication: & le même principe toujours régulier en soi conduit par une fausse interprétation à l'injustice. Nous avons une Coûtume qui permet aux débiteurs de ne payer que cinq années d'interêts d'une rente constituée, quand même ils en devroient beaucoup plus, & qui rend de nulle valeur un contrat de rente qu'on n'aura pas fait valoir pendant quarante ans, ou qui anéantit toute obligation sous seing, si l'on a passé trente ans sans en former la demande. Il est certain que rien n'est plus sage que cette Loi. Il n'est pas à présumer qu'un créancier légitime passe trente & quarante ans sans demander la valeur de cette obligation & de ce contrat. Il n'est pas plus naturel de croire qu'un homme qui doit vivre de ses revenus, en laisse écouler plus de cinq années sans presser un peu le débiteur trop moroſif. L'esprit de la Loi a donc été d'em-

pêcher la fraude, d'empêcher qu'on ne fît valoir une piéce vicieuse ; & dans le cas des interêts, qu'un nouvel héritier ne se trouvât abîmé de dettes par l'inattention d'un créancier morosif & d'un pere mauvais ménager. L'héritier nouveau, s'il a les intentions droites, si vraiment il n'a nulle connoissance de ce contrat & de cette obligation, s'il ne trouve point de piéces qui l'acquittent de tous ces interêts demandés; je le crois d'autant mieux fondé à réclamer l'autorité de la Loi, & à opposer aux demandes qu'on lui fait ce qu'on appelle en termes de Palais prescription, que le créancier prétendu a été négligent à contre-tems : peut-être même n'a-t-il pas de reconnoissance de ce qui s'est passé entre les peres. Et combien est-il de créanciers apparens qui intentent des demandes dont ils connoissent la défectuosité.

MAIS au contraire, si le débiteur se reconnoît pour tel, s'il sait que par des piéces égarées ou par quelqu'autre preuve soustraite il annulle un contrat ou une obligation bonne en soi, si lui-même dérangé dans ses affaires, & ayant obtenu d'un créancier indulgent quelques délais, il abuse ensuite de sa grace sous le

pretexte de la Loi qui permet quelquefois d'opposer la prescription, ne suis-je pas en droit de conclure que cette même prescription trouve dans le premier cas un fort honnête homme, & dans le second un franc fripon.

L'INJUSTICE a ses dégrés de corruption, comme la vraie probité a ses délicatesses. Je crois qu'un grande injustice procede toujours d'une grande dureté. Quel malheur pour ceux en qui l'on n'a pas corrigé ce fond de dureté dès leur enfance! Vous êtes porteur de deux faits obligatoires sous signature privée? L'un est une lettre de change qui de main en main a passé jusqu'à vous: l'autre est le bail d'une Terre. Vous êtes obligé de vous faire payer de la Lettre au tems de son échéance; si vous ne faites pas de diligence dans les dix jours, vous ne sauriez en cas de non-payement exercer de recours sur celui qui vous l'a donnée. Donc vous ne blessez ni votre probité ni votre bonté d'ame si vous agissez; & vous manquez absolument de prudence si vous n'agissez pas.

J'OSE avancer qu'il n'en est pas de même des termes de payement exprimés dans le bail d'une Terre. Le Proprie-

taire qui fait saisir son Fermier, le lendemain du terme, & qui le fait vendre argent comptant pour parvenir à un nouveau bail plus considerable par le résiliement du premier, se croira-t-il justifié aux yeux de Dieu & des hommes sur ce qu'il étoit fondé en titre ? il est vrai qu'à la lettre on ne peut pas qualifier cette action de friponnerie, mais elle en approche très-fort. Une telle dureté ne peut partir que d'un homme injuste; & des procedés aussi indignes sont fort incompatibles avec la vraie probité.

ON a ramassé dans un Livre des réflexions fort judicieuses sur la fausseté des vertus humaines. Gardez-vous bien de ces bontez apparentes, que dans le fond de votre cœur vous devez reconnoître pour des injustices indirectes, puisqu'elles sont le fruit d'une cupidité condamnable. Votre voisin, celui même qui vous regarde comme son amir, a une terre, une charge, une maison, qui flatteroient votre insatiabilité; il tombe dans le besoin, il vous reclame, vous le secourez; mais par des prêts redoublés, par des interêts accrus vous faites plus qu'il ne conviendroit aux siens; vous laissez grossir la dette assez pour le mettre hors

d'état de s'acquitter, & dans la vûë de pouvoir bientôt vous emparer *prudemment* de ses fonds; prompt secours, marques d'amitié, generosité apparente, dont un motif pernicieux fait un vice effectif.

RIEN de plus libre que la plûpart de contrats, mais cette prétendue liberté de contracter ne justifie pas toujours toutes les causes du contrat. Il en est qu'on appelle inciviles, il en est de captieuses; les deux especes sont injustes. Vous traitez avec un homme presse, vous profitez de sa situation, & vous achetez son bien à un prix trop modique; vous contractez avec un homme droit qui n'est pas grand connoisseur en affaires, & qui incapable de tendre des piéges, ne se garantit pas de ceux qu'on lui tend. Vous glissez adroitement une condition captieuse qui vous prépare sur lui un avantage qu'il ne prévoyoit pas, & vous croyez pouvoir justifier une subtilité si odieuse, parce qu'elle est qualifiée par vos pareilles de prudence & d'habileté. Je crois que c'est la prudence du serpent, qui ne se cache que pour piquer. De telles actions sont diametralement opposées à l'esprit de justice.

DANS

DANS les premiers siécles, la défiance étoit un vice, ou tout au moins une injure faite à autrui. Quelque tems après ce ne fut plus qu'une petiteſſe d'ame, aujourd'hui c'eſt une vertu. Du moins uſons de cette vertu bien ſobrement, n'en uſons qu'en commerçant; & jamais en obligeant. Un homme vraiment bienfaiſant n'eſt jamais la dupe d'un ingrat: un honnête homme, quoique prudent, eſt preſque toujours la dupe d'un fourbe.

S'IL eſt permis de ſe défier de quelqu'un, c'eſt ſur-tout de ces *Dévots* ſi bien peints par la Bruyere. On voit des hommes bâtir des Egliſes, fonder des Hôpitaux, ſe ruiner en œuvres pieuſes, & qui n'en ſont pas moins durs envers leurs Débiteurs, moins artificieux dans leurs procedures, moins dangereux dans leur façon de contracter, moins avides du champ voiſin pour arondir leur parc, ou pour allonger une avenue: ils ſont *dévots*, ſont-ils juſtes?

SUPPOSONS pour un moment qu'il y ait un petit coin du monde où regne la juſtice; ſi là quelqu'un s'aviſoit d'avancer qu'il eſt ailleurs une ſorte d'hommes magnifiques en tout: table ſomptueuſe, grands équipages, bâtimens ſuperbes,

gros jeu, & qui avec tout cet étalage laissent mourir de faim le Créancier & le Marchand; dans le monde juste ne prendroit-on pas pour un fou celui qui hazarderoit une telle proposition? Cependant, quoi de plus commun parmi nous? Souffrons donc qu'on se récrie hautement, & qu'on nous reproche en face notre injustice, ou faisons notre premier devoir de payer nos dettes; il faut opter.

DEPUIS combien de tems voit-on languir à votre porte ce pauvre Ouvrier? Vous lui devez vingt pistoles qui sauveroient la vie à sa femme malade, ou qui lui aideroient à marier sa fille; mais c'est un importun pour vous, votre dignité vous met à l'abri de ses poursuites: Et comment les craindriez-vous? Ses Memoires ne sont pas arrêtés; cependant quelqu'un de même trempe que vous, vous demande cinquante pistoles, vous les prêtez, vous êtes charmé de votre grand cœur, cette derniere action affichée par vos soins aux quatre coins de la Ville vous tient lieu de Lettres patentes de générosité? Mais vous ressemblez à celui qui fait dorer les lambris d'une mauvaise chaumiere: encore n'est-il qu'un fou, & vous êtes tout ensemble un fou & un

malhonnête homme. Votre générosité n'est qu'apparente, elle est fausse & mal placée, voilà la folie; & quand vous contrefaites le généreux, vous refusez de payer vos dettes, voilà l'injustice réelle. Que ne commenciez-vous par être juste, peut-être vous aurois-je crû vraiment généreux.

UN homme vous parle de grandes choses, il étale de grands sentimens, la voix publique vous a prévenu en sa faveur, vous l'admirez? il conte un fait apocryphe, mais il jure en homme d'honneur, & c'est pour vous un article de foi. Si vous voulez garder la bonne opinion que vous avez de lui, tenez-vous-en à ce qu'il montre d'imposant, n'entrez pas dans les détails. Il est la terreur de ses voisins, le tyran de ses vassaux & ne paye ses valets qu'à coups de bâton.

SUR quelques-uns le respect humain fait ce que la vraie probité ne sauroit faire. La parfaite droiture de cœur est bien rare; mais aussi ceux qui ont quelques ménagemens à garder avec le monde, n'arborent pas toujours l'étendart de la friponnerie, de l'indignité, de la vexation: de-là vient que tel dont le fond

est gâté, ne laisse pas de mériter en apparence une sorte d'estime; semblable à la fausse monnoye bien surdorée. Si l'on sondoit, & si l'on pesoit les cœurs comme une pièce d'or, combien s'en trouveroit-il de faux, & combien d'honneurs entre deux fers? La vie privée est le creuset.

JE ne suis pas étonné qu'on trouve tant d'alliage dans les vertus de l'homme. La force du tempérament, les foiblesses de l'âge, la bizarrerie de l'humeur, la prévention, la misere; sur tout celle qui est l'effet de la dissipation; tout cela compose cette étrange bigarure qu'on voit dans les caracteres. Prenons le bon des hommes, comme l'abeille prend son miel sur les fleurs; laissons-en le mauvais, tendons sans cesse à la perfection; & si nous ne saurions y atteindre; si nous restons toujours un composé de bien & de mal, du moins soyons irréprochables du côté de l'honneur. Si l'alliage s'étend jusqu'à la droiture, tout le bon s'évapore, & l'iniquité corrompt toute la masse. Mille vertus ne sauroient compenser le défaut de probité.

SI l'homme étoit aussi attentif à se corriger qu'ingénieux à s'excuser, il ne son-

geroit pas à justifier sa conduite par des distinctions captieuses qui sont évidemment fausses dans les cas mêmes, où ce qu'on appelle les plus grandes foiblesses, sont vraiment les plus grandes injustices. Je dis injustices, non-seulement par rapport à Dieu, mais encore par rapport aux hommes. Un libertin par exemple séduit la femme, la fille, la servante de son ami : n'est-il coupable que de foiblesse? & se servir du prétexte de l'amitié pour corrompre la vertu, n'est-ce pas un trait qui tient sa place parmi les plus grands crimes? Qu'on sache notre iniquité, ou qu'on ne la sache pas, elle est toujours la même; il n'y a que le scandale de plus ou du moins.

VOUS mentez? vous êtes deshonoré. Vous volez? vous êtes puni. Pourquoi? C'est que cela ne s'appelle point des foiblesses. Mais vous vous emparez du bien de votre voisin par des iniquitez colorées, par surprise, par subornation, par des conseils empoisonnés; & vous passerez pour un habile homme? Détrompez-vous, vous êtes un fripon, plus adroit & plus lâche qu'un voleur de grand chemin. Quoi! vous enlevez à votre ami le cœur de sa femme, l'honneur de sa

fille; vous lui corrompez une domestique sage, à qui il tient lieu de pere: & vous ne passerez que pour un homme galant? Détrompez-vous, vous n'êtes pas seulement un pécheur, vous êtes encore un malhonnête homme. Comment les hommes peuvent-ils ajuster leur façon de penser là-dessus avec la fureur où nous les voyons tous les jours, quand on leur enleve un laquais.

Le mauvais état de vos affaires vous détermine à épouser sans inclination? c'est une vieille peu ragoutante, ou une jeune trop crédule; & vous êtes bien sûr de la mépriser & de la négliger dès que vous aurez vuidé le coffre fort. La fureur de votre passion vous allie pour toujours avec celle dont le nom & la fortune ne vous convenoient pas; mais l'engagement vous dégoûte dès qu'il est devenu indissoluble; & cette pauvre personne est la dupe de votre legereté, peut-être même de vos reproches & de votre abandon, après avoir été la dupe de vos sermens? Ne vous abusez pas, vous êtes pire qu'un hommes foible.

Je ne crois pas qu'on ne soit injuste, qu'en faisant ce qu'on ne doit pas faire: je suis persuadé qu'on ne l'est guéres moins

en ne faisant pas ce qu'on doit. Je trouve également condamnables les actions criantes & les omissions essentielles dont le crime saute aux yeux, comme de ne pas payer ses dettes ou de manquer à sa famille à son maître, à son Roi.

SI nous comptons sur l'avenir, soyons justes. Si par impossible tout finissoit avec le tems, nous devrions encore être justes : c'est le moyen le plus infaillible de nous procurer l'estime & l'amitié des hommes; enfin si nous avons les premiers principes de la vraie volupté, soyons justes : le moindre tort que nous ferions aux autres empoisonneroit tous nos jours ; & ce germe de vertu que nous portons, que nous sentons au-dedans de nous-mêmes, qui nous fait trouver par avance un Paradis ou un Enfer, ne démontre pas mal une Divinité.

JE ne vous dirai rien sur ce qu'un honnête homme doit à sa patrie & à son Roi; tout le monde le sait, tout le monde le sent. Nous n'aimons pas nos Rois, nous les adorons ; & il n'est point de François qui ne s'expose à perir de tout son cœur pour l'honneur de la patrie. Si quelquefois un scelérat ou un fou s'échappe, sa révolte ou sa désertion le couvre par tout

d'infamie, & les lieux les plus réculés ne lui procurent que le mépris & l'indignation de ceux-la même dont il va mandier le secours.

Soyez reconnoissant par devoir & par amour-propre, si vous ne l'êtes pas par goût. Quel plaisir de baiser la main qui vous a secouru ! Il n'en est qu'un plus flatteur ; c'est de trouver une occasion plus essentielle d'effectuer votre reconnoissance ; mais ne profitez pas de cette occasion seulement pour vous débarrasser du fardeau que la reconnoissance impose aux cœurs médiocres ; jouissez de cette occasion dans toute la plénitude de la volupté, & tous les momens de votre vie.

LA corruption des tems a donné à la générosité tant de superiorité sur la reconnoissance ; que mille actes de reconnoissance n'en valent pas un de générosité. Soyez éternellement reconnoissant, & ne croyez jamais vous être suffisamment acquité du bienfait reçû : songez au contraire que si la fortune, vous interdit le plaisir d'être effectivement généreux, votre reconnoissance multipliée peut vous tenir lieu de générosité.

VOUS avez d'essentielles obligations à un petit nombre de vrais amis, qui n'ont

pas rougi de s'opposer pour vous au torrent de l'iniquité? Que de soins, que de mouvémens en votre faveur! ils vous ont ouvert leur maison & leur bourse; en un mot, tous vos interêts, tous vos besoins sont devenus les leurs. Ha! si vous avez le cœur droit, quelle doit être la durée & la vivacité de votre reconnoissance! mais la fortune toujours contraire ne vous laisse que des sentimens, & avec les plus louables desirs & l'attention la plus délicate, votre reconnoissance est toujours stérile: on est même en droit de douter si vous en avez, parce que vous êtes dans l'impossibilité de la marquer par des faits; belle matiere à résignation.

Vos affaires viennent de changer de face: peut-être devez-vous cette révolution de fortune à votre patience dans les disgraces, & à l'esprit d'équité qui vous domina toujours? Vîte, profitez des momens, ils sont bien chers & bien précieux pour vous; devinez & prévenez tout ce qui peut faire plaisir à ceux qui vous ont obligé; fournissez à ceux qui vous reclament les mêmes secours que vous avez reçûs de ceux que vous avez reclamés. Bien loin de faire dire de

vous que les honneurs changent les mœurs, épuisez à l'égard de vos bienfaiteurs tout ce qu'ils doivent attendre de l'homme le plus reconnoissant, & soyez à l'égard des autres, généreux; mais si j'ose le dire, généreux jusqu'à la prodigalité. Quand on a été plus malheureux qu'on ne devoit l'être, on ne sauroit devenir trop généreux. Souvenez-vous, toujours que la reconnoissance & la générosité sont les articles secrets, & les conditions tacites de votre racommodement avec la fortune. Tels sont les droits de la vertu, que tôt ou tard elle est recompensée: fût-ce par miracles: ils ne sont pas nouveaux en faveur des ames d'un ordre supérieur. Je n'ai rien lû qui m'ait plus touché, ni qui m'ait tant fait sentir le mérite de la générosité & de la reconnoissance, qu'un évenement presque miraculeux dans l'Histoire de François premier par Varillas: Je doute qu'on le lise, sans adorer la Providence, sans esperer en elle, & sans respecter autant qu'on le doit les hommes vraiment vertueux.

GUILLAUME du Bellay Marquis de Langey mérite bien par les services importans qu'il a rendus à l'Etât d'être placé

parmi les hommes illustres. Intrépide dans la guerre, faisant honneur aux plus grands postes, consommé dans les négociations les plus délicates, vertueux pour la seule vertu, aussi magnifique dans les actions sourdes que superbe dans celles qui demandoient de l'éclat: Tel étoit M. de Langey. Reconnoissons le doigt de Dieu dans ce qui lui arrive, & devenons à cet exemple plus plus généreux & plus reconnoissans. Voici ce que dit Varillas:

„LA seule commission expediée à propos fut celle de Langey vers les Princes „de l'Empire, pour leur répresenter qu'ils „étoient juges nés entre l'Empereur & ses „Feudataires, lorsqu'il s'agissoit de maintenir les investitures anciennes & que „le Roi Très-Chretien soûmettoit à leur „Tribunal ses droits & ceux de ses enfans „sur le Duché de Milan.

„L'HUMEUR bienfaisante de Langey „le tira dans ce voyage du plus grand „danger qu'il ait couru de sa vie: & sous „lequel il eût infailliblement succombé, „si Dieu ne l'eût réservé pour d'autres „négociations où il y auroit plus de gloire à mériter, & moins de risque à courir. L'Empereur étoit averti par les „Emissaires secrets qu'il avoit en France,

„du voyage que Langey devoit faire en „Allemagne: & la passion de se venger „de ce Gentilhomme, qui lui avoit fait „le plus grand mal qu'il pouvoit recevoir „en ruinant la Ligue de Suabe, & l'in„terêt qu'il avoit d'empêcher qu'il n'en „formât une entre la France & les Prote„stans d'Allemagne, furent deux motifs „assez puissans pour faire résoudre sa per„te. On eut l'adresse de le peindre sans „qu'il s'en apperçût, & d'envoyer de ses „portraits sur toutes les frontieres d'Alle„magne, avec commandement de l'arrê„ter de toutes manieres. Le Rhin sur„tout fut bordé de gens de guerre, à qui „l'on avoit donné de ses portraits, avec „ordre de se défaire de la personne qu'ils „représentoient. On n'a pas sû précisément, si Langey étoit bien informé du „péril dans toute son étendue ou s'il le „négligea par l'intrépidité qui lui étoit „naturelle, & par son zele ardeur pour „le service de sa patrie; mais il est cer„tain qu'il arriva sans obstacle à Ander„nac, où il avoit résolu de passer le Rhin. „La Providence divine qui le conduisoit „comme par la main, avoit disposé ses „affaires de sorte, que la premiere per„sonne qui le reconnût dans la Ville, fût

„un Gentilhomme d'Allemagne qu'il avoit „obligé dans une conjoncture assez rare „pour être ici remarquée.

„Ce Gentilhomme avoit porté les ar„mes en France sous le Comte Guillaume „de Furstemberg, & s'étoit vû réduit à „la derniere misere par la perte de son „bagage, & de ce qu'il avoit d'argent; „il s'étoit adressé dans un état si déplo„rable à Langey, qui retournoit alors de „son premier voyage d'Allemagne, & „l'avoit prié ton & d'un visage où la pu„deur paroissoit assez, de l'assister dans „sa misere. Langey ne le connoissoit „point du tout; mais il ne laissa pas d'être „touché de pitié, soit qu'il remarquât „dans la physionomie du Gentilhomme, „ce je-ne-sai-quoi qui surprend agréable„ment, ou que son génie travaillât dès „lors à lui procurer un ami, dont la re„connoissance héroïque lui devoit être „si nécessaire. Il tira de sa poche six pie„ces d'or, & les donna au Gentilhomme „avec une joie qui rendoit sa charité en„core plus considerable qu'elle ne l'étoit „d'elle-même. Le Gentilhomme prit les „pieces d'or, en ajoûtant à son remerci„ment un souhait très-ardent, de ne pas

„mourir ingrat; & l'occasion s'en offrit „plûtôt qu'il ne pensoit.

„IL avoit obtenu de l'Empereur la „principale commission d'observer la mar„che de Langey vers le Rhin, & toutes „les autres qui avoient été expediées de „ce côté-là, étoient subordonnées à la „sienne. Il l'avoit acceptée sans savoir que „celui dont il s'agissoit, étoit son bien„faiteur, parce que Langey en obligeant „de si bonne grace, s'étoit obstiné à lui „cacher son nom. Il crût bien d'abord „en recevant le portrait de Langey, qu'il „avoit de la ressemblance avec l'homme „à qui il étoit redevable; mais outre „que la ressemblance n'étoit pas exacte, „le portrait n'étant qu'une copie assez im„parfaite, & le Gentilhomme ne s'étant „donné ni le tems ni la peine de faire sur „sa pensée toute la réflexion qu'elle mé„ritoit; ce ne fût qu'au moment qu'il ap„perçût Langey dans la rue, qu'il recon„nût dans la même personne son bienfai„teur, & celui dont on lui avoit com„mandé de se saisir mort ou vif. La gé„nérosité dont il se piquoit, ne lui per„mit pas de déliberer s'il lui sauveroit la „vie; il eut seulement peur d'en être em„pêché par ceux qui avoient le même or-

„dre que lui, s'ils venoient à passer par-
„là; & cette seule consideration le retint
„d'embrasser Langey. Il se contenta de
„le saluer en François, & de le prier
„qu'il lui pût dire deux mots dans une
„maison qu'il lui montra. Langey qui
„ne connoissoit point le Gentilhomme,
„& se défoit de tout, douta d'abord s'il
„devoit avoir cette complaisance pour un
„inconnu; mais sa bonne fortune lui in-
„spira un moment après, d'écouter ce
„qu'on avoit à lui proposer. Il suivit le
„Gentilhomme dans la maison, & se lais-
„sa enfermer avec lui dans une Chambre.
„Alors le Gentilhomme après avoir sondé
„en vain, s'il étoit connu, se découvrit,
„& dit à Langey, qu'il lui vouloit mon-
„trer qu'il n'avoit pas obligé un ingrat.
„Il lui découvrit ensuite le dessein formé
„de le perdre, & lui en montra l'ordre
„& lui fit comprendre l'impossibilité où
„il étoit de poursuivre sa route sans être
„pris ou tué, ce qui ne seroit qu'une mê-
„me chose; dont il conclût, & tâcha de
„lui persuader, qu'il devoit retourner en
„France, sur l'offre qu'il lui fit de facili-
„ter sa retraite par des adresses sûres &
„secretes.

„LANGEY, après avoir remercié son „ami, lui repartit en sa maniere courte „& coupée, qu'il devoit sa vie à son pays, „que le Roi son maître lui avoit comman„dé d'aller encore désabuser les Allemands „des impostures donc ils étoient préve„nus; qu'en acceptant cet emploi il avoit „bien prévû qu'il ne pouvoit éviter la „mort sans une assistance de Dieu toute „particuliere; mais qu'il s'y étoit résolu, „& qu'il n'y avoit que la mort ou la pri„son capables de l'arrêter.

„CE Gentilhomme ravi d'une intrépi„dité si héroique, repliqua en même sty„le, qu'il ne tiendroit pas non plus à lui „qu'il ne servît sa patrie, en contribuant „à désabuser les Allemands; que l'exem„ple de vertu que Langey lui montroit, „étoit trop beau pour n'être pas suivi, „quand même il en devroit couter la vie, „& qu'il prétendoit au moins participer „à la gloire que Langey alloit acquerir, „en facilitant son voyage. Il lui remon„tra ensuite, qu'en quelque endroit qu'il „allât, il ne pourroit éviter d'être décou„vert, s'il n'apportoit les précautions qu'il „alloit lui marquer. Elles consistoient „à renvoyer le seul Domestique qui le „suivoit, & à recevoir en sa place de la

„ main du Gentilhomme un Valet de con-
„ fiance qui le viendroit prendre à l'entrée
„ de la nuit, le feroit marcher tant qu'el-
„ le dureroit, & le meneroit reposer le
„ jour suivant dans une maison champê-
„ tre de connoissance, où il seroit en sû-
„ reté. Que le même Valet auroit soin
„ de le conduire ainsi toutes les nuits, &
„ de lui trouver de semblables gîtes jus-
„ qu'à ce qu'il fût arrivé sur les terres du
„ Duc de Saxe, où il n'auroit plus rien à
„ craindre. Langey connoissant par l'ex-
„ pedient que son ami lui proposoit, le
„ desir sincere dont il brûloit de le servir,
„ s'abandonna à sa conduite, & l'éprouva
„ aussi heureuse que fidelle, non-seulement
„ pour le voyage de Saxe, mais encore
„ pour le retour.

CET évenement ne me laisse plus rien à dire de la reconnoissance & de la générosité : il en fait l'éloge, il en donne l'exemple, il en impose la loi. On y reconnoît même l'abregé de toutes les vertus; grandeur d'ame, justesse d'esprit, sage confiance, sage précaution, zele ardent pour sa patrie, fidélité inviolable pour son Roi; tout cela se trouve dans un même trait.

JE vais approfondir par le portrait d'un grand Homme l'impreſſion que je crois avoir commencé de faire ſur vous par le détail d'une grande action.

JE ne ſai rien de mieux pour former le caractere d'un jeune homme que de lui mettre ſouvent de grands modeles devant les yeux. Les exemples touchent plus que les maximes. Il eſt vrai que rien ne ſeroit plus propre à porter à la vertu que les maximes de Marc-Antonin, ſi l'on ne trouvoit encore un plus puiſſant motif dans ſes exemples. Liſons ſans ceſſe les réflexions morales de ce grand Empereur; mais liſons & reliſons en même tems tous les traits de ſa vie: en voici quelques uns qu'on me permettra de rapporter ici; j'aime à ramaſſer tout ce qui peut inſpirer du goût pour les vertus dont je demande la pratique. Malheur à nous, ſi après avoir médité Marc-Antonin, nous ne ſommes ni plus juſtes ni plus reconnoiſſans, ni plus généreux.

MARC-Antonin étoit conſtant & modeſte; grave & complaiſant, clement & juſte, auſſi indulgent pour les autres que ſevere pour lui-même, inſenſible à la vaine gloire, inébranlable dans les deſſeins qu'il formoit toujours après y avoir bien

pensé, & jamais par passion ni par caprice, ennemi des flatteurs, pieux sans affectation, moderé en toutes choses, toujours égal, toujours le maître de lui-même, toujours soûmis à la raison, incapable de déguisement, toujours en garde contre l'amour propre, jamais ni impatient ni inquiet, très-prompt à pardonner les plus grandes fautes quand elles ne regardoient que lui seul, & inéxorable quand la derniere nécessité, c'est-à-dire, l'interêt du public, le forçoit à les punir. Il avoit toujours en vûë le bien de l'Etat en tout ce qu'il faisoit, & jamais ni son plaisir, ni son interêt, ni sa gloire particuliere: enfin, il savoit en tout la justice & ne disoit jamais que la vérité.

On ne sauroit lire le discours que Marc-Antonin fit à ses principaux Officiers aux approches de la mort, sans être tendrement touché, sans être même édifié. On y découvre toute la force de son esprit, toute la grandeur de son ame, tout son goût pour la justice, & le desir dévorant qu'il avoit d'inspirer ce goût à son fils, qui trop jeune encore pour profiter des leçons d'un si digne pere, négligea même d'imiter ses exemples, & devint un composé monstrueux de tous les vices.

ENFIN, celui qui nous a fait le beau présent de la vie de Marc-Antonin, ajoûte, qu'il mourût, laissant un regret infini à ceux de son siécle, & un souvenir éternel de sa vertu à la posterité.... Il sembloit que la gloire, que la félicité de l'Empire, que tout fût mort avec Antonin. Les uns l'appelloit leur pere, les autres leur frere; ceux-ci leur vaillant Capitaine, ceux-là leur bon Empereur, leur Prince prudent, sage, & le modele de toutes les vertus; & ce qui est très-rare parmi tant de milliers d'hommes qui lui donnoient tous des louanges differentes, il n'y en avoit pas un seul qui ne dît la verité. Le Sénat & le peuple l'adorerent avant même que ses funerailles fussent achevées, & comme si c'eut été peu de chose que de lui élever une statue d'or dans la chambre Julienne, & de lui décerner tous les honneurs divins, on déclara sacrileges ceux qui n'auroient pas dans leur maison, selon leur fortune, ou un portrait, ou une statue d'Antonin.

CHAPITRE VI.

S'attendre à l'iniquité des hommes & aux caprices du sort. Du trop d'attache

aux richeſſes. De la moderation dans le deſir de faire fortune. Du choix d'un état de vie. De la diſſipation; du bon uſage du crédit, de l'autorité & du bien. Conſerver de la fermeté dans les diſgraces.

IL eſt bien peu d'Antonins dans le monde. Préparons-nous de bonne heure à l'iniquité des hommes, & attendons-nous aux caprices du ſort, ſi nous ne voulons pas être les dupes des évenemens. La fortune eſt une folle, paſſons-lui ſes extravagances. Il eſt un peu plus difficile de s'accoûtumer à l'injuſtice; mais plus nous ſouffrons de l'iniquité, plus il eſt doux de ne la pas commettre.

SI nous ſommes bien nés, nous reſtons perſuadés juſqu'à vingt ans qu'il n'y a pas un malhonnête homme ſur la terre, & parce que nous avons été mieux élevés que le commun des hommes, nous nous figurons que notre bonheur croîtra toujours. Ces deux préjugés ſont bien flatteurs: Pourquoi faut-il qu'ils ſoient faux? De ſi douces erreurs ne nous ſeduiſent pas long-tems. A peine notre âge avance que nous nous embarquons imperceptiblement dans un genre de vie dont les

détails nous exposent à devenir presque toujours la victime de la dureté, de la cruauté, de la trahison, des faux jugemens, en un mot, de toute l'iniquité, ou du moins de la bizarrerie des hommes, & de tous les caprices de la fortune.

AMASSEZ en chemin faisant & par précaution assez de bon esprit, assez de vertu, pour pouvoir un jour vous familiariser avec la patience, le tems viendra que vous en aurez besoin. Cette prophétie n'est pas réjouissante, mais elle est vraie. Je souhaite pourtant que l'expérience ne nous en convainque pas, & que la patience qu'il est toujours nécessaire d'acquerir, soit pour vous une vertu de surabondance.

SI jamais l'injustice renverse vos projets, empoisonne votre mérite, vous préfere d'indignes concurrens; si elle entame votre patrimoine, si elle attente à votre réputation, à votre honneur, vous vous saurez bon gré d'avoir médité par avance sur l'iniquité des hommes & sur l'inconstance de la fortune. Il n'y a que les malheurs auxquels on pouvoit naturellement ne se pas attendre, qui puissent déconcerter l'homme fort & prudent; prévenez cette surprise, faites par prévoyan-

ce proviſion de fermeté; que la réflexion ſupplée à l'experience. Les coups prévûs bleſſent moins.

COMMENT concilier deux maximes également ſages qui paroiſſent contradictoires? Se préparer à ne trouver preſque point de juſtice dans le monde, & penſer bien d'autrui: rien de plus facile. Penſons mal des hommes en général, penſons bien de chaque homme en particulier.

EN effet nous ferions de la prudence une vertu monſtrueuſe, ou plûtôt un vice affreux, ſi elle nous portoit à nous défier tellement de tous les hommes, que nous craigniſſions toujours de trouver dans chacun d'eux un méchant homme, un traître, un fripon; nous ne ſaurions nous former une telle idée ſans détruire les principes & du Chriſtianiſme & de notre propre bonheur. Nous ſommes donc intereſſés pour le tems & pour l'avenir à penſer bien de ceux avec leſquels nous avons à vivre; & ſi les jugemens que nous en portons ſont faux, que ce ne ſoit que pour leur être trop avantageux; mais en même-tems attendons-nous à trouver dans le monde peu de bon-

ne foi, peu de probité, peu de desintereſſement, peu de verité, peu de juſtice.

CE ſentiment que nous devons avoir du monde en général, porte un grand fruit, quand nous ſouffrons une iniquité; mais il demande un tempérament, c'eſt de ne nous pas faire ſouffrir par avance de l'idée d'une injuſtice que nous n'eſſuyerons peut-être pas. Vous ne ſauriez montrer plus de petiteſſe d'ame qu'en vous défiant de tout le genre humain, vous ne ſauriez montrer moins d'eſprit qu'en vous fiant à tout le monde.

SI vous êtes bien convaincu que la probité & la bonne-foi ne ſont plus les vertus favorites des hommes, vous ne ſerez point déſolé quand on vous jouera un mauvais tour. Mais je croyois cet homme-là le plus honnête homme du monde? Mais je le croyois mon ami, mais il étoit mon parent, & mon proche parent? Tout cela peut ſervir à juſtifier votre confiance; mais enfin, penſée une bonne fois pour toujours, que chez la plûpart des hommes l'interêt eſt au-deſſus de tout ſentiment d'amitié, de parenté, de probité.

JE vous trouve dans la conſternation; qu'avez-vous? On vous a manqué de parole,

role, on vous a juré le faux, on vous a supplanté dans vos vûes, au moment même qu'on vous promettoit de les seconder? Souffrez patiemment, & ne vous plaignez que de vous-même d'avoir crû que les hommes étoient vrais.

UN Créancier vous presse; cependant il regorge de bien, & il vous fait dans une crise affreuse; si vous ne le payez promptement, vous allez perir. Déja les diligences se multiplient, meubles, immeubles, tout lui convient? Vîte, empruntez, vendez, s'il le faut, & le satisfaites sans murmurer. Il est riche & dur, c'est l'asage.

QUOI, vous soupirez pour un procès perdu! je conviens que vous ne deviez pas le perdre: on vous a fait une injustice criante de deshonorer votre terre à propos de rien quand vous aviez fourni des titres incontestables. Il sautoit aux yeux que vous ne deviez rien de la somme à laquelle vous êtes condamné: on vous devoit des éloges, & l'on vous blâme d'avoir protegé votre parent, votre ami, votre voisin, votre domestique. Vos Juges vous promettoient merveilles; mais enfin, une belle femme a séduit votre Rapporteur. Et de quoi soûpirez-vous? Que n'appre-

niez-vous à perdre à propos, c'eſt un gain ſûr; que n'évitiez-vous de plaider à quelque prix que ce pût être: & ſi le mal étoit inévitable, que ne vous attendiez-vous à l'iniquité, vous ne ſoupireriez pas.

De toutes les injuſtices auxquelles nous ſommes en butte, il n'en eſt point qui coûte plus à digerer que celle que nous ſouffrons de la part des hommes ſur qui nous avions le plus de droit de compter. Plus la main qui frappe eſt chere, plus le coup eſt ſenſible; & telle eſt le malheur de la condition humaine, que ce qui devroit nous procurer les plus grandes douceurs de la vie, eſt ſouvent la ſource de nos chagrins les plus cuiſans. La femme la plus vertueuſe ne trouve pas toujours un mari raiſonnable, l'époux complaiſant & attentif n'eſt pas toujours le plus aimé, le pere le plus tendre travaille ſouvent pour de mauvais ſujets, & l'ami le plus fidele trouve quelque fois qu'il ne s'étoit attaché qu'à un inconſtant ou à un ingrat. Dans tous ces cas, recourez à la réſignation, armez-vous d'une patience mâle, voilà l'antidote: mais faut il ſouffrir par précaution d'un mal qui peut ne pas arriver? Non, je viens de le

dire. Que faut-il donc? s'attendre à tout, & ne rien craindre.

Il n'eſt pas décidé ce qui mettra votre patience à de plus rudes épreuves, ou l'iniquité des hommes, ou l'inflexibilité du ſort. Pour réſoudre la queſtion, il faudroit ſavoir la qualité de l'injuſtice, le dégré de malheur, & quelle eſt votre diſpoſition: d'ailleurs, il eſt une infinité d'évenemens où l'injuſtice des hommes produit les disgraces de la fortune; que celui-là eſt à plaindre ſur qui le malheur & l'injuſtice s'acharnent comme de concert. Quand l'un & l'autre ſemblent ſe réunir pour travailler à votre déſolation, il ne vous importe guéres de ſavoir qui des deux y a le plus ou le moins de part. N'uſez pas la force qui vous reſte en vaines conſiderations, en méditations ſeches, ſteriles & accablantes. En des cas moins preſſans, & quand vous n'aviez qu'un ennemi à combattre, je vous ai conſeillé la réſignation & la patience; ici vous en avez deux, & j'ai deux rémédes à vous propoſer: tandis que la criſe dure, méditez la belle maxime d'Horace, *levius fit patientia*; & ſi l'on met votre patience à trop d'épreuves, fortifiez-la par cette ré-

flexion si consolante du même Auteur: *non si malè nunc, & sic olim erit.*

SI la fortune ne s'est point encore attachée à vous persécuter, si vous n'en avez essuyé que quelque bizarrerie qui ne suffise pas pour vous faire conclure que vous êtes né vraiment malheureux, vous regarderez comme le plus grand malheur de votre vie la premiere injustice que vous aurez à soutenir; c'est une erreur, & c'est l'erreur de votre probité, qui croyoit la probité commune. Détrompez-vous par la réflexion, avant que d'être obligé de vous détromper par l'experience; ne croyez pas être souverainement malheureux, parce que vous souffrirez plus d'une injustice, songez que c'est une condition presque nécessaire de l'humanité. Ne croyez pas non plus être l'homme du monde le plus à plaindre, parce qu'il arrivera quelque dérangement dans vos biens. Un incendie, un débordement, des années stériles, la perte d'un procès, la suppression d'une charge, la mort d'un patron, de grandes maladies, voilà des revers & des malheurs: mais avez-vous dû vous attendre en cette vie à une felicité fixe & complette, détrompez-vous; le monde n'est le Paradis terrestre que pour une très-pe-

tite poignée de gens qui payeront peut-être bien cher un jour les délices de leur pelerinage: & d'ailleurs, dans ce monde, combien de millions d'hommes cent & cent fois plus malheureux que vous?

Il est des revers de fortune de tant d'especes, que vous ne sauriez les éviter tous; & il n'est point d'homme qui ne soit la dupe d'idée qu'il se forme du monde en y entrant. D'abord on ne marche que sur des fleurs, tout rit, tout est beau; on attend d'une charge, d'un emploi, d'une alliance l'agrément de mener une vie qui pour devenir plus rangée n'en sera pas moins réjouissante. Un état plus indépendant, plus brillant, une fortune plus arrondie des plaisirs plus sûrs, plus reglés, plus innocens, tout cela vous tente & vous séduit. Mais en vous affranchissant d'une espece de dépendance, vous n'avez pas pensé à celle dont vous alliez vous charger; vous ne regardiez que dans un point de vûe fort éloigné les soins de votre ménage, les amertumes de cet emploi, les peines de cette charge; vous n'avez point compté sur la diminution que pourroit souffrir votre fortune par vos propres folies, par une augmentation nécessaire de dépense, par la révolution des

choses, par les élémens, par vos malheurs, par iniquité des hommes: enfin, des chagrins réels prennent la place de vos espérances chimériques, & vous souffrez d'autant plus vivement, que vous vous êtes plus lourdement trompé dans votre calcul. Vous souffririez moins, si l'on vous avoit accoûtumé à compter juste.

CE Ministre vous ouvre son cabinet, & il vous promet mille bons offices? La mort vous l'enleve dans le tems qu'il alloit effectuer ses promesses, peut-être même le voyez vous ne vous aimer plus: vos défauts ou vos ennemis vous ôtent sa bienveillance. Ce pere qui fut peut-être le meilleur pere de son siécle, & par un juste retour le pere le plus tendrement aimé; pere sur la vieillesse duquel vous aviez fait de si louables projets de respect & de reconnoissance? La fortune lui devient contraire, ou un mal contagieux va vous l'arracher. Ce fils unique est le premier motif de vos soins, & le seul objet de votre espérance? il se tourne au mal, ou vous le perdez quand vous en aviez besoin pour vous soutenir. Ce proche parent étoit devenu votre ami intime? Heureux & rare évenement dont j'ai pourtant vû plus d'un exemple! Vous

n'aviez enſemble qu'un cœur, qu'un eſprit; la conformité de vos ſentimens & de vos manieres étoit un garant infaillible que vous vous aimeriez juſqu'au tombeau; & ce terme paroiſſoit fort éloigné pour vous qui étiez jeunes l'un & l'autre; la fiévre vous le ravit, & il ne laiſſe qu'un fils qui craint de vous connoître, ou une veuve qui vous perſecute. Que d'amertumes au lieu des douceurs que vous attendiez!

LA perte de nos proches eſt une perte irréparables: dès-là elle peut nous cauſer une douleur bien ſenſible; mais quand vous ſerez dans le cas; ſouvenez-vous de ce beau mot: Il n'y a qu'une premiere mort, non plus qu'une premiere nuit, qui ait mérité de l'étonnement & de la triſteſſe.

JE ſai que le chagrin de perdre notre parent ou notre ami, peut devenir plus vif par les circonſtances particulieres. L'âge peu avancé qui ne nous faiſoit pas prévoir un accident ſi funeſte, ces ſecours de toute eſpece ſur leſquels nous comptions, ce commerce de ſentimens délicats qui vous eſt interdit pour toujours; que de malheurs dans un même malheur! Mais n'ai-je point tort de propoſer aux hommes, comme un des plus grands mal-

heurs de leur vie, la mort de leurs amis? Ce sentiment est-il donc le sentiment général? Non, la plus legere perte que nous souffrons dans nos biens, nous jette dans une plus grande consternation que la mort de notre ami. Pourquoi cela? Chez la plûpart des hommes la bonté du cœur est une foiblesse, l'esprit d'interêt est une vertu.

LAISSONS vivre les hommes à leur fantaisie, plaignons-les, & corrigeons-nous, pesons tout, non au poids de la cupidité, mais dans la balance de la justice, mais selon les regles de la raison. Consultons en tout la prudence, non cette prudence fausse qui s'empare du bandeau de la fortune pour nous fermer les yeux, mais la prudence chrétienne & raisonnable qui nous apprend à nous procurer & à nous conserver les besoins de la vie, sans nous rendre insensibles à ceux d'autrui; qui nous apprend à prévoir les disgraces, à connoître nos vrais avantages, & à moderer nos desirs.

VOUS souffrirez bien moins de l'iniquité des hommes & des révolutions de la fortune, si vous n'avez qu'un attachement raisonnable aux richesses. Que l'avare en fasse son Dieu, cela est juste; mais

que le goût outré pour le bien infecte presque tous les hommes, c'est ce que j'ai peine à concevoir. Garantissez-vous de cette erreur que j'ose nommer une véritable hérésie en fait de morale & de raison; prévenez cet abus par des réflexions judicieuses. Un peu plus d'argent n'est pas un moyen aussi sûr, à beaucoup près, pour devenir heureux, que de savoir moderer ses desirs. Vous parviendrez à sauver votre cœur, si vous savez desabuser votre esprit. N'oubliez point ces trois maximes: Ce qui est desiré est toujours plus agréable que ce qui est possedé: Un homme qui ne desire point une chose n'est pas moins heureux que celui qui la possede: Rien de mortel pour un cœur immortel.

AJOUTEZ à cette réflexion celle d'un Auteur trés-délicat. Il dit au sujet du mauvais raisonnement:

A l'avare il peint l'opulence
Comme le seul suprême bien,
Et dans le sein de l'abondance
Par la frayeur de l'indigence
Il le réduit à n'avoir rien.

L'ATTACHEMENT trop vif aux richesses est de toutes les passions la plu

honteuse, la plus tyrannique & la plus nuisible à celui qui en est possedé ; c'est le vice le plus dés-honorant, & celui qui conduit a plus d'injustices. Il marque tout-à-la-fois un caractere de bassesse & d'inhumanité ; il nous fait souffrir nous-mêms, & nous porte à faire souffrir les autres ; il nous prive du plaisir de jouir, il nous livre au trouble, à l'agitation, à l'inquiétude ; en un mot, il a presque tous les traits de l'infame avarice. Sur-tout souvenez-vous que toute action qui n'est qu'équivoque pour un prêteur usuraire, est un crime effectif pour un honnête homme.

COMPAREZ un moment le trésor d'un homme sage au trésor d'un *harpagon*. L'un avec peu est toujours riche, l'autre est toujours pauvre au milieu de l'abondance ; l'un est toujours égal, toujours tranquille, toujours noble & liberal ; l'autre est toujours agité, toujours allarmé, toujours consumé de frayeurs & de craintes, desiderant toujours, ne jouissant jamais, toujours emprisonné dans sa turpitude comme dans un cachot noir, où il se refuse l'aumône à lui-même : l'un est toujours heureux, l'autre toujours malheureux. C'est donc le jugement

sain, le bon esprit, le bon cœur; en un mot, c'est la sagesse, & non le plus de bien, qui nous procure par la tranquillité de l'ame la véritable abondance, le vrai bonheur, & les vrais plaisirs.

J'OSE appeller la Bruyere l'Evangeliste de la probité & de la raison, je ne citerai qu'un seul de ses traits sur les faiseurs de fortune. Il y a, dit-il, des ames sales, paitries de boue & d'ordure, éprises du pain & de l'interêt comme les belles ames le sont de la gloire & de la vertu, capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquerir ou de ne point perdre, curieuses & avides du dernier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiétes sur le rabais ou sur le déchi des monnoyes, enfoncées & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne sont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni Chrétiens, ni peut être des hommes. Ils ont de l'argent.

AU contraire, voyez cet homme cité par tout pour un homme fort, pour un homme sage: il n'est pourtant que raisonnable: & vous pouvez l'imiter. Le tonnerre a foudroyé un pavillon de son château, la mortalité à dépeuplé sa ber-

gerie, la grêle a moissonné ses guérêts; il se console de ce qu'il a perdu, par ce qui lui reste; & loin de faire un procès aux élemens, aux accidens, il moralise avec ses amis, & se réjouit en moralisant. Il s'étoit accoûtumé à méditer sur l'inconstance de la fortune, il s'étoit préparé aux évenemens, fruit merveilleux de la réflexion!

ENTREZ dans la maison de ce vieux Citadin. De la cave au grenier, tout est coffre fort chez lui; il n'a jamais sû offrir un verre d'eau à personne; mais s'il est incapable de faire du bien, il est en place à pouvoir nuire. Il est sans enfans, il a trente mille livres de rente: tout vieux qu'il est, il a de la santé; cependant il est abimé dans la douleur, toute la ville le complimente. Quelle est donc le grand malheur qui fait trembler pour sa vie! Il lui est mort un cheval de carosse de vingt-cinq écus. Image naturelle de l'avarice, mieux peinte encore dans ces Vers de la Motte:

Montre-nous l'avarice à l'œil sombre, au teint blême,
Ardente à se tirannifer;
Et qui craint follement de perdre le bien même,
Dont elle ne veut point ufer.

QUAND on a été une fois vaincu par l'avarice, on ne peut jamais sortir de ses fers; c'est un contrepoids au mérite qui fait pancher la balance. Ce vice seul suffit pour faire tomber dans le ridicule des gens qui se feroient distinguer par de bonnes qualités.

L'HOMME moins vicieux que l'avare, mais toujours né petit, murmure pour un verre cassé. L'homme né grand supporte avec tranquillité une perte considerable. Le premier ne demande point aux hommes de la délicatesse dans les procedés, pourvû qu'ils le laissent dans sa petitesse, & qu'il ne soit point en butte à leur injustice; il a moins de plaisirs, mais il souffre moins. Le second, qui a vû brûler sa maison de sang-froid, est inconsolable de ce que son ami ne lui a pas tenu parole. Que n'étudioient-ils le monde? L'ame manque à l'un, l'usage à l'autre; ni l'un ni l'autre ne sont ou tout-à-fait heureux, ou tout-à-fait malheureux.

CELUI-là est presque toujours tout-à-fait heureux, qui pénétré de bonne heure des sages conseils d'Horace, sait s'éloigner du tracas des affaires, & cultiver tranquillement le champ de ses ayeux, qui sait

se croire assez richement meublé en revoyant sur sa table la saliere à l'antique que son pere lui a laissée comme un monument précieux de la modération des premiers tems; qui sait mépriser l'inutile & jouir du nécessaire, & qui content avec un bien médiocre, voit à l'abri de la tranquillité & du désintéressement tous les naufrages qui se font sur la mer orageuses de la fortune. Grands postes, biens immenses, les hommes vous souhaiteroient-ils avec tant d'empressement, s'ils étoient capables de cette disposition intérieure, qui procure tout ensemble la satisfaction, le repos & la sûreté?

Le Chêne ambitieux malgré sa fermeté
Tient peu contre Eole irrité,
L'humble roseau craint moins l'orage.
L'heureuse médiocrité
Qui plait si fort à l'homme sage,
Assure sa félicité.

DANS la médiocrité on se regle, on se mesure, on se contient: mais les grandes richesses conduisent ordinairement à la pauvreté par le mauvais usage qu'on en fait. Cette médiocrité est d'un grand prix pour ceux qui connoissent la valeur

& l'usage des choses. Je ne sais qu'un plus grand bien, c'est la moderation des desirs.

Savoir jouir de ce qu'on a,
Ne rien souhaiter au-delà,
Ne craindre en ses procès l'argent ni la cabale,
Un bon livre, un ami, voilà le vrai bonheur;
La moderation du cœur
Est la pierre philosophale.

CE grand Roi, le modele de tous les Rois, ce souverainement honnête homme, autant le pere que le maître de ses peuples, Henri IV. avoit le cœur droit & l'esprit juste. Du faîte des grandeurs, qui l'embarassoient pourtant moins qu'un autre, il faisoit l'éloge de cette heureuse médiocrité: il trouvoit heureux le Gentilhomme, qui avec dix mille livres de rente savoit vivre loin de la Cour. Que cette réflexion est judicieuse! Prenez en l'esprit. Henri IV. plus soldat & plus vainqueur qu'Alexandre, n'en étoit pas moins le plus pacifique & le plus débonnaire de tous les Princes. Il avoit aussi tout l'esprit du monde, & on ne sait lequel l'emporte de ce qu'il a dit, ou

de ce qu'il a fait. Qu'il pensoit bien! mais il parloit en grand Roi.

Heureux, disoit Quinault, qui peut être assuré
De disposer de son cœur à son gré!
Mais plus heureux celui qui dans sa solitude,
Sans desirs, sans inquiétude,
Se console d'être ignoré.

JE ne prétends pas pourtant nuire à l'émulation; mais enfin quand on est guéri des grandes passions, & revenu de l'étourderie; quand le cœur est libre, & que la raison est dans tout son plein, quand on réflechit solidement, & qu'on connoît toute la valeur de l'indépendance, ha que l'ame est tranquille, que les jours sont beaux, que les nuits sont douces, que la vie coule légerement! Je suis persuadé que c'est à cette tranquillité interieure que l'Abbé Regnier a dû le plaisir de jouir de toute sa santé, & de tout son esprit, même au-delà de quatre-vingt ans.

Soûmis aux loix, libre du reste,
Je me suis proposé toujours
De suivre le tranquille cours
D'une vie égale & modeste,

Où m'accommodant à mon sort,
Ne comptant pour rien de paroître,
Et de mes desirs rendu maître,
Je vécusse à moi-même en attendant la mort.
Maintenant graces à mon âge,
Graces à la droite raison,
Qui ne luit jamais davantage
Que dans notre arriere-saison,
Exempt de crainte, exempt d'envie,
Satisfait d'un modique bien,
Je commence à mener la vie
D'un homme qui n'aspire à rien.
Je ne fais la cour à personne,
De la paix de l'esprit je goûte les plaisirs;
Et je jouis dans mon automne
De l'indépendance que donne
Le retranchement des desirs.

CES maximes sont excellentes: elles ne dispensent pas pourtant les peres de famille, moins libres que l'Abbé Regnier, de tout ce qu'ils doivent à leurs enfans. Je suppose ces devoirs sagement remplis: mais l'homme devenu tout-à-fait maître de lui-même, doit devenir peu à peu maître de ses mouvemens. Il doit commencer par en émousser le *corrosif*, & s'élever pas degrés jusqu'à des objets di-

gnes de ſes réflexions. Parvenu à cet état heureux & paiſible, combien trouve-t-il à plaindre ces cœurs tumultueux, toujours inquiets, toujours agités, à qui la religion, la raiſon, la paix intérieure & le bon eſprit paroiſſent des chimeres ?

CELUI qui n'eſt que malheureux peut ne l'être qu'en partie, & ne l'être pas toujours; mais les évenemens n'ajoûtent gueres aux malheurs de l'avare. Il ne laiſſe rien à faire à l'injuſtice des autres, ni aux revers de la fortune; il porte au fond de ſon cœur les premiers principes de toute diſgrace, de toute iniquité; iniquité, dont il ſe punit lui-même, puiſqu'il eſt tout-à-la-fois l'auteur & l'executeur de ſon ſupplice. Son ame de boue lui fournit cent fois par jour de nouvelles cauſes & de nouveaux moyens de ſouffrir.

JE n'ai point d'aſſez vives couleurs pour bien peindre l'avarice. Heureux ſi je vous ai fait ſentir que par ce vice vous ſeriez toujours malheureux, toujours deshonoré. Dès que vous n'aimerez le bien que pour en faire un honnête uſage, vous n'en ſouhaiterez l'accroiſſement qu'avec modération. Si l'injuſtice, ſi les revers, ſi des malheurs domeſtiques ont derangé

vos affaires, si vous n'avez pas trouvé dans vos successions le bien que vous en attendiez, mettez vos talens en œuvre; profitez du credit de vos patrons, je le veux bien & je vous le conseille; mais souvenez-vous toujours que la fortune n'est qu'une capricieuse. Tout ce qui porte ce caractere, ne mérite pas un grand attachement. La fortune même dans sa bonne humeur n'est auprès de la modération des desirs que ce que les coquettes & les folles sont auprès des femmes raisonnables.

L'HONNEUR & la sagesse imposent de grandes restrictions au desir de faire fortune. Les conditions paroissent dures; mais dans le vrai rien ne doit être pénible quand il s'agit de reprimer la vivacité d'un desir aussi dangéreux. Tout bien qui vous expose au murmure interieur de votre ame, à la critique des censeurs, & à sentir l'amertume des revers, n'est qu'un bien apparent. Tâchez de faire fortune: mais soyez toujours consolé si vous ne la faites pas; toujours gracieux, toujours bienfaisant si vous la faites; toujours infiniment délicat sur les moyens, infiniment circonspect dans l'action. Quoi de plus propre à vous con-

soler de ne pas obtenir ce qui vous est dû, que de voir accorder à cent faquins ce qu'on ne leur doit pas. Mais aussi c'est un plaisir bien flatteur pour un Ministre, que de réprimer l'avidité d'un insatiable pour rendre un honnête homme heureux.

SI toutes réflexions faites, & faites judicieusement, vous prenez le parti de vous embarquer, choisissez le meilleur vaisseau, attendez le vent favorable, mettez à la voile, voguez; mais en route ne perdez jamais de vûe la carte du vrai honneur. Il vaudroit mille fois mieux périr dans le port, que d'aller briser contre les écueils de l'avidité & du gain sordide. Souvenez-vous ici de ce que j'ai dit dans les Chapitre précedent sur le parti de la Robe.

LA fortune de la guerre est sans contredit la plus belle de toutes. Si les perils sont plus grands & plus fréquens, la gloire qui en résulte les surmonte? & tout est possible à l'homme d'honneur, qui aime autant qu'il le doit sa patrie & son Roi. Il n'est question que de savoir exposer sa vie, & d'allier la prudence à la valeur. Si vous parvenez aux grands honneurs & aux grands biens, sachez

jouir des uns avec modestie, des autres avec bonté.

MAIS que cette fortune est difficile à faire, qu'elle exige de vertus! Il faut de la souplesse avec des sentimens nobles, de l'œconomie & de la générosité, de la fierté sans arrogance, de la valeur sans emportement : il faut de la sagesse, de la vigilance, de la patience, & de l'exactitude : il faut se souvenir toujours de sa naissance pour éviter la bassesse & la crapule, & sans s'en prévaloir jamais avec ses superieurs ni avec ses égaux : il faut si bien regler sa dépense qu'on ne passe pas pour un emprunteur, encore moins pour un escroc. J'aime fort qu'un Gardemarine se rappelle souvent la fortune d'un Duquesne & d'un Jean Bart parmi nous, d'un Trump & d'un Ruiter chez les Hollandois, & d'un Drac chez les Anglois. Mais qu'il y pense toujours par émulation, jamais par envie. Qu'il apprenne d'eux à vivre souvent de biscuit : tous les commencemens sont penibles.

UN pere chargé d'enfans, fait des efforts pour les placer : si quelques uns paroissent nés pour la guerre, il met tout en œuvre pour leur procurer de l'emploi.

Qu'un de ses fils bien pénetré des bontés de son pere n'en abuse pas, qu'il ait toujours devant les yeux l'état de sa fortune & de sa famille, qu'avec une dépense sagement mesurée il se fasse estimer de tout son corps: en ce cas le pere charmé sent redoubler sa tendresse paternelle: de nouveaux efforts ne lui coutent rien, il s'épuise avec plaisir, il achete: & c'est la porte de l'avancement. Au contraire qu'un étourdi mange avec une actrice ou perde au lansquenet l'argent destiné pour sa campagne: qu'un fanfaron se fasse purger quand il faut monter à l'assaut: qu'un efféminé s'adonise quand il faut marcher à l'ennemi: qu'un débauché ne recrute pas sa troupe: qu'un orgueilleux ou un brutal ne fasse jamais sa cour à ses superieurs: qu'un mutin insulte ses camarades: tous se font chasser. La guerre est l'Ecole du vrai Mérite: quand on a bien fait cet aprentissage, à la fin, pour peu qu'on ait de bonheur, la fortune enrichit la vertu, & la gloire la couronne.

TOUT persuadé que je suis que le métier de la guerre est de tous les moyens celui qui supplée le plus honorablement au défaut de patrimoine, je ne vous conseille d'embrasser ce parti qu'autant que

vous vous sentez l'inclination & les dispositions nécessaires pour le succès. Tous les hommes ont une vocation. Si on se sent le talent qui lui est propre, & qu'en soi la vocation soit louable, on doit s'y livrer. L'honnête homme trouve des ressources dans la plume comme dans l'épée. Tout état où l'on brille a de grands agrémens, & fournit des ressources au mérite.

MAIS prenez garde de vous tromper dans l'idée que vous vous faites & de votre vocation à un état de vie, & des talens que vous vous supposez pour en remplir éminemment les devoirs. Un goût trop vif n'est pas un motif qui doive vous déterminer à un choix si important. Ne prenez pas non plus pour des dispositions naturelles, ce que l'amour propre vous dit en votre faveur. Il est bien plus sûr de vous en rapporter à vos amis qu'à vous-même; ils vous connoissent mieux que vous ne vous connoissez; ils vous doivent toute leur attention, toutes leurs lumieres. La religion & le vrai honneur présideront toujours à un conseil aussi decisif. Consultez encore votre nom, la situation de vos affaires, la portée de votre génie, la trempe de votre

cœur; examinez, & du côté de l'ame, & du côté de l'esprit par quelle espece de mérite vous pouvez aller plus loin. Après toutes ces précautions sagement prises, dès que votre choix est fait, rapportez y tous les moyens d'avancement que vous avez au dehors, & que la perfection dans votre état attire vos premiers soins, & fasse toujours votre principale étude. On estime un bon Ouvrier, on abhorre un méchant Juge.

LES services qu'on rend à la patrie, de quelque espece qu'ils soient, sont toujours glorieux, & il est bien flatteur de devoir sa fortune à ses services. Connoissez-vous l'Europe & les ressorts qui font mouvoir chaque Puissance? avez-vous le génie assez délié pour manier des affaires délicates? saurez-vous persuader l'homme épais & défiant, penetrer les vûes d'un autre plus adroit, & l'amener lui-même à vos fins, démêler & flatter les interêts cachés du Ministre qu'on vous mettra en tête? serez-vous ferme avec l'un, condescendant avec l'autre, poli, doux, insinuant, liberal avec tous, assez maître de vos humeurs & de vos goûts pour savoir également & vous réjouir & vous ennuyer pour le plus grand bien de votre mis-

miſſion, & pour pouvoir s'il le faut donner des Fêtes brillantes, même en apprenant la mort de votre frere ? A toutes ces conditions allez négocier chez les Nations voiſines, ſoûtenez-y la gloire de la vôtre ? montrez-vous digne Miniſtre d'un grand Roi, & que l'interêt de votre patrie ſoit le premier de vos interêts. On fait toujours une fortune aſſez grande, quand on ſe fait une grande réputation.

L'ELOQUENCE vous offre une réputation & une fortune moins dépendante des accidens. Ce n'eſt pas un gain ſûr que de cultiver la bienveillance d'un protecteur, & c'eſt un profit clair que de cultiver ſes propres talens. Allez au Barreau faire trembler le menſonge, l'artifice & l'iniquité; portez-y tant de force & de juſteſſe, que le Juge encore capable d'émulation, rougiſſe de ne pouvoir vous imiter, & que l'Auditeur judicieux, charmé de vous entendre, connoiſſe toute l'excellence du grand don de la parole toujours conſacré à la juſte & au triomphe de la verité. Ciceron quoiqu'iſſu d'une Maiſon illuſtre doit ſon plus grand nom au Barreau, & Annibal ne fut pas plus eſtimé à Carthage que Demoſthene chez les Grecs.

MAIS pourquoi faire le tort à la valeur de ne compter entre deux Orateurs qu'un Capitaine? pourquoi faire le tort aux Romains, d'aller chercher Annibal pour comparer l'éloquence & la valeur? & pourquoi m'embarquer dans des comparaisons si délicates? Corneille, qui dans son beau, surprend, saisit, ravit, enleve; le grand Corneille à qui tout est permis, n'ose pourtant essayer le parallele de Cesar & de Pompée; & parce que dans Corneille cette timidité est divine, il croit devoir la prêter aux Dieux indécis eux-mêmes sur le mérite de ces deux Rivaux, du sort desquels dépendoit le sort du monde.

Le Destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-pere & du gendre.
Quand les Dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.

NE pourroit on pas, à l'exemple de Corneille, supposer que ces mêmes Dieux si long-tems indécis entre Cesar & Pompée, furent toujours & sont encore partagés sur le mérite de la valeur & de l'éloquence? En effet, quelle attention n'ont-ils pas à former dans le même tems les grands Orateurs & les Heros? De-

mosthene vient avec Alexandre: Ciceron vient avec Cesar: les Godeaux, les Flechiers, les Bourdaloues, les Bossuets, les Fenelons, & vingt autres sont venus avec Louis XIV. Mais que l'éloquence ne tire pas avantage de cette multitude, elle avoit besoin du grand nombre pour atteindre jusqu'à la gloire du Heros?

OUTRE cette indécision des Dieux dont Corneille enrichit son poëme, je trouve encore les mêmes traits de difference entre l'éloquence de Demosthene & celle de Ciceron, qu'entre la valeur d'Alexandre & celle de Cesar; comme si le Ciel pour tenir en tout point la balance égale avoit pris soin d'opposer une éloquence foudroyante à une valeur rémeraire, & de n'opposer par le même esprit de justice qu'une éloquence forte, mais gracieuse, à une valeur qui osoit tout, mais qui n'étoit que hardie.

CE parallele sur le prix de la valeur & de l'éloquence peut être justifié par un beau mot qui a été dit pour honorer la mémoire de feu M. de Nîmes, à l'occasion de l'Oraison funebre de M. de Turenne: *Les grands noms de Turenne & de Flechier s'éterniseront l'un & l'autre dans un discours, où la posterité la plus éloignée*

verra la gloire du Conquerant confondue avec celle de l'Orateur.

VOUS contenterez-vous d'exemples qui ne conviennent qu'au Barreau? Le Montholon Avocat ne fut pas moins respecté, ne parut pas moins grand que le Montholon Garde des Sceaux. Patru n'est pas mort riche, mais il a vécu content, sans desirs, honoré, & son nom vivra toujours.

L'EPEE, les négociations & le Barreau sont les seul moyens de fortune, auxquels je crois qu'on doit se réduire, parce qu'ils sont plus compatibles avec la noblesse des sentimens dont on ne doit jamais s'écarter, & parce que nous sommes moins en danger de nous souiller l'ame & l'imagination du desir infâme d'accumuler de l'argent: D'ailleurs, quels autres moyens aurions-nous? l'Eglise: mais on est indigne de vivre, si l'on ne prend le parti de l'Eglise que dans l'espoir d'y faire fortune, ou d'y trouver le nécessaire. A la bonne heure, si une grande pieté soutenue d'un grand mérite y procure des dignités utiles: mais les mérite-t-on ces dignités, si elles sont le fruit de la sollicitation & de la prévoyance? L'orgueil ou l'avarice doivent-ils être les motifs qui conduisent à l'Autel? Confondra-t-on

le Sanctuaire & le Bureau ? Aura-t-on indifferemment pour l'un & pour l'autre mêmes vûës, mêmes desirs; & portera-t-on dans le ministere le plus auguste & le plus saint des idées de corruption & de bassesse qu'on a peine à souffrir dans les conditions le plus mépriſables?

LES Anglois ont dans leur politique un trait de sageſſe qu'on ne sauroit assez estimer. Comme on y peut dans les familles les plus distinguées retourner des plus grands emplois au commerce, on monte sans orgueil du commerce aux premiers emplois. Je ne sai pas pourquoi le commerce est moins en honneur parmi nous? Trouve-t-on moins de probité, moins de sincerité, moins de franchise, & moins d'esprit chez un bon Marchand que chez la plûpart des gens de qualité? La fortune qu'on doit au commerce n'est-elle pas reconnue pour juste, pour innocente, pour la moins équivoque ? Celui qui la fait, ne doit-il pas rassembler en lui une droiture infinie, une grande intelligence, beaucoup d'habileté & de bonheur ? Quelle est donc la raison qui interdit à un homme de qualité une ressource d'un si grand prix, & pourquoi rougit-on d'être fils d'un Marchand? N'est-

ce point-là un des plus grands torts de notre Nation.

JE crois que le commerce & la guerre concourent également à la gloire d'un Etat, & qu'il est aussi convenable aux interêts d'un grand Roi d'enrichir ses sujets que de reculer ses frontieres. La France n'est pas d'une fort grande étendue, cependant le Roi est peut-être le plus puissant de tous les Potentats. L'Europe en est plus convaincue que jamais: Un long repos n'amolit point nos Guerriers, & le commerce entretient toujours l'abondance. M. Colbert a mieux connu que personne toutes les ressources d'un commerce florissant. Quoi de plus beau que de pouvoir nous passer de l'Etranger par l'établissement de nos Manufactures, & de voir partir de nos Provinces maritimes mille & mille vaisseaux qui vont commercer jusqu'au bout de l'univers. L'art militaire toujours en vigueur, la culture des autres arts & du meilleur terrain du monde, la sage police au dedans l'étendue du commerce: voilà, ce me semble, les parties principales d'un grand gouvernement, & nous en jouissons.

PEUT-on regarder comme un petit sujet dans un Royaume celui qui par une

probité infinie le fait estimer de toutes les Nations? J'ai connu un homme qui né peut-être avec cinquante mille francs de patrimoine, a laissé plusieurs millions à ses enfans. Ses enfans ont fait passer dans l'épée & dans la robe les profits d'un commerce utile & respecté: des filles d'une conduite admirable mariées avec distinction: des fils alliés à de grandes Maisons, & montés par la valeur à des postes superbes: peut-on souhaiter rien de mieux? Combien de riches Negocians ont fourni à des Souverains de très-grands secours dans des situations embarrassantes? Sommes considérables, cavalerie remontée, vaisseaux de transport, tout sert à affermir un Trône ébranlé, ou à reprimer l'orgueil d'un ennemi téméraire.

SI vous avez l'esprit & l'humeur assez souples pour pouvoir vous former à un genre de vie un peu plus assujettissant, vous pouvez vous approcher des Princes. Mais si vous vous attachez à la personne d'un Prince, que ce soit à celui en qui vous connoîtrez le plus de vertu. Ce parti demande plus de qualités qu'on ne pense. Il fait honneur, il fournit des ressources, & peut conduire plus loin qu'on ne s'en étoit flatté. Mais enfin con-

saltez-vous bien, ne vous trompez pas en vous consultant, & souvenez-vous toujours que si tous les biens de la vie ont une apparence qui attire, ils ont quelque défaut réel qui rebute. On ne sauroit éviter ce mêlange dans tous les genres de bonheur qu'on ne doit pas à la paix intérieure & à la moderation des desirs. On demandoit à un homme de la Cour, comment il s'y étoit tant avancé; il répondit: *injurias ferendo, & gratias agendo.*

LE malheur de votre naissance & la fatalité de votre étoile vous ont réduit précisément à rien, & vous êtes d'un temperament si foible, que vous ne sauriez porter le mousquet? Je vous entends; vous voudriez bien vous jetter dans les affaires: mais avez-vous bien compté? Ne vous reste-t-il point quelque petit coin de terre où vous puissiez vous-même conduire le soc de votre charue? N'avez-vous pas le plus petit talent? N'avez-vous point un ami? Ne connoissez-vous point sur la terre un seul homme qui soit bienfaisant? Cherchez bien, vous trouverez quelque ressource; & la moindre des ressources vaut mille & mille fois mieux que des tonnes d'or qu'on amasse en grapillant.

On peut dire de la fortune comme de l'amour, qu'on ne passe jamais de l'imagination à la réalité sans y perdre.

LE Cordonnier siffle sa linotte, le Manœuvre chante en servant les Maçons, vous ne verrez point l'homme d'Affaires chanter en amassant.

QUELQUE voie qui se présente à vous de faire fortune, quelques moyens que vous choisissiez, à quelque point que vous soyez parvenu, souvenez-vous toujours de l'état où vous étiez en commençant, & tenez-vous prêt à toute heure d'y retourner sans chagrin. Cette disposition ne sera pas difficile à acquerir, si vous savez vous garantir de trop d'attachement aux richesses; & si vous faites tout le cas que vous devez des dons de l'ame, vous ne tomberez point dans l'esclavage de l'avidité. Pour vous en garantir plus sûrement, ajoûtez à tout ce que je dis de l'avarice ce beau trait de M. Rousseau:

Oui c'est toi monstre insatiable,
Superbe tyran des humains,
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins:
Pour appaiser sa soif ardente,
La terre en trésor abondante

Feroit germer l'or sous ses pas;
Il brûle d'un feu sans remede,
Moins riche de ce qu'il possede
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

ON peut dire de l'avarice comme de l'ambition, qu'elle s'augmente à mesure qu'elle se remplit; aussi les souhaits des avares comme ceux des ambitieux ne peuvent être comblés que par la terre de leurs tombeaux. Ces réflexions firent dire à Auguste, que l'une des plus importantes regles de la prudence étoit de se prescrire des bornes.

L'HOMME est un être composé, moitié Ange & moitié animal. L'ame & le corps ont chacun leurs besoins, & le Créateur a soin de sa créature à tous égards. Ici je fais une hypothese: si les dons de l'ame & de l'esprit étoient des biens successifs, comme les terres, les maisons & les meubles; si ces deux sortes de biens de nature toute differente, mais non incompatibles, étoient ainsi confondues & rapportées à la masse; & si votre cadet à qui il appartiendroit de faire les partages mettoit d'un coté un jugement sain, une grande droiture, une noble simplicité, de la franchise, de la sincerité, de l'affabilité

la moderation des desirs & une ame bienfaisante, & qu'à tant d'abondance pour ce qui regarde l'Ange, il n'ajoûtât que ce qui seroit nécessaire à la vie animale: Si de l'autre côté il mettoit tout le superflu qu'on peut imaginer pour flater les sens, & que d'ailleurs il ne laissât de lumiere, de goût & de raison que ce qu'il en faut précisément pour n'être pas réduit à la nature des bêtes; quelle part choisiriez-vous? O! aveuglement des hommes; tous pourroient être aînés, choisir le meilleur, & presque tous vendroient leur droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Je relis toujours avec un plaisir nouveau ce souhait de M. de la Motte:

Heureux, cent fois heureux, si de votre bonté
J'obtiens les biens que je desire;
Un cœur pur, & sens droit, une ferme santé,
Du vin, des amis, & ma lire.

Si le trop d'attache aux richesses détermine quelques uns à prendre d'indignes moyens de faire fortune, il en est d'autres qui par leur dissipation s'imposent une espece de necessité de recourir à ces mêmes moyens: en ce cas, la necessité n'est plus une excuse puisqu'on se l'est volontairement préparée. Gardez-vous donc

de l'avarice, mais ne vous gardez pas moins de la prodigalité.

IL est vrai que la dissipation n'est pas aussi universellement méprisée que l'avarice, parce qu'elle est au moins de quelque utilité aux flateurs & aux parasites. L'avare est un riche honteux, qui ne s'occupe qu'à faire sentinelle nuit & jour auprès de sa cassette. Il se cache, & cache son argent, comme le pauvre honteux cache sa misere; il vit seul; c'est un homme détaché de la société civile, c'est un criminel isolé: au contraire, le Prodigue fait parade de son déreglement, il est entouré de faux amis & de fourbes qui feignent de l'adorer en le méprisant; il reçoit l'encens d'une foule de libertins; d'adulateurs, & de mendians galonnés; & le sot qu'il est, ne s'apperçoit pas qu'il troque son bien contre des louanges meurtrieres, parce qu'il se nourrit dans sa débauche du suffrage empoisonné de ces miserables prôneurs qui se nourrissent eux-mêmes de son patrimoine.

MAIS si la dissipation a le petit avantage sur l'avarice, d'oser plus effrontément se montrer; avantage pourtant qui n'est qu'apparent, & qui ne dure qu'un quart-d'heure; aussi est-il vrai que l'avare se fait

des plaisirs de la privation même qu'il s'impose; au lieu que le dissipateur par sa folle jouissance se prépare des remords éternels. La prodigalité conduit nécessairement à une mendicité imprévûe celui qui s'y laisse emporter, il est bientôt obligé d'avaler la honte d'être à charge aux autres. Mais toute ressource lui manque ceux qu'il a défrayés ne le connoissent plus. Des amis plus nobles qui l'auroient secouru s'il n'avoit été que malheureux, l'abandonnent. Il ne sauroit se souffrir lui-même; le souvenir de sa premiere situation le déchire à tous momens; chaque besoin de la vie lui fait sentir avec plus de vivacité l'amertume de sa situation presente, & ses besoins qui se renouvellent tous les jours sont autant de reproches muets, mais bien convaincans, de l'horreur de sa conduite; mille fois plus malheureux que l'avare, parce qu'il sent tout son malheur, parce que sa retraite est forcée, parce qu'il souffre d'autant plus d'être dénué de tout, qu'il a trop inconsidérement joui. Le dissipateur n'use pas de son bien, il en abuse: & ce qui fait sentir toute l'énormité de son déréglement, c'est qu'après s'être rendu indigne de l'éstime des honnêtes gens, il n'excite pas même la compassion

de l'homme le plus généreux. Si la charité parle encore en sa faveur, du moins elle ne diminue par le mépris qu'il inspire.

QU'ON ne s'y trompe pas, le prodigue n'est point un homme bienfaisant. Un jeune fou qui dissipe son bien ne connoît point les bonnes actions. On en voit qui font des dépenses prodigieuses en sottises de toute espece, qui laisseroient perir un malheureux pour un écu. Au contraire, l'homme qui aime vraiment les bonnes actions conserve son bien pour être toujours en état d'en faire, pour ne se point manquer à lui-même, pour n'être point à charge aux autres. Non! la dissipation n'est rien moins que l'effet de la liberalité; c'est un désordre de l'esprit qui nous ôte le jugement & le goût, & qui nous porte sans discernement & sans choix à mille dépenses extravagantes; c'est un dérangement de conduite qui saisit indistinctement tous les moyens de nous rendre miserables. La prodigalité deshonore l'esprit, comme l'avarice deshonore le cœur. Celle-ci nous fait ignorer jusqu'au nom de toutes les vertus; celle-là nous en interdit l'usage. Par l'une nous nous refusons le nécessaire; par l'autre nous parvenons à l'impossibilité de nous donner

nos besoins; toutes deux également ennemies de la vraie vertu.

TEL est le progrès de la corruption sur le cœur de l'homme, que ce qui n'est que défaut ne tarde guéres à dégénerer en vice: cependant nous ne nous tenons point en garde contre ce funeste progrès; notre défaut dominant nous flate, comment nous en défier? Nous ne craignons rien tant que de nous bien connoître. Le prodigue ne se croit que liberal, l'avare ne se croit que ménager. C'est ainsi que l'amour propre toujours adroit réunit dans le même point d'aveuglement deux caracteres diametralement opposés. Défiez-vous de toute épargne qu'on peut blâmer; défiez-vous de toute liberalité qui est hors de place; tirez de l'avare & du prodigue de quoi former votre caractere. Soyez vraiment, soyez toujours & tout ensemble ce que tous deux se flatent d'être, & ce qu'ils ne sont pas; ne soyez jamais ce qu'ils sont.

SI l'on supposoit de l'impossibilité à réunir les deux qualités de ménager & de liberal, mais en même tems si l'on vous donnoit la liberté d'opter entre l'une & l'autre, je vous conseillerois de faire pancher la balance du côté de la liberalité. Je

sai que l'excessive liberalité se ruine comme le feu en consumant la matiere qui la doit entretenir; mais enfin défaut pour défaut, je souffrirois moins de vous voir trop peu que trop d'œconomie, persuadé que sur le chapitre de la dépense l'étourdi jusqu'à un certain point peut retourner à la raison par des réflexions que la nécessité impose, & qu'au contraire l'avare s'enfonce toujours de plus en plus dans le bourbier. Mais pourquoi imaginer des incompatibilités chimériques entre les dons de l'ame & ceux de l'esprit? Le bon ordre est le don de l'esprit, le don d'être bienfaisant est le don de l'ame. Réuniſſez les ces dons. Si la prodigalité & l'avarice sont des contraires qui s'excluent & qui se détruisent, il n'en est pas de même des vertus; pas une, s'il m'est permis de parler d'une vertu comme d'une proposition, n'est la contradictoire de l'autre: est-ce que la valeur exclut le pardon d'une offense? est-ce que l'homme sage ne sauroit être ensemble homme d'ordre & bienfaisant.

ENTRE l'avarice & la dissipation, qui de toutes les extrémités sont les plus vicieuses, il est un milieu judicieux qu'on peut attraper: mais prenez garde que de

ce milieu jusqu'aux extrémités il se trouve deux grands intervalles ; l'intervalle de la liberalité à la dissipation est rempli de projets vains & vagues, de folles espérances, de confiances mal fondées, d'entreprises extravagantes, de confusion & de désordre dans ses affaires, d'affectations ridicules à faire plus qu'on ne peut, de générosités mal placées, de marches inconsiderés, de partis pris sans déliberation, de l'assemblage de tous les mauvais goûts, de fureur pour les nouveautés, de fantaisies trop-tôt satisfaites ; en un mot de dépenses hazardées dont la fortune souffre, & dont l'ame ne profite pas.

L'INTERVALLE de l'œconomie bien entendue à l'avarice est rempli de soucis, d'inquiétudes, de défiances & de frayeurs inutiles qui ferment l'entrée à toute autre réflexion ; de lamentations ennuyeuses sur le malheur des tems, & sur les nonvaleurs ; de petites attentions & de vûes basses ? de régularité servile à se rendre compte de presque rien ; de détails deshonorans ; de fausse prudence qui fait faire moins qu'on ne doit ; d'une mauvaise politique qui fait promettre toujours & ne donner jamais ; de timides indécisions sur des bagatelles ; d'éloignement pour tout

ce qui peut faire plaisir aux autres; d'attachement excessif à tous ses droits, & de severité outrée à les poursuivre; de dureté envers tout le genre humain; d'épargnes honteuses & de petitesses qui font pitié, qui ne grossissent guéres la fortune, & dont l'honneur un peu délicat souffre beaucoup.

EVITEZ comme la peste ces deux extrémités qui font horreur; mais ce n'est pas assez, évitez encore les deux intervalles; la sottise est à droite, la honte est à gauche; ne tombez pas, ayez toujours le contrepoids en main, ne perdez pas votre milieu de vûe. Quel est donc ce milieu? Est-ce un point, est-ce un trait de ligne? Je ne sauroit le définir; c'est ce je-ne-sai-quoi dont sont faits les excellens caracteres, & les je-ne-sai-quoi ne s'expliquent point. C'est un composé de bon esprit & de bon cœur: si c'est une ligne, c'est la ligne de la vertu: si c'est un point, c'est le point de perfection.

LE bon usage du credit & des richesses ne seroit-il point le milieu dont je parle? En effet les richesses & le crédit sont les moyens les plus infaillibles, & de la volupté que je déteste & de la volupté dont je fais l'éloge. Corrompez-vous l'inno-

cence, vendez-vous la justice, trafiquez-vous indifferemment la tyrannie & les graces? Le pouvoir & le bien sont de grands maux. Consolez-vous l'affligé, secourez-vous le malheureux, aimez-vous à prôner ou à placer le mérite, obligez-vous pour le seul plaisir d'obliger êtes-vous toujours en garde contre les préjugés, contre les préventions, contre la sollicitation? alors la fortune & l'autorité sont de grands biens: le seul usage en fait donc le prix; donc la perfection consiste principalement dans le bon usage.

Il est si naturel à l'homme de se livrer à tout ce qui le flate, qu'une prosperité toujours égale, l'abondance, les honneurs & le crédit lui paroissent le souverain bien; & voilà l'erreur. Ce sont des biens, il est vrai, mais des biens que souvent l'usage rend plus nuisibles à l'homme que ce qu'il appelle des maux. On abuse de ces biens; l'ame s'engourdit & devient pesante; tout sert d'occasion au vice: l'oisiveté en imagine les moyens, la dureté, l'orgueil ou la molesse cherchent à les satisfaire, & le présent tient lieu de tous les tems. A tant d'ennemis, à tant de dangers, nous ne saurions opposer que notre vertu. Mais que peut cette vertu,

déja trop impuissante sur nous quand tous nos sens flatés se liguent contre elle, quand il faut luter sans cesse contre les charmes séduisans d'une constante prosperité? plier l'humeur, dompter la volonté, amortir le feu du temperament, moderer ses desirs: Vertu, ce sont-là vos miracles ordinaires; mais rendre juste & bienfaisant un riche accredité, c'est votre chef-d'œuvre.

ON parvient à tout par les richesses & par la liberalité; mais le bon ménage est la source la plus pure des richesses. Ce n'est pas la possession, mais le sentiment des biens qu'on possede qui fait notre bonheur; il est encore vrai que posseder beaucoup de biens ne procure pas le repos qu'on trouve à n'en point desirer: donc la moderation des desirs est le plus grand de tous les biens; il est aussi le plus durable. Enfin si nous sommes riches, soyons liberaux & bienfaisans; que sert l'abondance sans la liberalité, qu'à faire changer le bien de nature, & à resserrer ce qu'on doit répandre?

A Dieu ne plaise que j'empoisonne les dons du Prince & les présens de la fortune; ce sont des biens réels pour celui qui les a mérités. Mais s'ils ne fournissent point de nouvelles matieres aux bonnes

actions, s'ils sont inutiles à la vertu, s'ils n'aident pas à la cultiver & à la mettre en œuvre, s'ils la laissent sterile, & qui pis est, s'ils la corrompent, ils deshonorent tout à la fois le gratifié & le bienfaiteur? ils perdent tout leur mérite, ils dégenerent & ne me paroissent plus ce qui je les croyois: je crains le fleuve qui se déborde, je méprise la riviere qu'on voit sourdre & s'abîmer au même endroit. Je préfere le fumier qui engraisse la terre, à de prétendus avantages qui souillent la vertu.

Les heureux du siécle sont placés entre l'abus & le bon usage, comme les miserables entre la patience & le desespoir: je ne sai pas s'il est aussi facile de jouir sans abus, que de souffrir sans murmure: je n'ai pas fait usage de la premiere vertu; je crois cependant que celui qui sait souffrir, sauroit jouir; & que celui qui sait bien jouir, pourroit souffrir. L'élevation des sentimens, & la superiorité de l'ame procurent ces deux dons dans un même degré. Cela supposé, la patience dans les peines, & le bon usage des richesses, seront moins deux vertus différentes, que les fruits d'une même vertu differemment exercée; la fortune est un jeu du hazard; les évenemens les plus opposés

sont à peu près de même valeur & de même mérite, quand nous ne nous laissons mouvoir que par la vertu.

L'HOMME d'affaires mange des pois verds à cent francs le litron, tandis que le batteur en grange mange du pain d'orge; tous deux vivent, & celui-ci digere mieux, dort mieux que celui-là. De même la bonne & la mauvaise fortune fournissent divers alimens à la vertu.

L'HOMME vertueux garde dans les disgraces sa fermeté, son égalité, sa douceur, il attend sans impatience la révolution; si elle n'arrive pas, tout le monde y perd, & sa vertu n'y perd rien; si elle arrive, ses parens, ses amis, ses voisins, ses domestiques, les pauvres, tout le monde y gagne: que d'avantage pour la vertu: Etes-vous riche? donnez, répandez même, s'il le faut. Etes-vous le triste jouet des disgraces? Opposez leur le *bene præparatum pectus*. Surtout ne faites pas sentir aux autres l'amertume de vos peines, par l'inégalité de vos humeurs. *Rebus in arduis æquam memento servare mentem.*

SI l'homme puissant & riche savoure le plaisir de faire des heureux, s'il saisit avec une avidité voluptueuse les occasions

de faire du bien, s'il les cherche, s'il les imagine, si la plus petite injustice & la dureté lui font horreur, mon Dieu, que ses jours sont beaux, que ses nuits sont douces! Sa destinée devient la destinée publique: il est ensemble le maître, le pere & l'ami de tous. On ne l'aime pas, on l'adore: c'est un Antonin. Mais il vaut mille & mille fois mieux n'être jamais riche, que d'être un seul jour mauvais riche: cependant combien en est-il? Que dois-je donc penser des richesses & du crédit? S'ils sont si dangereux, puis-je les souhaiter avec tant d'empressement? Si tant de gens en abusent, puis-je ne les pas craindre?

LES Romains avant leur corruption savoient jouir modérément: le plaisir de se croire les maîtres du monde leur tenoit lieu de ragoûts, d'équipage & de drap d'or; ils n'avoient rien de toutes nos folies, & nous avons quelque chose de la leur? mais si les Romains haïssoient le luxe, s'ils aimoient la frugalité, ils ne savoient pas souffrir: la vanité suppléoit à leur foiblesse, & ils mettoient de l'héroïsme à se donner la mort. De cette époque jusqu'à nous on a mieux connu la vraie vertu. Le vertueux utile en tout

état à la Republique, donne des exemples de bonté dans l'abondance, de patience dans l'adverſité. Mais le nombre des élûs de la fortune eſt bien petit ? Il eſt donc de la prudence de ſe former plûtôt à la vertu en bute aux diſgraces, qu'à la vertu brillante par de beaux accidens.

IL pourroit arriver que le don d'uſer bien de la proſperité ſeroit toujours pour vous un don inutile : & qu'importe? ſi vous ſavez ſoutenir les diſgraces, la vie vous fournira aſſez d'occaſions de pratiquer la vertu.

QUAND on a bien réfléchi ſur l'iniquité des hommes & ſur l'inconſtance de la fortune, on convient que la fermeté dans les diſgraces eſt une partie de la perfection plus néceſſaire que le bon uſage des richeſſes & du crédit : mais je ſuis perſuadé que la plûpart des hommes ne ſont moins heureux que parce qu'ils ne connoiſſent pas le vrai bonheur, & plus malheureux que parce qu'ils ſont trop ingénieux à groſſir leurs peines. Si le ſoin d'éviter l'avarice & la diſſipation, ſi la moderation des deſirs, ſi un dégoût judicieux des choſes éblouiſſantes, ſi la médiocrité de la fortune ; en un mot ſi la juſteſſe de l'eſprit & la bonté du cœur

étoient

étoient les principes de notre félicité, nous nous croirions plus heureux, & nous le serions en effet.

Du bien? J'en aurois moins que j'en aurois assez:
A qui vit sans desirs en faut il d'avantage?

l'Abbé Regnier.

De même, si nous avions appris à ne compter sur rien, si nous savions nous attendre à tout événement & nous y accommoder; si nous nous préparions par avance aux revers de la fortune & aux amertumes de la vie, si nous avions la précaution de nous roidir contre les disgraces les plus rudes avant qu'elles nous arrivent; nous ne serions pas abattus au moindre événement; nous ne nous croirions pas si malheureux, & dès-là nous le serions moins.

Le bonheur ou le malheur font le partage de la vie de l'homme. Dans le bonheur jouissez plus souvent, plus longtems, plus innocemment; dans le malheur souffrez plus rarement, moins amerement, & moins de tems: en un mot, soyez plus heureux dans la prosperité, moins malheureux dans la disgrace.

Pour être plus heureux, jouissez à tous momens des miracles de la nature,

sentez le prix des biens qui vous sont les plus propres, ne vous repaissez point de chimeres, ne laissez point empoisonner le bonheur de vos jours par des desirs vains & vagues, renfermez-vous dans votre état, resserrez-vous dans la jouissance de ce qui vous appartient; contentez-vous du nécessaire, mais du nécessaire pesé au poids de la sagesse & de la modération. Si la fortune vous fait part de son casuel, profitez-en; mais ne le prenez pas pour un fond inalienable; & si après un sourire d'un quart d'heure, si même après des faveurs plus constantes la folle vient à vous tourner le dos, sachez-vous retrouver où vous étiez. Voilà tout le fin de ma morale, & tout le sortilege de ma volupté.

JE crois vous avoir déja découvert la moitié de la pierre philosophale, en vous rendant plus heureux par la jouissance mieux entendue de ce qui vous appartient. Achevons d'en déterrer le reste en vous rendant moins malheureux dans vos malheurs. Ce secret que j'appelle le grand œuvre, dépend de l'efficacité de trois réflexions: Ne nous faisons point de peines d'imagination: Prévoyons les vraies disgraces avant qu'elles nous arrivent: quand elles arrivent, sentons-en l'utilité.

RIEN de plus constant qu'il est des disgraces chimeriques comme des maladies imaginaires. On voit des gens toujours chagrins qui n'ont pas le plus petit sujet de l'être; les uns s'affligent pour une bagatelle, & sont toujours tout prêts à s'affliger de tout, ce sont les faux délicats: les autres qu'on seroit en droit de féliciter paroissent à leurs manieres & à leur ton de voix toujours vraiment affligés, ce sont les grondeurs, les hommes brusques, les humeurs atrabilaires; & il en est qu'on voit passer dans un instant d'une joie outrée à une sombre tristesse sans avoir eu lieu de rire ni de pleurer; on leur voit des bizarreries, des mouvemens convulsifs de joie impétueuse ou de violens chagrins qui ne sont fondés sur rien, & qui montrent à la fois la petitesse de l'esprit & de l'ame; ce sont les humeurs inégales dont je vous ai parlé. Examinez bien la prétendue cause de votre chagrin, & vous verrez qu'elle ne réside pas dans l'évenement qui vous attriste, mais dans votre fausse délicatesse, mais dans la dureté, & peut-être dans la ferocité de votre caractere, mais dans l'inégalité de votre humeur. Une femme n'a jamais rien vû de si laid que sa rivale, fut-elle belle com-

me un Ange, & nous ne connoissons rien de si beau qu'un beau songe; donc l'illusion & la prévention sont presque toujours nos peines & nos plaisirs. C'est ce qui a fait dire à Madame Deshoulieres en style marotique:

Opinion chez les hommes fait tout.

Il est une espece de frenetiques qui auroient toutes les raisons du monde de se croire heureux: santé, fortune, honneurs, ils regorgent de tous les biens, rien enfin de tout ce qui les compose ne dérange leur felicité. Cependant vous croiriez que tout leur manque: ce ne sont que murmures, que réflexions inquiétes, que frayeurs extravagantes. Ils ne savent point être heureux dans le bonheur; une prudence meurtriere empoisonne toute leur vie, & la crainte de malheurs, qui vraisemblablement ne leur arriveront jamais, est pour eux un malheur effectif. Cette bisarrerie a donné lieu à un bon mot du Chevalier de Cailli:

Par la grace du Ciel ils ne sont pas venus
Ces maux dont vous craignez les rigueurs inhumaines:
Mais, qu'ils vous ont couté de peines,
Ces maux que vous n'avez point eus!

CETTE fausse prudence a été blâmée dans tous les tems par gens de bon esprit. Si le style est different, la verité est toujours la même. Il y a cent cinquante ans que Montagne disoit à ses comtemporains: *Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. La crainte, le desir, l'esperance nous élancent vers l'avenir, & nous dérobent le sentiment & la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire, quand nous ne serons plus. Calamitosus est animus futuri anxius.* Et c'est encore une pensée d'Horace: *Carpe, diem &c.*

DES que notre raison commence à poindre, apprenons à réfléchir, à connoître les hommes, & à prévenir les évenemens. Soyez assez sages pour juger sainement de tout ce qui nous arrive; aimons-nous assez pour ne nous point chagriner à propos de rien? soyons si sociables & si doux, que notre commerce ne paroisse pas aux autres une peine effective; soyons mesurés dans nos mouvemens, & gardons-nous d'être d'un moment à l'autre si differens de nous-mêmes, que nos amis soient toujours dans l'embarras de décider en nous abordant, s'ils doivent se réjouir avec nous, ou s'ils doivent nous plaindre.

IL est vrai que les hommes les plus égaux, les plus sages, même les plus gais ont quelquefois & sans savoir pourquoi des sentimens de chagrin involontaire. L'esprit est comme enveloppé de nuages; l'ame est dans l'inquiétude & dans l'agitation; mais cette espece de maladie, ce derangement de l'interieur n'est qu'une fiévre éphemére: Si vous êtes jamais dans la crise, courez vîte à quelque amusement qui vous flate; au lieu de vous plonger dans le sombre, cherchez à vous distraire: ces sortes d'orages ne durent pas longtems; un peu de plaisir & beaucoup de raison ramenent bientôt la bonace.

JE viens aux disgraces réelles, & je soûtiens que les chagrins les plus amers étant prévûs perdent bien de leur amertume. Il est vrai que toute la prudence humaine en sauroit nous garantir de certains malheurs. Alors faisons comme Horace, esperons que l'orage dont nous sommes surpris passera vîte; & pendant qu'il dure, enveloppons-nous de notre vertu.

QUELQUE triste que puisse être votre situation, ne fatiguez jamais le public du détail de vos peines. Il y a du discernement à connoître ses fautes, de la franchise à les avouer, de la justice à les ré-

parer, & il n'y a que de la puerilité à se plaindre de ses malheurs. Vouloir s'en disculper c'est orgueil ; en murmurer, c'est insulter à la Providence.

SI vous pensez par avance à tous les accidens qui pourront vous ôter cet emploi de consequence, qui a fait si longtems votre espoir le plus doux ; si vous pensez, combien vous y aurez de chagrins de toute espece à dévorer ; si vous prévoyez tous les désagremens qui pourront suivre ce mariage que vous souhaitez avec trop de vivacité : si au lieu de vous faire un plan de dépense fixe, mais ridicule, vous avez sû prévoir que cette terre pourroit diminuer d'un quart, que cette charge seroit taxée, que vos revenus pourroient souffrir la réduction d'un cinquiéme : n'est-il pas vrai que toutes ces réflexions produiront en vous des effets merveilleux, de la justesse dans vos vûes, de la moderation dans vos desirs & dans votre dépense, & de la fermeté dans les disgraces. Il n'est permis qu'à un fou de se flater de ne souffrir jamais : Socrate dit qu'un homme d'une longue vie sans infortune est une fable. Enfin, vous aimez la vie innocente, mais commode ; vous êtes Chrétien, vous êtes raisonnable. Je vais vous

démontrer que les disgraces sont utiles à la religion, à la raison, à la fine volupté.

JE vous ai supposé tantôt au milieu de ces traits affreux, où l'iniquité des hommes & l'inflexibilité de la fortune paroissoient liguées contre vous! je ne saurois imaginer de situation plus triste; aussi, rien ne seroit plus propre à terrasser la Philosophie, si la religion ne la soûtenoit. Retracez-vous & réunissez toutes les especes de malheur dont je vous ai menacé; ajoûtez-y, si vous le voulez, le déchaînement d'un monde entier contre vous, n'avez-vous pas une ressource infaillible dans le témoignage de votre innocence & de votre honneur? Vous vous êtes accoutumé à réfléchir, vous vous êtes armé par précaution de résignation & de patience; que pourront donc l'injustice & le malheur conjurés contre le Philosophe Chrétien?

J'AIME à croire avec vous que vous n'aurez point à souffrir d'affreux malheurs; peut-être même les soutiendriez-vous par vanité, si ce n'étoit par la force de votre esprit & par votre résignation: mais vous ne sauriez résister à la bisarrerie, à la mauvaise humeur, aux manieres fantasques

ou petites de ceux avec qui vous êtes forcé de vivre. Ne voyez-vous pas que vous donnez dans la chimere? Si vraiment vous avez de la vertu, oppofez le déſintereſſement à l'avarice, l'égalité d'humeur à la bizarrerie, la douceur à la brutalité, de grands ſentimens aux petites manieres, & la patience aux mauvais traitemens; vous en ſouffrirez moins: & ſi vous avez le fond de vertu que je vous ſouhaite, vous ne ſouffrirez point.

L'HOMME toujours heureux ne prend guéres le goût des bonnes actions, & charmé du preſent, il perd aiſément l'avenir de vûe. Mais Dieu miſericordieux lui ſuſcite un malheur qui le réveille, & la diſgrace fait ſur lui ce que la ſeule raiſon n'auroit pas fait. Tandis que nous ſommes ſéduits par une abondance univerſelle, par une réputation floriſſante, par une ſanté parfaite, par une conſtante proſperité, nous marchandons toujours à nous tourner au bien, & le marché ne ſe conclut jamais; mais de tems en tems une petite touche d'adverſité nous ramene à nos devoirs, un revers nous détermine. Convenons donc qu'il eſt d'heureux malheurs, ſans leſquels l'honnête homme content d'être homme d'honneur ne pen-

seroit guéres à devenir homme de bien. Non, mon Dieu, s'écrie le Pere Cheminais dans son Sermon sur la Patience Chrétienne, tant que vous ne ferez que des heureux, vous ne ferez que des ingrats.

DANS ces crises qui ébranlent notre ame, disons-nous: Si je suis affligé, Dieu a ses raisons. En effet, Dieu tire tous les jours nos avantages de nos pertes, & souvent une legere affliction produit une félicité éternelle. D'ailleurs si les afflictions sont des châtimens du Ciel, doit-on s'étonner qu'elles soient sans nombre, puisque celui des coupables est infini? Et ne doit-on pas souffrir patiemment ce que l'on a mérité avec justice? Avons-nous la moindre incommodité? nous avalons sans peine tout ce qu'il y a de plus dégoûtant, nous n'écoutons plus la répugnance naturelle, les remedes les plus amers deviennent faciles à prendre pour le recouvrement de la santé. Comparons une félicité trop constante à un estomac trop chargé. A l'homme toujours plongé dans la bonne fortune, au sensuel toujours heureux, les disgraces deviennent un remede necessaire pour préserver son ame de la léthargie que cause presque toujours le bonheur continuel. Le disgra-

ces servent à l'ame, comme les remedes au temperament.

LE plus malheureux des hommes ne laisse pas de trouver quelques beaux jours. Chaque évenement nous prouve la vicissitude des choses, & il n'est point de maux que la religion ne puisse adoucir.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joye & d'ennuis.
Le ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable;
Et dans ces inégalités
Souvent la Sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités. M. Rousseau.

JE vous ferois tort, si je m'amusois longtems à vous prouver ce que les plus imbécilles ou les plus endurcis n'oseroient ne pas croire. Il n'est personne qui ne convienne que les disgraces nous sont très-utiles pas rapport à la religion: Mais si votre resignation avoit encore besoin d'être fortifié, songez, combien sont grandes les bontés de Dieu pour nous de nous rendre méritoire l'acceptation de peines qu'il n'est pas en nous d'éviter. Ce n'est pas assez:

je soûtiens aussi que les disgraces ne sont pas moins utiles à la raison.

ON avoit beau dire à ce jeune homme: Devenez homme. Vous verra-t-on toujours des airs efféminés? ne vous occuperez-vous que de vos cheveux ou d'un bout de ruban qui affortisse? Quoi! une toilette & des mouches! cela fait horreur. Rien ne pouvoit le guerir: il ne craignoit rien tant que bonne compagnie; un bon livre lui faisoit peur; il ne vivoit que pour quelques folles qui lui applaudissoient; en un mot, c'étoit un homme sans caractere, & qui rassembloit toutes les parties de la fatuité; enfin, une petite verole infecte toute la Ville, & vient saisir le blondin: les traits, le teint, rien n'est épargné. Quel ravage, quel affreux changement! A cet homme qui n'avoit appris qu'à faire le beau, il faut un Hiver tout entier pour devenir supportable. Les coquettes n'en veulent plus; il est forcé de recourir à des femmes sages, & de réclamer le commerce des honnêtes gens. Il a perdu ses cheveux, mais il a gagné de la raison; il est devenu laid, mais il est devenu homme. Le troc est-il mauvais? C'est le prodige de la petite verole.

Rapprochez les contraires, ils en brilleront plus; c'eſt un axiome. En effet, les fatigues donnent un plus grand mérite au repos: les orages, les écueils, tous les riſques d'un long & pénible voyage font un lieu délicieux du moindre port. Quand ſurpris en chemin d'un vent impétueux & d'une grêle affreuſe, vous ne vous connoiſſez dans une nuit obſcure qu'à la lueur des éclairs, & qu'enfin vous arrivez au gîte (gîte qui à toute autre heure vous paroîtroit plûtôt une tanniere qu'une maiſon) vous vous trouvez logé fort à votre aiſe, & vous ſoupez délicieuſement avec du bœuf froid. Quand vous êtes débaraſſé du Procureur, de l'Avocat, du Juge & de tout l'attirail de la chicane, la tranquillité vous devient bien chere. Quoi qu'il en coute, c'eſt un grand bien d'avoir franchi ce torrent d'iniquité. Tout ce qui affige, a ſon contraſte qui conſole; les peines de la vie en relevent les agrémens, comme les ombres dans un tableau font ſortir les couleurs.

Ce qui nous flate le plus c'eſt de paſſer de la privation à la jouiſſance, & de la peine au plaiſir: ce qui ne nous paroiſſoit qu'un plaiſir médiocre quand nous en jouiſſions ſans obſtacle & ſans interrup-

tion, ne devient-il pas très-piquant après la disgrace qui nous en avoit privé, ou qui nous en avoit ôté le goût? Convenons-en à la honte de notre raison: quand nous sommes toujours également heureux, nous ne croyons plus l'être. Donc la vraie volupté doit beaucoup aux disgraces.

UNE maladie douloureuse ou qui menace nos jours est un accident des plus tristes; cent & cent causes differentes y exposent à tous moments: cependant nous n'en sommes point effrayés tandis que nous jouissons d'une santé parfaite. Telle est notre inattention sur notre état, que nous ne sentons point le prix de cette santé, & que nous ne craignons point le mal qui est si proche: nous ne sentons point le plaisir d'être exempts d'une grande peine, & nous jouissons sans goût du plus précieux de tous les biens: enfin, il vient une fièvre qui nous allarme, & bientôt la convalescence ramene le plaisir, & le rend plus piquant: voilà l'utilité de la disgrace.

VOULEZ-vous voir un homme que trop de sensualité rend fort incommode? c'est ce teint fleuri qui rafine sur les mets les plus delicats, & qui trouve insipide tout ce qui n'est pas du goût le plus ex-

quis: les plus fins coteaux ne sont pas si voluptueux. Il est pris d'une indigestion violente, & le mal devient sérieux. Quel nouveau régime observera-t-il? enfin le temperament resiste, & après une abstinence d'un mois, il commence à sucer un jarret de veau; on lui permet de rougir sa tisanne, & il convient qu'il n'a jamais vécu avec tant de volupté.

QU'UN homme riche & inquiet devienne goûteux, il ne souhaitera d'autre satisfaction que la liberté de faire un tour dans son jardin; avant qu'il eût connu les douleurs, il desiroit tout, il avoit tout & ne jouissoit de rien. La goûte le résigne, le détrompe, lui apprend à jouir; trois especes d'utilité dans la même disgrace.

IL est donc vrai que par les disgraces la religion nous reveille, nous éclaire, nous soûmet & nous soutient; que la raison détrompée juge plus sainement des objets, & en sent mieux la valeur; & que l'ingénieuse volupté perfectionne notre résignation & notre consolation, en ce qu'elle nous promet le retour de la santé ou de la bonne fortune: notre goût épuisé par la privation reprend une sensibilité nouvelle pour les plaisirs innocens. Ces principes étant bien constans,

appliquons-nous le précepte d'Horace, ne nous déconcertons pas dans l'adversité.

S'IL est vrai, comme je crois l'avoir démontré, que les peines & les disgraces de quelque espece qu'elles soient, ont leur utilité, je ne saurois pardonner aux hommes de s'en laisser abattre. Je n'exige pas qu'on soit insensible à ce qu'elles ont d'affligeant & de rebutant, ce seroit demander trop à la nature, & je me défie un peu d'une fermeté stoïque. Soûtenir qu'on ne souffre jamais, ce n'est pas guérir le mal; ce n'est pas adoucir la douleur, c'est l'envelopper de mensonge. A une peine réelle, n'oppose point une fausse vertu.

Si vous voulez que je m'explique
Sur la morale de Zenon,
Et sur les Sages du portique
Qui furent d'un si grand renom,
L'insensibilité stoïque
N'est qu'une vertu chimerique
Et moins une vertu qu'un nom.
Dans la societé publique
Il faut des vertus de pratique,
Et non des êtres de raison. L'Ab. Regnier.

SONGEZ encore une fois que vous ne souffrez que pour n'avoir pas prévû le

mal, ou que l'ayant prévû, vous n'avez pas pris les mesures convenables pour vous en garantir. Songez que si vous ne souffrez que par le tort des autres, vous n'êtes pas le plus à craindre; & que si vous vous êtes attiré votre disgrace, le châtiment vous étoit nécessaire pour vous rendre plus attentif. Si vos peines partent d'une imagination mal ordonnée ou d'une fausse délicatesse, vous devez promptement vous guérir, sinon par vertu, du moins par amour propre, & dérober au public la connoissance de la chimere qui vous tourmentoit. Si vos peines sont réelles, êtes-vous raisonnable de rappeller sans cesse à votre esprit l'idée qui vous afflige? N'y a-t-il pas plus de sagesse à vous soustraire à la douleur qu'à vous y livrer? pouvez-vous résister à Dieu; deviez-vous compter que les hommes seroient justes, ou que la prosperité seroit constante? Je vous passe quelques jours de douleur dans vos afflictions les mieux fondées; après ces premiers jours quittez la solitude, courez à vos amis, aux spectacles, à la musique, & fixez-vous aux amusemens que vous savez les plus propres à étourdir votre douleur? défaites-vous de cette amere sensibilité que vous croyez

follement une vertu & songez que la démonstration d'une douleur trop vive & trop longue est hypocrisie ou foiblesse.

ON comprend bien qu'en proposant comme un secours efficace l'usage des plaisirs, je ne prétends pas que dans les grands évenemens on en sauve moins les droits de la bienséance ; mais enfin je vous le repete, soyez mesuré dans vos peines comme dans vos plaisirs, n'abusez point des uns, n'aggravez pas les autres ; c'est le moyen de vous rejouir mieux & de souffrir moins.

VOUS m'arrêtez ; & vous me demandez, si l'homme est assez maître de ses mouvemens pour se réjouir plus ou moins ? Cette question influe sur les points les plus importans, & ce n'est point à moi de la traiter. Je répondrai seulement que le plus funeste de tous les préjugés, c'est de croire que l'impulsion trop vive du premier mouvement serve à justifier les fautes que ce mouvement fait commettre. L'excuse que les libertins croient tirer du premier mouvement n'est qu'une solution sophistique, par laquelle ils se flatent en vain de ruiner l'autorité du libre arbitre, & d'en éluder les consequences. Si vous voulez toujours éviter l'égarement dans

vos sentimens & dans votre conduite, gardez-vous bien de l'esprit erroné qui cherche à philosopher faussement contre les maximes les plus saines. La malignité & l'erreur n'ont pas manqué dans tous les tems d'orner d'une fausse sublimité ce qu'elles ont de dangereux & de ridicule; & à force de mauvais esprit, on donne un air captieux à ce qui n'est pas soûtenable. Laissez cette miserable ressource aux Novateurs, tenez-vous-en à ce qui est simple & juste; tout principe qui méne au meilleur & au plus sûr est le plus vrai; & j'admets comme un principe certain qu'il dépend de nous, non pas de changer la nature des évenemens, mais de les prévoir, d'en mieux juger & de les mieux prendre. Je ne laisse pas de convenir qu'il en est de si bisarres & de si extraordinaires, que l'homme le plus sage & le plus fort se trouve déconcerté.

APPRENEZ à tirer du fruit de tout; connoissez les vrais plaisirs, vous verrez qu'ils ne consistent que dans la tranquillité interieure: jouissez de ce que vous avez, que la sagesse & la liberalité en soient les œconomes; ne comptez ni sur les hommes ni sur la fortune; pesez & moderez vos desirs; évitez sur toutes choses de

vous faire des monstres pour les combattre, & de vous livrer à des peines qui ne partent que d'une imagination tristement égarée; ne faites point la guerre au destin, ni à la nature humaine; ne vous plaignez que de votre disposition, & rectifiez-la. Par ce moyen vous vous rendrez heureux avec peu, vous menerez une vie douce, unie & tranquille. Loin d'être accablé par des disgraces de votre façon, vous acquererez assez de fermeté pour n'être point ébranlé par les accidens qui méritent vraiment le nom de disgraces.

CHAPITRE VII.

Du mariage; de ce qu'on doit à ses proches, à son prochain, & à ses amis.

SI les hommes y pensoient bien & s'ils étoient de bonne foi, ils conviendroient que presque toutes leurs disgraces ne viennent que de leur inattention à remplir leurs devoirs à l'égard de leurs proches, de leur prochain & de leurs amis; cependant nos devoirs à l'egard de nos proches sont bien plus de précepte que de conseil. La Nature de concert avec la Religion exige de nous tout le respect, tou-

te la tendresse & toute la reconnoissance dont nous sommes capables envers nos peres & nos meres ; nous devons toute notre attention à l'éducation & à l'établissement de nos enfans ; la justice, la prudence & le sang nous doivent rendre officieux envers tous ceux en qui la parenté nous attache dans quelque degré que ce puisse être. Si nos obligations à leur égard sont un peu moins étroites, ils ne laissent pas d'avoir des droits sur nous, & nous nous faisons tort à nous-mêmes, quand nous cherchons dans un degré de moins une excuse à notre dureté.

TOUS ces devoirs sont fort essentiels ; mais ceux du mari & de la femme sont les premiers de tous & les plus importans. De la maniere de vivre entre le mari & la femme dépend le bonheur de leurs jours ; leur bonheur ou leur malheur influe nécessairement sur leur famille. Pourquoi donc néglige-t-on des devoirs si inviolables ? pourquoi ne les remplit-on qu'avec contrainte, ou tout au plus par bienséance ? pourquoi de tant de mariages en trouve-t-on si peu dont les contractans soient longtems satisfaits ? c'est que nous ne travaillons point à nous rendre heureux.

L'UNION intime qui devroit regner toujours entre le mari & la femme eſt l'image de celle qui regne depuis dix huit cens ans, & qui regnera juſqu'à la conſommation des ſiécles entre Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe; cependant, ni la ſainteté du Sacrement, ni l'importance de ſes ſuites, ni le goût de la vraie volupté, ni tant d'experiences ſur les déſordres d'un mariage mal aſſorti; rien de tout cela ne nous reveille ſur nos vrais interêts: on ne peut donc aſſez déplorer l'aveuglement des hommes de ce qu'ils font avec tant d'étourderie un marché auſſi important, & de ce que quand ce marché eſt fait, ils ſe donnent ſi peu de ſoins pour s'épargner le chagrin de s'en repentir.

JE ſai que l'homme du monde le plus ſage & le plus prévoyant peut être trompé, & que la femme qui mérite le plus peut être la plus malheureuſe: mais du moins ayons la conſolation de ne pouvoir imputer notre malheur qu'à la corruption générale, & de penſer que nous ne nous le ſommes attiré ni faute de réflexion, ni par le déreglement de notre conduite. Il faut donc, & bien réfléchir avant le marché, & ſe bien conduire après, pour n'avoir rien à ſe reprocher. Je ne prétends

pas épuiser la matiere sur toutes les réflexions qui doivent précéder l'engagement, ni sur les ménagemens qui doivent le suivre; mais puisque cet article est des plus importans de la societé civile, je dois le traiter au moins légerement.

ON n'a jamais tant vû de mauvais mariages que depuis qu'on est devenu plus attentif à la dot qu'à l'honneur & à la vertu. Il faut que la figure plaise, mais il faut s'attacher par préference au caractere & à l'éducation. Sur-tout alliez-vous avec de parfaitement honnêtes gens chez qui la probité fut dans tous les tems hereditaire & sans tache.

APRES cette premiere consideration la plus importante de toutes, j'en exige une seconde. Elevez-vous, mais ne vous élevez pas dans vos desseins jusqu'à perte de vue. De trop grandes idées ne marquent pas un esprit juste: mais des idées basses ou trop communes montrent un génie borné, & sentent la petitesse. Les Allemands on proscrit les mesalliances: on se trouve quelque fois dans un tel degré d'élevation ou dans une situation si embarassante, qu'on peut bien ne se pas déterminer toujours sur la même regle; mais quelques exemples justifiés par

des circonstances particulieres n'influent pas sur le commerce général. Il est décidé que de grandes alliances sont d'un grand prix: l'homme entendu les met à profit dans la bonne & dans la mauvaise fortune; le mérite seul ne nous éleve point aux grands emplois, la probité seule ne nous garantit pas toujours de l'iniquité des hommes, & combien est-on flaté par la protection d'un homme puissant en qui la voix du sang parle pour nous?

JE conviens qu'avec de beaux titres & des parens illustres on peut se trouver réduit à trop peu de fortune: aussi je n'exclus la dot; je veux seulement qu'on ne préfere pas les diamans du Temple aux pierres précieuses. Avec une femme qui a de grandes qualités, l'esprit noble & juste, beaucoup de raison & d'attention, la dot grossit tous les jours: au contraire, avec une folle qui ne doute de rien, & dont le pere est prodigieusement, mais nouvellement riche, toutes les successions sont mangées avant qu'elles arrivent, & le vieux patrimoine est bientôt entamé.

CE que j'ai dit des familles vertueuses & de la préference que mérite la distinction du sang, ne peut être regardé que comme des réflexions générales. Ce n'est pas

pas assez, je veux qu'on en fasse de particulieres, & qui soient, pour parler ainsi, plus personnellement interessantes.

LA vertu d'une fille de qualité, née des plus honnêtes gens du monde, n'est peut-être pas la vertu qui m'est propre. Un homme d'esprit ne peut pas s'accommoder longtems d'une belle & bonne stupide, il faut qu'elle ait au moins un peu de raison. Un homme d'une moindre élevation de genie, simple & franc, se dégoûtera bientôt des petits détours d'une spirituelle artificieuse. A l'homme rangé, ni joueuse, ni femme dissipée; à l'homme doux, point d'emportée; au ménager, point de prodigue & encore moins d'avare; à l'homme égal, point de capricieuse; en un mot, je veux absolument qu'on examine, qu'on connoisse & qu'on trouve dans le caractere un peu de sympathie, ou si on l'aime mieux, une espece d'assortiment qui produise enfin la convenance des humeurs.

IL est vrai, que quand on veut épouser, on ne se montre pas tel qu'on est, & que l'envie de plaire & de s'établir sert quelquefois de verni à des défauts cachés; mais l'objection même me sert d'un nouveau principe. Que des amans devenus

époux conservent bien ce verni précieux, qu'ils ne développent jamais leurs foiblesses ; tant que vous prendrez soin de cacher vos défauts, vous aurez envie de plaire, & vous plairez toujours.

LA Bruyere que je ne crois pas avoir été fort partisan du beau sexe, ni très-curieux d'engagement, demande, si l'on ne pourroit pas découvrir l'art de se faire aimer de sa femme. Mais en homme poli il n'a hazardé cette proposition qu'après s'être étonné de ce qu'un mari qui rassemble tous les vices du cœur & de l'esprit, tous les défauts de l'humeur & des manieres, & toutes sortes d'inattentions & de négligences, ose se flatter de défendre le cœur de sa femme contre tout ce qu'un galant adroit peut mettre en œuvre pour plaire.

JE réponds à la question par l'objection même, & le secret que la Bruyere cherche est tout trouvé. Il n'y a qu'à supposer un mari diametralement opposé au hibou dont il a fait la peinture, trouver à ce mari une femme qui apporte à la communauté même goût, même raison, même attention, même politesse, même droiture & même vertu, & l'assemblage sera parfait.

DANS la vûe de me tenir toujours en garde contre mes propres foibleſſes, & ſur-tout contre mon inconſtance, je commençerai par choiſir un ſujet dont la vertu ſuperieure à la mienne puiſſe me ſoutenir: je me garderai bien de contracter par une paſſion trop vive: ce qui eſt trop vif ne dure pas. Ce n'eſt pas que j'exclue l'amour du mariage; au contraire, je crois qu'il en faut un peu en épouſant, & beaucoup après avoir épouſé. Ce n'eſt que pour les libertins & les hommes déraiſonnables que le mariage devient le tombeau de l'amour: Je veux donc que l'amour ſoit plûtôt la ſuite que le motif du mariage; je veux un amour produit par la raiſon, un amour où nous faſſions entrer la connoiſſance & le goût de nos devoirs, & non pas un amour extravagant qui ne fait faire que des folies. Il n'appartient qu'aux hommes corrompus de croire qu'un amour raiſonnable ſoit un paradoxe.

ON voit des gens ſe marier par des vûës de protection ou de fortune, mais ſans eſtime mutuelle, ſans conſideration, ſans goût. La corruption du ſiécle appelle ces ſortes d'engagemens, des mariages de raiſon; cependant on voit peu de

ces mariages réussir. D'autres s'engagent sans autre motif que le desir de satisfaire une passion violente qu'ils n'ont pas pris la peine de maîtriser; mais souvent avant que l'année soit finie la passion est usée, il ne reste que des regrets. Dans le premier cas, ce n'est point raison, c'est orgueil, c'est avarice; dans le second cas, ce n'est point amour raisonnable, c'est une sorte d'amourette sur laquelle on tâche de justifier la foiblesse de son cœur par une plus grande foiblesse d'esprit: mais par quel endroit peut-on être justifié, quand le cœur & l'esprit sont complices?

PRENONS donc bien garde à ne pas confondre le fol amour qui fait faire un sot mariage, avec l'amour raisonnable qui maintient le bon ordre, & ranime les douceurs d'un mariage bien concerté. Je ne saurois m'empêcher de dire ici que les hommes font un usage bizarre de leur raison, d'apporter tant de prudence dans le marché d'un tableau, tant de précautions dans l'achat d'un arpent de vigne, tant d'adresse & d'esprit dans l'éclaircissement d'une question, & tant d'extravagance dans la conclusion d'un mariage: on sait pourtant bien que le contrat de

mariage est le principe de tous les contrats ; par conséquent le plus important de tous.

COMMENCONS donc par réfléchir sur la nécessité de connoître & de sentir l'importance de ce contrat ; ensuite, faisons-nous honneur & plaisir d'en executer les conditions ; accoûtumons-nous à penser que tous les hommes sont obligés de se passer quelque chose les uns aux autres, & que nous ne sommes tous que plus ou moins imparfaits : par-là nous nous épargnerons la peine que pourroit nous causer la découverte de quelques défauts que nous n'aurions pas apperçus. Dans le vrai, c'est exiger beaucoup que de vouloir une femme accomplie par l'esprit, par le cœur, par l'humeur & par les manieres. La raison dans une femme peut suppléer à bien d'autres qualités, c'est ce qui décide le succés de l'engagement. D'un tel lien naîtra infailliblement l'amour entre le mari & la femme, & de leur bonheur celui de leur posterité.

UN homme depuis seize ans jusqu'à vingt-cinq veut une belle femme, depuis vingt-cinq jusqu'à trente, une jolie femme ; après trente ans une femme raisonnable. Ce changement de goût est juste :

il est le fruit de la raison & de l'expérience, qui apprennent à connoître la valeur des choses. Une femme ragoûtante & raisonnable rassemble le mérite des deux sexes. Si nous ne pouvons pas tout avoir, sur-tout ne manquons pas la raison; la beauté est de tous les biens le plus dangereux & le plus fragile. Il faut se servir du jugement & non pas des oreilles ou des yeux pour choisir une femme.

POUR entretenir cette sorte d'amour que je souhaite dans le mariage, ne vous attachez jamais qu'à une femme qui mérite toute votre estime, & pour tous les biens du monde n'épousez pas celle que vous n'estimez pas : l'estime seule doit suffire, & suffit entre un fort honnête homme & une aimable femme qui ne sont qu'amis, & s'ils le sont au point de vouloir bien s'épouser, ils s'aimeront assez, j'en suis bien sûr.

PASSEZ-vous de la beauté, vous n'en aurez que moins de matiere à l'inquiétude, votre femme cherchera à vous dédommager d'ailleurs; mais aussi que rien ne vous dégoûte dans l'exterieur : une folle doit être parfaitement belle, la nature lui doit cette compensation; mais pour une femme de mérite, c'est assez que le

néceſſaire de la beauté ; une grande propreté, un air noble, voilà tous les agrémens qu'on doit raiſonnablement ſouhaiter dans une femme eſtimable.

Je ne crois pas qu'il ſoit plus difficile de continuer à être heureux dans le mariage, que de le devenir par le ſecours des précautions qui doivent le préceder: il eſt vrai, que rien n'eſt plus ſaint ni plus rare que d'aimer ſa femme. Je n'ai pas beſoin de traiter ces deux points, ils ne ſont que trop reconnus; mais ſi le plaiſir eſt conforme à la Loi, il en eſt plus pur; & s'il eſt rare, il en eſt plus exquis. J'ajoûte même, ſans craindre la raillerie des mauvais plaiſans, que le plaiſir d'aimer ſa femme eſt ſans contredit le plus flateur de tous les plaiſirs. Cette propoſition ne ſouffriroit pas de difficulté, ſi les folles paſſions avoient moins de pouvoir ſur les hommes.

Si votre femme eſt née de parens vertueux, ſi ſa condition eſt au moins égale à la votre, ſi elle ſoutient un bon caractere par d'agréables dehors, vous n'avez qu'à être raiſonnable, vous ſerez parfaitement heureux, & vous le ſerez toujours; mais ſi vous vous livrez à l'inconſtance, vous empoiſonnez cette felicité; vous n'ê-

tes plus un voluptueux, vous êtes un fou & un homme injuste. Ici l'homme dérangé me traite tout bas de ridicule, & il a raison; son aveuglement ne lui permet pas de trouver mon raisonnement juste. Mais qu'il retourne à sa femme de bonne foi, & il trouvera ma réflexion judicieuse.

NOUS jurons à notre maîtresse comme à notre femme de les aimer toujours. A l'égard de la maîtresse, c'est un jargon du fol amour; à l'égard de la femme, c'est une promesse sérieuse. Quand cette parole couteroit un peu à tenir, l'honneur ne nous permet pas de manquer de parole, notre propre felicité dépend de l'exécution; & du côté de la religion, nous ne saurions disconvenir que c'est un grand crime de manquer à une promesse ratifiée par un vœu solemnel.

QUELLE honte pour l'homme! sa parole, ses sermens en face des Autels, son bonheur pour le tems & la certitude d'un avenir, sont des motifs impuissans contre sa turpitude & ses extravagances. C'est précisément l'impuissance de ces grands motifs sur l'inflexibilité de l'homme qui m'a déterminé à faire sur son cœur l'essai d'une morale nouvelle; je veux le rame-

ner à ses devoirs par la connoissance & par le sentiment de ses plaisirs. J'oppose à l'inconstance de sa volonté & à la malignité de sa dépravation mon grand remede, la fine volupté: vous m'entendez, je dis la vraie vertu.

L'HOMME qui devient libertin cherche dans le plaisir le ragoût de la défense: l'inconstant, la grace de la nouveauté. Je crois que ce sont-là les deux grands ressorts qui font mouvoir l'homme qui se dérange: mais il perd bien plus de plaisirs qu'il n'en gagne, quand aux dépens de ce qu'il doit à sa femme, & de ce qu'il se doit à lui-même, il préfere la débauche à la pureté des mœurs & à la délicatesse des sentimens.

DEMOSTHENE composant avec une courtisane assez belle, elle mit ses graces à si haut prix qu'il n'y eut pas moyen de conclure. Ceux qui ne le savent pas seront bien aise d'apprendre que c'est de-là que vient le Proverbe latin: *Non licet omnibus adire Corinthum.* Démosthene fit la révérence & quitta la Corinthienne avec cette belle leçon si propre à faire impression sur l'esprit des jeunes gens:

Une dupe à ce prix pourroit se divertir,
Vous en trouverez à votre âge.

Mais un Philosophe un peu sage
N'achete pas si cher un repentir.

CORROMPEZ-vous l'innocence? Le crime est affreux, & vous vous rendez responsable de tout le progrès de la corruption. N'êtes-vous pas le premier maître qui ait enseigné le mal; & vos plaisirs, de quelque espece que soit la dépense, vous coutent-ils bien moins qu'on ne demandoit à Démosthene? En ce cas, quel est votre goût? & ne vous exposez-vous pas à payer mille fois plus cherement plusieurs raisons de vous repentir? Si vous allez grapiller furtivement dans la vigne de votre voisin, vous êtes un voleur; de votre ami? vous êtes un traître. De toutes parts on ne trouve que des remords de toutes especes: on perd trop à de tels marchés: Un vrai voluptueux fait mieux ses affaires.

REVENEZ à votre femme, à cette femme que je vous ai souhaitée; vous êtes sûr de trouver une honnête femme, une femme raisonnable. Je conviens que votre goût ne sera point éguisé par la nouveauté ni par la défense; mais aussi vous n'avez à craindre, ni la glace, ni la canicule; vous n'avez point à menager d'indiscrets

confidens, point de mur à escalader, point de mari, d'oncle & de tuteur à tromper, point d'ami à trahir, point de surveillante à surprendre : enfin vous n'avez rien à vous reprocher, & c'est l'essentiel. Mais je vais plus loin, je soutiens que si nous étions sages, nous trouverions dans nous-mêmes & dans notre maison une foule de plaisirs toujours renouvellés, plaisirs d'autant plus doux & plus exquis, qu'ils ne nous coûtent ni la peine de changer, ni les remords qu'entraînent ceux qui sont défendus.

Quel plaisir de trouver dans un amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer.

UN plaisir si conforme à la religion, à la raison, à la fine volupté, ne sauroit être chimerique. Il est moins difficile qu'on ne pense de faire toujours sa maîtresse de sa femme, & son amant de son époux. Il ne faut qu'être bien né, & savoir retrouver ses plaisirs dans ses devoirs pour conserver jusqu'au tombeau notre bonheur dans le mariage.

CONSERVONS notre autorité, usons-en poliment, n'en abusons jamais.

AYONS assez de politesse dans les actions, dans les manieres & dans le dis-

cours, pour ne pas craindre que la familiarité dégenere en mépris.

REPARONS à force de propreté & d'attention ce qu'il y a de dégoûtant dans tous les accidens inséparables de la nature humaine; prévenons toujours notre femme sur tout ce qui peut, & ce qui doit lui plaire sans déranger nos affaires.

NE rendons jamais notre femme responsable de la mauvaise fortune; consolons-nous avec elle de nos disgraces par le secours des vrais plaisirs.

JUSTIFIONS notre choix, nourrissons notre tendresse, reveillons notre goût par cette persuasion, que toute autre femme que la notre peut avoir des defauts cachés, qui nous rendroient moins heureux que nous ne le sommes.

RENDONS-nous ingénieux à grossir dans notre imagination les bonnes qualités de notre femme, & à diminuer ses défauts.

NE déployons toute notre raison avec notre femme, qu'à la derniere extrêmité; ne faisons des remontrances que quand la réflexion est de retour, pour n'avoir pas à combattre le fort du caprice.

SOYONS plus attentifs à connoître nos fautes que celles de notre femme, méri-

tons-en l'oubli par un redoublement de complaisance.

NE demandons jamais que comme une grace; & méritons par de tendres soins ce qu'il nous est permis de démander.

SORTONS, prenons l'air quelquefois pour revenir chez nous avec plus d'appetit.

MENAGEONS nos plaisirs de peur d'user les desirs qui les font naître.

MAIS, me dira-t-on, puisqu'il faut tant de bonheur & tant de vigilance pour tirer du mariage tout l'agrément qu'un honnête homme y doit chercher, on peut conclure qu'on seroit plus heureux & plus sage, si l'on ne se marioit pas. A cela je réponds que le mérite & la vertu du célibat ne conviennent pas à tous; mais il convient à tout le monde de mettre tout en œuvre pour se rendre heureux en épousant; cependant par un renversement de conduite qui déshonore tout-à-la-fois la religion, la raison & le bon ordre, un fat rougit d'aimer sa femme, & la femme mondaine qui fait toujours l'aimable, n'ose aimer son mari. C'est un air trop bourgeois: on s'évite, & l'on craint de profiter du moyen presque unique d'allier les plaisirs & la vertu. Cette extravagan-

ee outrée a fait dire ce beau mot à l'Auteur du Préjugé à la mode:

Si la mode en poisonne un naturel heureux,
A quoi sert le bonheur d'être né vertueux?

MAIS nous avons beau nous aveugler nous-mêmes; tels sont les droits de la vertu sur nous qu'on pleure de joie au dénouement de la belle piece que je cite, quand on voit la patience & la fidelité d'une femme estimable couronnées par le retour sincere & par le tendre repentir d'un mari bizarre qui craignoit ses devoirs, & qui fuyoit son bonheur.

RIEN de plus ordinaire, ni de plus naturel que les seconds mariages; mais les circonstances décident si dans l'ordre des familles, c'est vice ou vertu. Etes-vous encore jeune, avez-vous peu d'enfans, ne leur faites-vous point tort, ne vous en faites-vous pas à vous-même? Rembarquez-vous, épousez. Si votre second mariage procure quelque bien à vos enfans, une charge de l'élevation, de la fortune, le payement de vos dettes, ne manquez pas l'occasion, dépêchez-vous.

Un grand secours qu'on espere
Est un grand trait de beauté.

MAIS que sur le retour & environné d'enfans très-pressés d'être établis, vous leur vouliez faire partager avec des freres d'un second lit les debris de votre patrimoine, c'est sacrifier tous vos devoirs à votre goût. Qu'une folle vieille épouse un jeune blondin, c'est sacrifier à l'amourette son honneur, sa raison & sa tranquillité. Je sai qu'à la rigueur ces mariages sont légitimes; mais pour moi je les regarderai toujours comme des crimes legitimés.

JE reviens aux devoirs réciproques des peres envers leurs enfans, des enfans envers leurs peres. Les peres & les meres sont à mon sens plus criminels que leurs enfans, en supposant aux uns & aux autres un éloignement égal de leurs devoirs; & voici ma raison. Si les enfans étoient mieux élevés, leurs parens les trouveroient plus respectueux & plus tendres.

DUT-on m'accuser encore de repeter ou de déplacer; si la répetition est utile, elle ne doit pas déplaire. Je le redis donc, l'éducation d'un fils demande un pere tout entier, une fille a besoin de toute sa mere; mais souvent le pere est un homme dissipé, qui ne craint rien tant que de se trouver dans son domestique; & plus sou-

vent une mere veut toujours être jeune: cette idée mene à tout. Ainsi le tems s'use & se consume en bagatelles, & l'on ne pense à rien moins qu'à sa famille.

Qu'on ne s'y trompe pas, un pere & une mere doivent compte à leurs enfans de leur administration & de leur propre conduite. S'ils les scandalisent, c'est un parricide; s'ils dissipent leur fortune, c'est un larcin: mais c'est une autre espece de vol aussi punissable que de leur retenir par négligence ou par avarice la dépense & les soins qui sont dûs à leur éducation.

PLINE ne connoissoit rien de plus important que le choix d'un Précepteur, d'un Gouverneur; & vous avez lû dans la préface les précautions que prit Philippe de Macedoine pour l'éducation d'Alexandre son fils. Pere avare, une réflexion si sage, & un exemple si touchant ne peuvent rien sur vous? peut-être même l'ancienneté de la date vous sert-elle d'excuse. C'est-à-dire, que vous opposez la prescription à l'accomplissement du plus indispensable & du plus naturel de tous vos devoirs, parce que vous preferez votre *chere cassette* au mérite de vos enfans. Et moi je vous déclare que votre inattention & votre dureté vous rendent également

réſponſable & des vices qu'ils contractent, & des vertus qu'ils n'acquierent pas faute d'éducation. C'étoit à vous que Gomberville parloit il y a près de cent ans:

Ne te promets pas tout des ſoins de la nature,
Il faut que ton travail accompagne le ſien,
Le champ le plus fertile a beſoin de culture.

Il dit encore:

Quiconque a des enfans au vice abandonnez,
N'a point d'excuſes legitimes:
Car ſous quelque aſcendant que ces monſtres ſoient nez,
Sa ſeule nonchalance a cauſé tous leurs crimes.

En effet les premieres impreſſions ne s'effacent jamais.

Etes-vous bien fondé à vous croire aſſez habile pour élever vous-même vos enfans? Donnez-vous-en le ſoin, ſans reſerve & ſans relâche, formez-les à la politeſſe, à la douceur, à la bonté, à l'étude; qu'ils apprennent plus par vos exemples que par vos leçons; ſur tout ne leur épargnez ni livres, ni maîtres; travaillez tout-à-la-fois à la figure & au caractere, & je vous le repete, prevenez en eux toute idée de libertinage par l'uſage moderé des plaiſirs dont j'ai parlé. Je les crois

un moyen assuré de faire goûter une morale douce & juste. Je dis morale douce; car je suppose que le sujet que vous élevez veut être mené par la douceur; sinon, devenez ferme & très ferme. Trop de douceur est un poison pour de certains infans. Mais comme je l'ai dit, que vos leçons soient mesurées sur la portée de leur esprit: ne remontrez qu'à propos, ne châtiez point dans la colere, parlez raison à vos enfans, même dès leur enfance, & liez-les de bonne heure avec les honnêtes gens.

NE vous sentez-vous point la capacité convenable, ou votre situation vous éloigne-t-elle des lieux propres à l'éducation de vos enfans? n'épargnez rien pour y suppléer & pour confier en des mains sûres un dépot si précieux. Choisissez la Ville la plus renommée de votre Patrie, & les plus grands maîtres de cette ville: étudiez le goût & les dispositions de votre sujet pour le former au genre d'étude & aux talens qui conviennent à son esprit & à sa condition, & si vous avez été contraint de le perdre de vûe pour son propre bien, ne manquez pas à une précaution décisive, c'est de substituer votre autorité paternelle à quelqu'autre vous-mê-

me, dont l'âge, la sageſſe & la diſtinction lui puiſſent impoſer.

REDOUBLEZ de dépenſe, d'attention & de ſoins à meſure que l'âge avance, muniſſez-vous des plus ſages conſeils pour décider judicieuſement ſur le choix d'un état de vie: defaites-vous ſur cela de toutes vûes prémeditées & de tout caprice: C'eſt un grand défaut de jugement de ne point conſulter les diſpoſitions naturelles & l'inclination, c'eſt un crime énorme de violenter la vocation.

VOTRE fils eſt-il élevé comme il faut & de main de maître, connoît-il le monde, a-t-il vû, a-t-il lû, peut-il ſe conduire? avez-vous enfin d'aſſez bonnes raiſons pour preſſer ſon établiſſement? mariez-le, j'y ſouſcris, bien entendu pourtant qu'il aura vingt cinq ans au moins: attendez juſqu'à trente, s'il ſe peut; tout en ira mieux, & pour vous & pour lui. Mais c'eſt ici que je vous demande toute votre tendreſſe & toute votre habileté. Repetez-lui ce que j'ai dit ſur le choix d'une femme, & ſur la conduite dans le mariage: ſongez enfin que ce ſeroit un ſacrilege contre la nature de ſacrifier la docilité reſpectueuſe de votre fils, à l'avarice, à l'orgueil, au fol entêtement.

MALHEUR à ces peres durs que le démon de l'avarice rend les bourreaux de leurs enfans, qui leur refusent le necessaire, qui les forcent à recourir au Tribunal de la Justice pour y demander le patrimoine qui leur est dû, ou à contracter des mariages qui ne peuvent faire que leur supplice. A combien de sortes de crimes & d'especes de deshonneur cette dureté ne conduit-elle pas? Si un malheureux enfant échappe au desespoir, si l'exemple ou la malignité du sang n'entame pas sa vertu, c'est un miracle; & tel n'eût jamais été un méchant homme s'il n'avoit pas été fils d'un méchant pere: De-là je conclus que les méchans peres font ordinairement les méchans enfans, & c'est ce qui perpetue la malignité.

NE pretendez pas maîtriser despotiquement votre fils quand vous l'avez établi & qu'il a trente ans passés; vous n'avez rien negligé, rien épargné pour son éducation, vous lui avez fait part de votre fortune en l'établissant; c'en est assez: vos devoirs d'honnête homme & de bon pere sont remplis, tenez-vous en là. Songez qu'alors du côté de l'autorité vous êtes moins le pere de votre fils que son ami; s'il est tel qu'il doit être, il prendra tou-

jours vos conseils; s'il est mal né, vous les lui donneriez en vain. Ce trait seroit sensible, mais votre âge est avancé; prenez le goût des consolations d'enhaut, perdez peu à peu de vûe le monde, qui va vous échapper; songez qu'on peut sans amour propre & avec justice être content de soi sur de certains chefs: ne souffrez pas de torts d'autrui. Cette idée & la résignation sont les remedes que vous proposent la religion & l'amour propre bien entendu. Il est rare que ces deux motifs qui presque toujours sont deux contraires, se réuniſſent ici pour imposer le même devoir.

Je ne saurois m'empêcher de condamner les prédilections de quelques peres tout innocentes & bien fondées qu'elles puissent être, parce que chez les hommes qui ne sont pas assez sages, les effets en sont pernicieux; ne vous livrez pas sur cela à l'autorité que vous fourniſſent certaines coûtumes. Quand vous faites plus d'avantage à un enfant qu'à l'autre, eussiez-vous des raisons puissantes, vous laissez une semence de procès, ou du moins matiere à une éternelle jalousie qui ruine absolument la confiance & l'amitié. Mais je condamne encore plus severement la

conduite de ceux qui (conseillés par un Moine) ruinent les esperances de leurs heritiers à force de legs pieux. Les Testateurs croient-ils reparer par un dépouillement involontaire le mal qu'ils ont fait, & le bien qu'ils n'ont pas fait? Je souffre la liberté de tester, quand elle contient les descendans dans le respect; je la blâme, quand elle prête son autorité à l'injustice de ceux qui se flatent de forcer le Ciel par un abandon tardif, peu méritoire pour eux & desolant pour l'heritier legitime. Faisons de bonnes actions pendant notre vie, ne nous embaraſſons point de ce que deviendront nos biens après nous, ne trahissons pas la destination de la sage nature. Je conseille les prieres & les aumônes, mais je veux que sans tester nos plus proches parens soient nos légataires.

PAR quel endroit peut se disculper dans le monde une mere, qui devenue veuve exerce tous ses droits à la rigueur pour se procurer du superflû, quand ses enfans ont à peine de quoi fournir aux plus pressans besoins; je n'approuve pas pourtant que les peres & les meres abandonnent tout, & se mettent en tutelle par une confiance outrée; gardez toujours de quoi

donner; tant qu'on esperera on vous ménagera; gardez toujours, mais donnez toujours.

Le même principe qui m'a fait dire que les méchans peres font les méchans enfans, me fait ajouter que le bon pere fait le bon fils. Il est vrai, que dans les deux cas la regle n'est pas generale. Dans les familles dont j'ai parlé, où la vertu & le mérite paroissent comme éternellement substitués, & passent sans s'alterer de génération en génération, quelle source de volupté ne produit pas l'accomplissement des devoirs du pere à l'égard du fils, du fils à l'égard du pere! Quel charme pour un bon pere de voir son fils tendrement aimé répondre toujours respectueusement, toujours tendrement à ses bontés, de le voir par un excellent caractere faire honneur à sa famille & à sa patrie! Quel torrent de délices pour ce fils dont l'ame est marquée au bon coin de rendre à son pere sur ses vieux jours les mêmes soins qu'il en a reçus dans sa jeunesse!

La perte d'un pere est irreparable, celle d'un bon pere est d'une amertume que le tems adoucit moins que la résignation; mais de tous les malheurs le plus grand, le plus terrible, & pourtant le malheur

qu'on sent le moins, c'est celui d'un enfant, qui trop jeune encore perd son pere homme de mérite. Pour l'ordinaire nous ne devenons esclaves de nos passions, que parce que nous nous sommes trouvés trop tôt maîtres de notre fortune.

CES jeunes fous, ces libertins, dont j'ai fait la peinture, ne sont devenus l'objet de l'indignation publique, ils ne se sont perdus dans l'Isle de Calipso, que parce qu'ils ont perdu le *Mentor* qui les conduisoit; ils n'ont pas même la ressource de l'enfant prodigue, parce que la maison paternelle est devenue trop tôt leur propre maison. Quel motif peut les tirer du bourbier affreux où ils se sont enfoncés? la religion & l'honneur? Ils n'en ont plus. Leur nom? Ils le fletrissent; le souvenir de leur éducation & de leur qualité les importune, c'est un poids pour eux: il ne leur reste plus qu'un dernier moyen de salut qu'ils doivent à la nature, puisqu'ils n'ont pas assez de goût pour le devoir à l'honneur & à la vertu. Homme inique, écoute moi! perfide à la Loi sainte, inutile à ton Roi, scandaleux à ta patrie, tu crois pouvoir immoler à tous les vices ton ame, ton honneur, ton nom, ton bien, la consolation de ta famille; tu le

le crois, parce que tu crois ton pere mort. Non: la meilleure partie de ce pere vit encore, sa réputation vivra toujours, c'est par elle que je veux te toucher. Lâche; rougirois-tu de penser aux vertus de ton pere? & si tu y penses, persisteras-tu à vouloir que ta vie soit l'époque de l'anéantissement & du deshonneur de ta famille?

Si vous n'avez le cœur droit & les mains pures, vous n'irez point sur la montagne; mais celui qui s'attire par une vie reguliere cette bénédiction prophetisée, de voir autour de sa table les enfans de ses enfans; celui-là est en droit d'esperer de monter jusqu'au sommet. C'est un grand plaisir pour le pere de famille de se retrouver souvent au milieu des siens, de faire la consolation de tous, de voir par eux ses vertus multipliées. Quel goût ne trouve-t-on pas dans les plus petits offices de cette sainte amitié? De toutes parts ce ne sont que tendres soins, qu'empressemens: on voit succeder tour à tour le plaisir, le travail & l'étude. Je me trompe; tout est plaisir. Tous les cœurs ne sont qu'un cœur; la complaisance ne laisse point sentir la difference des humeurs: le bon cœur ne regle point ses affections sur le plus ou

le moins d'esprit; le plus fort prête de sa force au plus foible; par-là tout est confondu. Le tien & le mien ne se distinguent pour s'obliger mutuellement; & c'est dans ces heureuses, mais rares situations, qu'on retrouve sur tous les visages l'image de la vraie volupté.

LES soins des peres & la correspondance des enfans, sont la cause premiere de cette volupté. De-là la crainte de Dieu, l'amour & l'édification du prochain; de-là le desintéressement, l'esprit doux & la politesse; de-là, en un mot, la droite raison, qui en nous privant de ce qui est défendu, nous donne une plus grande délicatesse de goût pour ce qui est permis, & pour tous les biens qui nous restent.

PUISQUE j'écris pour tous les âges & pour tous les états, & que ce Livre n'est autre chose qu'un ramas de fragmens dérobés, je peux bien placer encore ici cette petite piéce de l'Abbé Regnier. Le jeune homme bien né n'en prendra que plus de goût pour les bonnes choses qu'on trouve dans les livres choisis: & le sage vieillard, content dans sa famille, en sentira moins l'amertume de la caducité.

Après le printems gracieux
De la jeunesse aimable & vive,

J'ai passé de la vie active
Dans l'âge meur & serieux;
Et maintenant devenu vieux,
J'employe une vieillesse oisive
A jouir des fruits précieux
De ma raison que je cultive.
Plaisirs des Cœurs ambitieux,
Plaisirs vifs & délicieux
De la belle & vaine jeunesse,
Vous ne valez pas les plaisirs
De tranquillité, de sagesse,
Que goûte une saine vieillesse
Qui n'a ni crainte ni desirs.

TOUTES les vertus morales imposent à l'homme des devoirs généraux; la parenté nous en impose de particuliers à l'égard de nos proches. Il n'y a point d'homme qui ne perdît beaucoup, si l'on réduisoit les devoirs de la parenté à ce qu'il est en droit d'attendre de sa femme, de son pere, de son frere, & de son fils. Il est mille occasions où nous faisons tous nos efforts pour nous attirer une protection puissante à la faveur d'un huitiéme dégré tandis qu'un quatriéme ne nous effleure pas, quand il s'agit de secourir un parent inférieur ou malheureux, & c'est-

là le comble de l'orgueil, de l'aveuglement, & de l'injuſtice.

SI nous avions des principes de conduite, nous n'aurions pas l'audace de prétendre qu'on s'attendrît pour nous, quand nous faiſons profeſſion d'être durs pour les autres. Il me ſemble que c'eſt une grande injuſtice & une plus grande imprudence, de ne vouloir partager avec perſonne ſes ſervices, ſon crédit ni ſon argent. Je voudrois que l'homme entendît mieux ſes interêts. Puiſque la corruption a prévalu, & que c'eſt demander preſque l'impoſſible que d'exiger que l'homme ait le cœur bon, droit, grand; du moins je lui ſoûtiens que par avarice il doit être liberal, & que par amour propre il doit être ſecourable.

JE ſai que rien n'eſt plus rare que la véritable bonté; je ſai que la plûpart de ceux qui croient en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaiſance ou de la foibleſſe: mais enfin la bonté dont on croit que l'amour propre eſt la dupe, eſt au contraire le plus utile de tous les moyens dont il ſe ſert pour arriver à ſes fins; c'eſt un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche, & plus abondant; c'eſt un déſintereſſement qu'il met à uſure, c'eſt

un ressort delicat, avec lequel il réunit, il dispose & tourne tous les hommes en sa faveur.

VOUS abandonnez ce neveu, qui est presque votre fils; ce cousin qui tout éloigné qu'il est, porte votre nom, ou du moins le nom de vos meres; par un leger secours il se seroit avancé à la guerre, vous le lui refusez: qu'arrive-t-il? Dans l'inutilité il vous deshonore; & s'il fait son chemin par l'entremise d'une main étrangere, il entraînera des étrangers après lui; mais il ne reconnoîtra ni vous ni les votres: Justice d'enhaut.

NOUS ne savons pas ce que la fortune nous garde: aujourd'hui nous regorgeons de santé, de biens & d'honneurs; une réputation brillante, une intelligence qu'on a crû presqu'infaillible pour les emplois les plus délicats: dans cet état floriſſant nous picquons l'émulation de tel que la nature a fait honnête homme, & que la fortune a laissé-là; il nous reclâme, & nous craignons de lui rendre la main; nous ne voulons pas l'aider à faire le premier pas; tremblons. La revolution est à la porte, nous tomberons & nous ne serons relevés ni secourus par personne.

LA fourmi plus sage que nous pourvoit l'été aux besoins de l'hyver; que n'apprenons-nous à son exemple à amasser dans le tems de la prosperité des amis que nous puissions opposer à l'infortune si elle nous arrive, & à nous faire un fond de vertu qui nous attire des prôneurs par le secours desquels nous nous trouvions à l'abri ou au-dessus de la calomnie. Si nous voulions essayer du plaisir qui nous revient, quand nous trouvons sous nos yeux des heureux de notre façon, nous voudrions toujours en faire. Tirer de l'oppression un parent, un ami, un voisin, rien de plus flateur; lui faire des graces, c'est le précipur des Rois. Oui, c'est leur premier privilege de pouvoir se livrer souvent à une volupté si délieate. Le plus flateur & le plus solide de tous les plaisirs c'est d'avoir fait des graces au-delà de toute reconnoissance. Ne comptons point nos bienfaits, ne songeons qu'à les multiplier: mais nos bienfaits ne parleront pour nous qu'autant que nous saurons les taire. Obligeons promptement: la lenteur diminue le prix des biens qu'on attend de nous, ou fait du moins qu'on les paye de trop d'impatience; si nous recevons quelque grace, ne pénétrons pas

jusqu'à l'intention de celui qui nous l'a faite; nous y pourrions découvrir des motifs qui diminueroient notre reconnoissance: & rien ne doit jamais la diminuer.

DEUX principaux vices de l'homme nuisent à ceux de nos parens qui ont besoin de nous, notre dureté; notre orgueil. Par notre dureté, nous les abandonnons à leur mauvaise fortune, mais nous ne tardons pas à en être punis, je viens de le dire, on nous abandonne. Par orgueil; nous refusons de les connoître aujourd'hui, demain nous chercherons les regards favorables d'un Seigneur qui peut tout, & dont un seul sourire charmeroit notre vanité; mais par le même principe il ne nous reconnoît plus, nous ne saurions nous en plaindre; il sait, comme nous vivons, & il regle ses procedés sur les notres.

EVITONS de devoir à nos manieres les traitemens peu gracieux que nous pouvons essuyer de la part de nos parens. Secourons en tout tems, en toute occasion & de toutes façons, ceux qui nous font l'honneur de compter sur nous: courons au devant de leurs besoins; que toutes leurs affaires soient les notres, répondons à la bonne opinion qu'ils ont de nous,

quand ils nous croient moins durs que le commun des hommes; le service qu'on attend de nous n'eſt-il pas bien mérité par la confiance dont on nous honore? Homme droit, ſervez vos parens par juſtice & par bonté de cœur; homme prudent, ſervez-les par précaution; homme dur, ſervez-les par politique.

JE crois ces conſeils judicieux, mais ils ſouffrent une exception. Je ſuppoſe que ceux qui nous reclament ſoient en droit de compter ſur nous par une conduite ſage. Au contraire, ſi je ſai par la voix publique ou par experience qu'ils ſont d'indignes ſujets dont la vie eſt une eſpece de deshonneur pour nous; plus de ſervices, plus de commerce, encore moins de liaiſon. Tout ce qu'on peut en ce cas, c'eſt de s'en tenir ſcrupuleuſement à ce que la charité exige.

NOS parens depuis le quatriéme degré juſqu'au dix éme tiennent le milieu entre nos proches & notre prochain; nous leur devons un peu moins qu'aux uns, un peu plus qu'aux autres.

A l'égard du prochain, ce ſeroit aſſez pour nous mouvoir que l'équité naturelle, mais nous croyons être quittes des devoirs de l'équité quand nous ne faiſons point de

mal. Sur ce principe le prochain seroit mal secouru. Heureusement la Loi de grace vient au secours des malheureux, en nous faisant un précepte de la charité, rougissons-en, il nous faut des préceptes pour nous porter à des dispositions qui étoient naturelles dans un payen honnête homme. Pythagore dit excellemment que pour ressembler aux Dieux il ne faut que deux choses, faire du bien, & dire la vérité.

CETTE grande regle de traiter les autres comme nous voudrions en être traités nous-mêmes, est la regle de tous les hommes; il ne faut pour cela qu'un esprit de justice: mais la charité demande quelque chose de plus; il me semble qu'elle épure, rafine & perfectionne la justice, elle la rend plus complette, & en même tems christianise, si j'ose faire un terme, des actions bonnes par elles-mêmes; mais qui n'ont souvent d'autres principes que l'humanité. Regardons la charité non comme une vertu, mais comme l'ame de toutes les vertus; d'autres ont dit qu'elle en est la mere. C'est un tout dont la justice est la premiere & la plus essentielle partie: & ne nous figurons point que nous puissions nous dispenser d'être charitables,

parce qu'on voit dans le monde peu de justice & peu d'humanité.

O tems! ô mœurs! l'humanité, l'équité naturelle, la charité n'attendrissent point l'homme sur les besoins du prochain: les vertus morales & Chrétiennes ont beau se liguer contre lui, il reste dur. Je prends donc une autre voie, & je veux convaincre l'homme corrompu par le système de sa corruption.

J'ADMETS dans un sens le vieux proverbe, sur la foi duquel nous croyons que la charité bien ordonnée nous prescrit de commencer par nous aimer nous-mêmes. Pensons d'abord à nous, voilà le principe: nous ne saurions le mettre plus efficacement en œuvre qu'en nous emparant de la premiere & de la plus sûre partie de la fine volupté, qui consiste certainement à nous rendre heureux par tout ce qui est de notre dependance: or je ne puis posseder tout, ni vivre seul: il me faut des voisins, des marchands, des fermiers, des domestiques. Reste à savoir ce qui me répondra le plus surement de l'agrément que j'en dois attendre. Sera ce la hauteur, le mépris, l'abandon, l'inattention à tous mes devoirs, la dureté, l'autorité outrée? Ne sera-ce point plûtôt la con-

noissance, qu'on aura de ma probité, de ma regularité, de ma bonté; ne sera-ce point le souvenir ou l'esperance de mes bienfaits?

Le feu vient de prendre au Château? les paisans ont été battus, les vaisseaux opprimés, les fermiers tourmentés dans les années fâcheuses. On ne trouve point d'eau à la riviere. Je dois rebâtir & me meubler? Mais l'ouvrier & le marchand toujours renvoyés, toujours chicannés sur leurs memoires, ne veulent pas reparer les desordres de l'incendie. Je tombe malade? mais mes valets toujours traités en esclaves pendant ma santé n'attendent que ma mort pour gagner le deuil, & pour trouver dans mon heritier un meilleur maître.

Gagnons les cœurs, c'est le grand secret; ceux qui nous serviront, nous aimeront; ils nous serviront par honneur, par reconnoissance, par esperance: piquons-les par tous ces motifs. Le païsan que vous sauvez de la misere; le voisin dont vous avez accommodé le procès; ce domestique que vous édifiez, que vous secourez dans sa maladie, que vous récompensez, que vous établissez; l'ouvrier bien & promptement payé; les pauvres

enfin consolés & nourris; voilà des patrons surs qui forcent la voix publique en votre faveur; voilà quelle doit être la manœuvre de votre volupté; mais d'une volupté de Souverain, puisqu'il ne tient qu'à vous de vous faire des créatures, & d'acheter à juste prix des sujets zelés.

PERE de ces peuples, de ces domestiques, des affligés, des malheureux. Mon Dieu que ce titre est doux! vous ne voyez autour de vous que des visages contens; les plus gais pleurent de vos peines; les plus tristes se réjouissent de votre bonheur. Vous ne craignez ni l'abandon, ni la perfidie; vous n'entendez point de murmures, chacun est prêt de sacrifier ses jours pour la conservation des votres. Je ne crois pas qu'on s'avise de dire que ce n'est pas la plus fine & la plus sûre volupté. On en trouve donc infiniment plus à suivre la vertu que le vice: mais le malheur est que peu de personnes en veulent faire l'experience.

TOUT le monde peut être heureux, mais ne voulons pas comprendre que pour l'être parfaitement, il faut que les autres le soient avec nous. Gardez-vous bien de faire un seul miserable; la réflexion qui suivroit le crime, empoisonneroit le

reste de vos jours. Mais s'il se peut, faites des heureux, la regle est infaillible, vous serez heureux.

CHARITE envers notre prochain! Cette expression est bien vaste, elle comprend tout les hommes, même les infidéles qui fournissent aux Missionnaires matiere à leur charité. De-là je conclus qu'il nous devroit suffire que la charité fût une vertu de la pure nature; mais notre défaut d'humanité a presque forcé Dieu qui veut notre salut, d'en faire une vertu chrétienne.

LE plus grand avantage des richesses est de pouvoir faire du bien. En effet, quoique tous les biens soient periſſables, il est pourtant vrai que celui que nous faisons à notre prochain ne périt jamais; puisque quand la charité en est l'objet, elle a la vertu d'en éterniser la memoire. En favorisant les pauvres qui peuvent peu, on est favorisé de Dieu, qui peut tout. On peut ajouter, que les regards des Grands sur les pauvres augmentent leur grandeur. On dit que la charité est susceptible d'erreur, mais non pas d'excès. Gardons-nous bien dans l'occasion de trop réfléchir sur l'erreur dont elle est susceptible.

JE crois qu'on peut partager nos devoirs à l'égard du prochain en autant de classes qu'il y a de degrés dans la parenté. Nous devons plus aux hommes qui ont raport à nous qu'à des inconnus, plus à des compatriotes qu'à des étrangers; mais je dois encore plus à un homme de ma Province, de ma ville, de ma campagne; & s'il a vécu avec moi, s'il m'a été subordonné, s'il est mon fermier, mon débiteur, & sur-tout mon domestique; toutes circonstances qui ajoutent un surcroit d'obligations. Passons aux amis.

DEVOIRS de l'amitié; plaisirs de l'amitié; termes synonimes pour les bons cœurs. Le devoir assujettit, le plaisir flate; & nous sommes moins assujettis que flatés, quand nous servons nos amis. L'amitié fournit de grandes ressources contre l'iniquité publique. Cent ennemis conjurés dont vous ne vous êtes point attiré la haine, vous blessent moins & vous ébranlent moins que votre ami ne vous console & ne vous fortifie. Pour les connoisseurs & les délicats l'amitié est tellement superieure à l'amour, que la maîtresse la plus aimable n'a tout au plus dans un cœur que les restes de l'ami; on se prête à l'amour, mais on se livre à l'amitié.

IL est vrai que l'amitié est comme l'amour, une union de cœurs & d'esprits; mais il est vrai aussi que l'amitié des sages ne voit rien de plus précieux qu'elle dans le monde.

ENTRE deux hommes bien nés, l'amertume des disgraces & l'ivresse de la bonne fortune loin d'effleurer l'âmitié, la mettent en œuvre, & en font sentir toute la douceur.

ON dit qu'un homme heureux ne sait pas bien si on l'aime, & que les disgraces sont la pierre de touche de l'amitié: Comment donc se flater d'avoir un bon ami, puisque selon la Bruyere, il est si difficile d'être content de quelqu'un?

AVEZ-vous assez d'experience pour bien choisir un ami? avez-vous enfin un bon ami? gardez-le bien. Rien de plus rare que de trouver dans un même sujet un bon cœur avec du mérite: rien de plus précieux que ce trésor? Mon Dieu! que les hommes perdent à ne se point aimer; je crois qu'ils ne négligent les ressources de la pure amitié que parce qu'elle approche trop de la vertu.

LA plus courte absence détruit l'amitié que ses parties de plaisir ont fait naître: la faveur & le grand bien la rendent su-

spece : on la prostitue à la Cour ; dans les corps qu'on appelle Compagnie, la jalousie la ruine, les occupations la dissipent, la multitude la divise. Peut-être les exemples d'amitié sont-ils moins rares à la guerre que dans toute autre état, parce qu'on y connoît mieux la vertu ; mais on y trouve des fanfarons comme ailleurs. Je me défie des protestations steriles & fastueuses : tel vous offre cent pistoles bien haut, qui tout bas vous en refuseroit une. Je ne compterai jamais que sur une amitié éprouvée, les besoins & les disgraces démasquent bien des cœurs.

DEUX hommes étoient voisins & de tout tems fort amis. L'un eut besoin de cinquante pistoles & les demanda à l'autre qui passoit pour avoir de l'argent. D'abord celui-ci fut sourd, mais il eut l'oreille très-fine sitôt qu'on lui proposa d'acheter quelque petit fond qui l'accommodoit. Le contrat signé & l'argent reçu, le vendeur écrivit à l'acquereur : *Je suis étonné que sage comme vous êtes vous ayez mieux aimé confier cinquante pistoles à trois arpens de vignes qu'à trente ans d'amitié.*

L'IMPIE, le blasphemateur, le libertin par état, amis pernicieux : le joueur de profession, l'avare, amis inutiles ; l'hom-

me vain & celui qui veut faire fortune à quelque prix que ce puisse être, amis faux : le mauvais plaisant, celui qui veut avoir seul de l'esprit, le diseur de riens, amis ennuyeux : l'humeur capricieuse, l'esprit dur, & celui qui vous fait trop acheter ses services, amis tyraniques. De-là connoissez le prix de la véritable amitié.

Je connois un marault qui a fait fortune ; il me demandoit il y a quarante ans l'honneur de ma protection, & ma protection étoit assurément la plus petite chose du monde ; dix ans après il m'appella son ami, aujourd'hui il ne me salue pas. J'ai connu un autre homme pire que le premier, parce qu'il devoit avoir l'ame plus belle. Il avoit été mon intime ami, mais tout-à-coup il devint plus grand Seigneur qu'il ne l'avoit esperé. A la premiere entrevûe il ne se souvint plus que de notre connoissance, à la seconde il en rougit & l'oublia. J'étois si neuf alors que je cherchai au fond de moi-même la raison d'un tel changement, & je ne la trouvai que dans la Bruyere : *Un homme*, dit-il, *qui vient d'être placé ne se sert plus de sa raison & de son esprit pour regler sa conduite à l'égard des autres. Il emprunte la regle de son poste & de son état. De-*

là, l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude. En effet il coûte trop d'être vrai, égal, constant, reconnoissant, genereux. C'est bien à la beauté de l'ame & aux sentimens délicats, à vouloir entrer en concurrence avec de grandes places & de riches successions ? Vouloir qu'on sacrifie l'orgueil ou l'interêt à la tendre amitié, à la vraie vertu, c'est exiger que les biens & les honneurs ne gâtent pas les hommes. Il faut donc les refondre.

MON ami ! façon de parler devenue triviale : pardonnons-la à l'usage. Cet homme-là a des amis ; cette pensée rend beaucoup plus à l'esprit que la précedente ? mais dans le vrai, elle n'a nul rapport avec ce qu'on entend sous le nom d'amitié. Par l'homme qui a des amis, je comprens celui qui a du manege, qui connoît les ressorts du monde, & qui les fait mouvoir pour venir à ses fins ; il est flateur, il a des manieres insinuantes ; il se rend tantôt plaisant, tantôt officieux, rampant au besoin, souvent homme de plaisirs, quelquefois philosophe ; & même s'il le faut, artistement dévôt. Si ce caractere souple & maniant est gourmandé d'un peu d'effronterie, on heurte à toutes les portes, & les portes s'ouvrent ;

après quoi l'on passe pour avoir des amis. Mais de ce que par ce mélange de petits soins & d'adresse vous vous serez fait des amis, ne concluez pas que vous avez un ami.

Le grand mérite pour nous attirer l'estime universelle; & nous faire des prôneurs sans nous faire des amis. A ceux qui ne jugent que par les apparences, rien n'est plus utile en general que les amis, & l'on en décide ainsi sans se donner la peine d'examiner les causes & le fondement de ces sortes d'amitiés. Pour moi je tiens qu'un homme délicat qui nous estime, & qui vante ce que nous valons, quoiqu'il ne soit pas du nombre de ceux que nous appellons nos amis, nous sert sans y penser d'une maniere bien plus efficace. Le service est lent, il n'est point médité, souvent même il est inattendu: mais il est infaillible & durable; au contraire, de cent mais, quatre-vingt-dix-neuf ne menent à rien.

La Bruyere a dit qu'il y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres. Les grossiers n'imaginent dans l'amitié que l'utilité qu'ils en tirent. Les délicats préferent de beaucoup celle qu'ils procurent,

à moins qu'on ne soit parvenu à cet état de perfection sur le chapitre de l'amitié, où comptant pour peu de chose les revolutions de la fortune, donner & recevoir font le même effet entre deux vrais amis.

LA véritable, la solide, la particuliere amitié est une espece de mariage dont le cantrat ne peut subsister qu'entre de très-honnêtes gens. L'estime en regle les conventions, & la mort seule peut le résoudre.

IL est aussi peu de parfaits amis que de bons mariages, par les mêmes défauts de réflexion & de ménagement avant & après la liaison.

L'HIMEN & l'amitié ont leurs douceurs & leurs peines, faites-en le parallele, il est parfait, à un trait près qui les differencie. Dans un mari l'infidelité n'est regardée par les hommes corrompus que comme une galanterie, ou tout au plus comme une foiblesse; dans un ami, c'est un crime noir. On a vû de vrais amis s'aimer toujours également jusqu'au tombeau. On a vû le même homme avec la même femme passer toute leur vie dans un libertinage fidele, & ne contracter qu'à la mort. Ces deux exemples ont deux causes bien différentes, l'honneur & la débauche, cependant ils procedent du

même principe de fidelité si rare dans les maris. Je ne sai à quoi attribuer cette bizarrerie & cette contradiction de conduite, si ce n'est que nous sommes plus fideles à nos caprices qu'à la loi que nous nous sommes imposée nous-mêmes, uniquement parce qu'elle porte le nom de loi : D'ailleurs, nous nous trouvons plus flatés de tenir notre parole que nos écrits; & c'est ce qui fait que le mari & la femme, qui se seroient aimés toujours sans contrat, cessent de s'aimer, ou parce qu'ils s'y sentent obligés, ou parce qu'ils observent entre eux moins de politesse & de ménagement que deux amis.

VIVONS avec nos amis comme s'ils pouvoient cesser de l'être : maxime vieille, mais toujours nouvelle, parce qu'elle est judicieuse. Je crois pourtant que l'usage en est meilleur avec nos amis qu'avec notre ami, & qu'une union intime & delicate s'accommode mieux de toute l'ouverture de cœur que d'un excès de prudence.

TACHONS de trouver notre ami dans le grand nombre de ceux que nous appellons nos amis. Le chemin est à moitié fait : Sur-tout attachons-nous au cœur droit & à l'homme vrai, qui ne soit dominé ni par l'orgueil, ni par l'interêt.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1696248655/phys_0221
DFG

Quand le sujet dont nous voulons faire notre ami n'auroit pas une très grande étendue de genie; quand il auroit de petits défauts dans l'humeur : si le cœur est vraiment bon, le marché ne sauroit manquer d'être excellent pour nous.

POINT d'homme sur la terre qui n'ait des défauts; la qualité ou la quantité en font la difference. Prenons les yeux d'Argus pour connoître les défauts de l'ami que nous voulons faire, afin de juger plus sainement si nous aurons la force d'y resister. Mais la liaison étant contractée, devenons aveugles.

NE jouons avec notre ami que quand nous sommes convaincus qu'il est très-beau joueur; & plus avec lui qu'avec personne soyons fideles à la maxime de ne jouer jamais que petit jeu.

ETUDIONS encore notre ami dans le vin. En general, c'est une crapule que de trop boire; mais avec notre ami rien de plus dangereux. Cependant, rien n'est plus délicieux que le plaisir de la table, quand notre ami tient sa place au milieu de gens choisis. Il est donc de notre habileté de jouir de ce plaisir, mais de le ménager de façon que notre goût ne s'use point, & que nous ne commet-

tions pas les plus précieux biens de la vie, la raison & l'amitié.

L'ENTETEMENT & le trop de feu dans les contestations que la conversation fait naître ne conviennent jamais à un homme poli; gardons-nous pourtant d'adherer par foibleſſe & par une fade adulation aux erreurs & aux faux préjugés. Si nous nous trouvons dans ce cas avec notre ami, changeons de matiere; la chaleur de la dispute marque moins de savoir que de grossiereté: D'ailleurs vous perdez tôt ou tard le cœur de celui avec qui vous voudrez toujours avoir trop d'esprit.

HEUREUX! si dans toutes sortes d'évenemens nous pouvons compter sur les bons offices de notre ami; plus heureux, si nous lui pouvons rendre les notres! n'en manquons pas le moment, étudions-le avec attention; profitons-en avec vivacité, mais encore avec assez de delicateſſe pour ne pas bleſſer en notre ami d'amour propre, qui regne toujours chez les plus délicats.

TANT d'habiles gens ont écrit sur l'amitié que si je voulois m'étendre je deviendrois diffus. D'ailleurs, que pourrois-je ajouter au peu que j'en ai dit qui ne convienne à la justice, à la reconnois-

sance, & sur-tout à la générosité. Lisez les traités de Ciceron, de Saci, & le poëme de l'Abbé de Villiers. Finissons ce Chapitre par nous plaindre de nous-mêmes, de ce que nous meritons si peu de fixer l'amitié du moins d'un honnête homme: ou si nous l'osons, sans blesser une juste modestie, plaignons les autres de ne nous pas trouver dignes qu'ils s'attachent à nous: Si les vivans s'obstinent toujours à ne pas connoître ce que nous valons, & à ne nous pas tenir quittes de ce qui nous manque; contentons-nous du commerce des morts, ils ont, & plus d'équité, & plus d'indulgence pour nous; ne comptons guéres sur les douceurs de l'amitié, jusqu'à ce que la circulation des mœurs ait ramené en France les maximes du Monomotapa. Voici ce qu'en dit la Fontaine. Que ne le dispensions-nous par nos mœurs d'aller chercher des exemples chez les Afriquains:

Deux bons amis vivoient au Monomotapa,
L'un ne possedoit rien qui n'appartînt à l'autre:
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du notre.

CHA-

CHAPITRE VIII.

De la morale. De l'usage du tems. Combien le caractere d'homme de bien est préferable à celui de galant homme, d'honnête homme, & d'homme de mérite. De ce qu'on doit à Dieu, & de ce qu'on se doit à soi-même. De l'excellence de la Religion Chrétienne & Catholique. Contre les Athées, les Déistes ou les incredules. Contre les Protestans. Des bonnes œuvres. Des miseres de l'homme, & de sa dignité. Attendre la mort sans la craindre.

NE faisons jamais notre ami que de l'homme qu'on peut appeller à juste titre un *Virtuosus*, mais un *Virtuosus* homme de bien. Je crois pouvoir traiter de qualités moyennes les petits ornemens qui font le galant homme. On ne doit pas les négliger, & je vous ai fait un devoir de les acquerir; mais je les compte pour rien s'ils ne sont inséparablement attachés au caractere d'honnête homme. J'estime peu les accidens où manque l'essentiel.

VOUS avez vû à peu près, en quoi consiste la vraie probité, & j'aime à croire

que votre cœur vous en a plus dit que mes leçons n'ont pû vous en apprendre. Heureux vous & moi, si nous sentons, combien les impressions de l'équité sont douces, combien ses inspirations sont judicieuses, combien ses operations sont consolantes ? Méditez avec un peu de goût le prix d'une droiture à toute épreuve, & vous conviendrez qu'elle est au-dessus de toute grandeur. Le même sentiment me fait placer le malhonnête homme au-dessous des insectes.

J'AI dû par une consequence nécessaire, faire de la probité la partie principale de l'homme de mérite, dont le caractere est un assemblage de dons, de talens, de vertus. De ce caractere sort la prudence pour choisir un état plus honnête & plus sûr, & pour contracter des liaisons plus utiles & plus honorables. De-là plus d'application à tous vos devoirs & plus d'habileté à les remplir; plus de délicatesse dans vos amusemens; plus de modestie dans la prosperité, & plus de fermeté dans les disgraces. Ce composé vous paroît beau; vous en allez faire sans doute la matiere de vos réflexions & de vos soins, rien ne vous en échapera ? Je le souhaite; mais il faut tout vous

dire. Ce plan jusqu'ici conviendroit presque tout entier à un Payen homme de mérite, & vous êtes Chrétien.

LA morale ou la science des mœurs est la grande science du Chrétien? c'est l'art de regler son cœur par la vertu & de se rendre heureux en vivant bien. J'ai lû dans l'art de se connoître soi-même que la morale qui naît de la révelation du Vieux & du Nouveau Testament a des principes certains? qu'elle suit la lumiere de la vérité, qu'elle est soûtenue par des motifs très-puissans & par des exemples parfaits; qu'elle releve l'homme rabaissé par ses passions, avili par la superstition, & dégradé par l'infamie de ses attachemens; qu'elle l'éleve sans l'énorgueillir & l'abaisse sans lui rien faire perdre de sa dignité; que cette morale nous est connue par raison, par sentiment & par foi; que la foi nous la fait recevoir, par ce que Jesus-Christ & les Apôtres l'ont enseignée & pratiquée. Que le sentiment de notre conscience nous la fait approuver, parce qu'elle nous satisfait, nous éleve & nous console, & que notre raison s'y soûmet, parce qu'il n'y a rien que de conforme au bon sens, soit dans les principes sur lesquels elle est établie, soit dans les regles

qu'elle nous prescrit ; qu'étant à notre ame ce que la medecine est à notre corps, elle doit s'appliquer à connoître nos maux & à chercher les remedes qui peuvent nous en procurer la guérison : Enfin le projet d'Abadie est de ne considerer l'homme que comme une créature capable de vertu & de bonheur, & qui se trouve dans un état de corruption & de misere.

DEUX parties dans un Chrétien ; un corps qui périt, & une ame immortelle. S'il est un Chrétien, qui par des plaisanteries libertines affecte de douter l'immortalité de l'ame, ce que je ne crois pas, c'est un fou qui aime à s'avilir pour flater sa corruption & se soustraire au châtiment ; ce n'est point pour lui que j'écris ? mais pour nous qui savons bien que nous pensons, & que la matiere ne pense point : nous, qui croyons ne mourir qu'en partie & pour un tems, & que la plus digne portion de nous-mêmes ne mourra jamais, l'avenir doit être notre premier point de vûe. Vivre bien & mourir bien sont nos deux seules affaires ; & c'est la bonne vie qui conduit à la bonne mort. Les agrémens personnels, une probité reconnue, un mérite superieur, la santé, les dignités, la fortune, sont les annexes

brillans de la mortalité; mais on a peu de tems à en jouir. Ce sont de bonnes provisions pour le voyage, mais nous n'arriverons au port que par le bon usage que nous en aurons fait.

LA vie pour la plûpart des hommes, seroit un mal sans les vûes de l'Eternité. Regardons-la comme un bien, & convenons pourtant avec Job, que la plus longue est bien courte & bien pleine de misere. La jeunesse n'a pas droit de nous assurer une longue vie, elle ne peut nous en donner que l'espérance, nous ne la sentons qu'à mesure que nous la perdons. On dit que la longue vie est un don de Dieu & une recompense de la liberté; cependant, presque tous les hommes n'emploient la premiere partie de la leur qu'à rendre l'autre miserable. Reglons la notre de maniere qu'elle soit toujours un bien pour nous; & quelle que soit notre situation dans le monde, mettons quelque intervalle entre les affaires de la vie & le jour de la mort.

IL faut passer le tems sans le perdre. Les années ne passent pas en vain: toutes les minutes de la vie d'un Chrétien vont frapper à la porte de l'Eternité. Les anciens croyoient que les Heures s'en vo-

loient au Ciel pour y rendre compte de l'usage que les hommes en font. A cet usage de tems rapportons ces deux verités fondamentales, que toute fortune est à craindre où manque la sagesse, & que toute sagesse humaine est folie devant Dieu. Après quoi il est necessaire de conclure que l'homme de bien seul possede la vraie sagesse.

NOUS pouvons disposer de nos fonds, mais nous ne sommes que les locataires ou les fermiers de notre vie, encore n'en jouissons-nous pas par bail emphitéotique, peu de gens vivent cent ans. Le mondain laboure au hazard; l'homme de bien cherche à plaire au maître, il seme dans le tems pour recueillir dans l'Eternité. Nous préferons les rentes perpetuelles aux viageres, & c'est sagesse en ce monde. Faisons pour l'avenir ce que nous faisons pour le tems; préferons le perpetuel au viager, c'est sagesse selon Dieu.

SI nous savons nous attirer la bienveillance des hommes, si nous rapportons à la communauté publique nos dons, nos talens, notre autorité, nos richesses, nous devenons utiles à la societé, & nous l'embellissons. C'est jouer un beau rolle, c'est

être grand acteur: mais en travaillant pour nous-mêmes, nous travaillons aussi pour les autres; & tout le bien qui est en nous devient la chose publique. Il n'en est pas de même de l'affaire du salut; elle n'intéresse que nous, elle nous intéresse pour l'éternité. Personne ne partagera les fruits de notre mérite; les bonnes actions n'auront point de réduction à craindre, mais aussi le vice ne trouvera point de prôneurs. Il est donc vrai que le caractere d'homme de bien est infiniment préferable à tout autre caractere. Les premiers élemens de la raison démontrent cette vérité.

Le moyen le plus sûr de devenir homme de bien, c'est de méditer souvent ce qu'on doit à Dieu & ce qu'on se doit à soi-même. Ces deux devoirs, s'ils étoient bien compris, ne seroient qu'un seul & même devoir. En effet, je ne puis manquer à Dieu sans me manquer à moi-même. Dieu veut que je me sauve; & je veux me sauver. La volonté est la même; & soit par rapport à Dieu, soit par rapport à moi, il n'y a nulle difference dans la fin. Craignez Dieu, gardez ses Commandemens: c'est-là tout l'homme.

CONNOITRE Dieu, le craindre, l'aimer & le servir; voilà toute l'œconomie de notre religion, & les premiers principes de notre croyance. La connoissance de Dieu est la plus auguste, & presque la seule supériorité que l'homme ait sur la bête. Mais mon Dieu, à qui est-il donné de vous connoître? On a beau vous méditer, on revient toujours à s'écrier avec saint Paul: *O altitudo divitiarum!*

LES Juifs qui affectoient de ne pas connoître le Messie; lui ayant demandé qui il étoit: il leur répondit ce mot divin: *Ego sum, qui sum.* Quel heureux texte pour un beau sermon sur l'éternité! On ne peut dire que de Dieu qu'il est vraiment celui qui est, parce qu'il est sans principe & sans fin: toutes les créatures sont en comparaison comme si elles n'étoient pas, puisqu'il peut tout anéantir dans un quart-d'heure. Quelqu'un plein de cette idée a fait ces quatre beaux vers:

Loin de vien décider de cette Etre suprême,
Gardons en l'adorant un silence profond:
Sa nature est immense, & l'esprit s'y confond.
Pour savoir ce qu'il est il faut être lui-même.

LA crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, parce que c'est le mo-

tif le plus propre à contenir l'homme toujours prêt à s'égarer. Le service de Dieu est un tribut legitime que nous ne saurions refuser à la Majesté suprême; c'est la rente seigneuriale & feodale à laquelle nos jours sont assujettis, c'est le prix du fermage; & si dans l'observance de la Loi, l'homme aveugle & fragile trouve dans sa foiblesse des difficultés qui l'êrrétent ou qui l'écartent, l'amour de Dieu acheve ce que la crainte avoit commencé; il leve l'obstacle, il leve la pierre, comme dit excellemment l'élegant & pathétique Pere Cheminais: *Quis revolvet nobis lapidem*. Il adoucit la repugnance, & fait sentir de l'onction où les sens & la chair craignoient de ne trouver que du goût.

Ici reconnoissez la relation merveilleuse des vertus morales dont je vous ai parlé, avec les vertus chrétiennes qui sont le but principal de notre mission. Ce sont presque les mêmes vertus, du moins les unes facilitent beaucoup, & conduisent imperceptiblement à la pratique des autres. Au vraiment honnête homme, il ne reste plus que peu de passions à combattre & quelques bonnes œuvres à pratiquer, après quoi il est homme de bien. Cependant nous refusons à Dieu ce qu'un fils

doit à son pere, un Sujet à son Roi, un Vassal à son Seigneur, un domestique à son maître, & le fermier au Proprietaire. Nous n'aimons que les objets créés, toutes les facultés de l'entendement & de l'ame se bornent-là, parce qu'on ne nous a point appris assez-tot à réfléchir sur la dignité de l'homme immortel, & nous vivons comme si tout périssoit. Nous sentons pourtant cette immortalité, tout nous l'annonce, & nous ne cherchons pas à en douter; mais nous craignons de nous bien penetrer de l'excellence de la Religion Chrétienne. Cependant quoi de plus consolant, quoi de plus judicieux que cette Religion! Aimons Dieu par préference à tout, & notre prochain comme nous-mêmes; voilà toute la Loi.

A l'égard du prochain, je crois vous avoir assez marqué les raisons que la seule politique nous fournit de le secourir & de l'aimer. Si je vous en ai convaincu, il faut que vous conveniez que sur ce point la Loi est absolument conforme à vos interêts temporels bien entendus. Pour la préference que nous devons à Dieu, elle se tire bien naturellement de tous ses attributs, puissance, justice, misericorde, infinité, providence infatigable, conso-

lations journalieres, secours de toute espece, tout nous la prescrit. Et peut-on assez aimer un si bon maître, à qui nos services seroient fort indifferens, s'il ne nous aimoit pas? services pourtant qu'il veut bien couronner de toute sa gloire? Helas! les maîtres du monde exigent plus que Dieu; ils ne récompensent gueres, & nous les servons mieux.

Il est des libertins qui ont l'esprit juste & qui ne raisonnent pas mal; ramenez-les sur ce qu'ils doivent à Dieu, vous ne leur trouvez plus que des idées qui font horreur, & des discours qui font pitié. La conversation la plus suivie & la plus pressante sur cette matiere leur paroît une chimere; ou une derniere ressource de gens qui ne sont plus propres au monde. On les force quelque-fois de convenir de certains principes: mais comme la consequence ne convient point à leur conduite, le cœur ne tarde gueres à désavouer l'esprit. Je dis aux uns & aux autres: A-t-on imaginé l'Evangile pour vous tromper, qu'auroit-on gagné en vous trompant? que contient-il qui puisse vous tromper? J'ajoute, que le monde fait sans comparaison plus de martyrs que l'Evangile: & je soutiens que toutes les passions

de l'homme lui coutent plus à satisfaire, que la Loi ne lui coûte à garder. Tous traits differens qui demontrent assez l'excellence de la Religion Chrétienne.

QUE je prenne tous les hommes séparément, il n'y en a pas un qui ne convienne de mon principe, pourvû que je lui laisse sa passion dominante. L'avare fronde contre le libertin, le libertin contre l'avare: les plus vicieux iront jusqu'à la dévotion, si on veut bien sauver tous les droits de leur foiblesse favorite; combattez-la, ils ne reconnoissent plus l'Evangile.

QUE le monde ait ses martyrs; & qui en doute? Demandez à celui qui s'est élevé, combien cette élevation lui a couté de soins, de rebuts d'humiliations & de petitesses demandez au nouveau parvenu, combien il a passé de nuits sans dormir, par combien d'infâmes détails il a préparé le plaisir & corrigé le néant de son héritier; & vous conclurez que les assujettissemens du monde & la tyrannie des passions sont plus pénibles à la chair que la haire & le cilice.

SI je proposois à un incrédule qui auroit quelque raison de combiner tous les âges & tous les goûts, de faire des qua-

tre parties d'une vie dérangée un formulaire de mœurs & de croyance; comme on fait une confusion des quatre quartiers de l'année pour former une juste évaluation; & si je le forçois enfin d'opter pour l'uniformité de sa conduire entre ce formulaire de sa façon & l'Evangile, il préfereroit le dernier, j'en suis sûr. De-là, je conclus que quand l'homme seroit en droit de se faire une religion de fantaisie, d'y admettre tous ses caprices & toutes les passions pour autant de vertus; à la fin: après avoir bien corrigé, diminué ou ajouté, il brûleroit son ouvrage, & conviendroit que nos lumieres ne sont que ténébres, & que nos goûts son bien dépravés.

CHAQUE âge, chaque erreur, chaque passion auroit son Dieu, & voilà le paganisme. Ne promenons point notre esprit d'idée en idée, parce que nous avons promené notre cœur d'égarement en égarement; tenons-nous-en à l'Evangile, sa sagesse & son ancienneté sont également imposantes: D'ailleurs la Loi de Grace est entrée sur la Loi écrite, la Loi écrite sur la naturelle: la figure a fait place à la verité, & les propheties n'ont fait que s'accomplir. Tout est tout-à-la-fois majestueux & simple: tout paroît effrayant,

& tout est doux. Il semble même qu'à l'égard des mysteres qui de leur nature sont incompréhensibles, Dieu ait pris plaisir à faire sentir au cœur ce que l'esprit ne sauroit comprendre. Je dis plus, je soûtiens que pour l'homme même qui périroit, il ne seroit point de regles plus sures & plus consolantes que celles de l'Evangile.

SI jamais vous rencontrez sous votre main un incredule, un impie de profession, un prétendu esprit fort, vous les trouverez tous incapables de former un systême. Faites un parallele de toutes les especes de folies qui entrent dans leurs principes & dans leurs conséquences, avec ce qu'ont écrit feu M. de Meaux sur la perpetuité de la Foi & sur les variations des Protestans, & Abadie sur la verité de la Religion Chrétienne, & concluez. Toutes les difficultés qu'on trouve à les convaincre ne me rebuteront pas, & puisque de tout mon livre ce chapitre est le seul où je parle de la religion; on me permettra de m'étendre un peu sur cette matiere, elle est décisive pour tous les hommes. Quel bonheur pour moi si je pouvois détourner les jeunes gens de la voie des impies! Je sai par experience, com-

bien l'esprit fait de chemin depuis vingt ans jusqu'à soixante: quand on commence par l'impieté, on finit par l'endurcissement. Cependant les passions qui nous tyrannisoient s'émouſſent; & si l'on n'est pas parvenu jusqu'au dernier degré de la corruption, on commence à entrevoir une lueur de la maniere unique dont on voudroit avoir toujours pensé.

HEUREUX ceux qui sont bien nés, bien élevés! mais quel scandale pour le bon ordre que de voir de vieux coquins, déja un pied dans le tombeau, insinuer des sentimens pervers à la jeunesse! J'en ai connu; ils m'ont fait horreur. Je l'avoue à ma honte, je deviens vieux, & j'aime encore le monde & les plaisirs: mais j'aime la raison, & je respecte infiniment ma religion. Dûssent les mauvais plaisans me tourner en ridicule, je sai comme eux que le rôle de missionnaire ne me convient pas; mais je ne rougis point de l'Evangile. Mon dessein est de conduire l'homme depuis le berceau de sa raison jusqu'au dernier soupir: & puisque le commerce des impies est le plus dangereux de tous les écueils, j'ai dû faire de nouveaux efforts pour l'en garantir. Je commence donc par lui faire sen-

tir l'excellence de la Religion Chrétienne, que je retrouve encore éminemment dans ce qui fait le plus de peine au libertin; & voici ma raison. Si mon imagination ne sert qu'à m'égarer, je dois me laisser conduire; & si mes passions sont mes plus redoutables ennemis, je ne saurois trop aimer la loi qui m'apprend à les dompter.

COMMENÇONS donc de bonne heure à combattre nos passions, connoissons les plus dangereuses, opposons-leur les précautions les plus justes, & les remedes les plus sûrs. Il en est, qui par l'accroissement qu'on leur permet deviennent presque incurables. L'orgueil, par exemple, la religion n'en guérit que rarement, la raison encore moins; c'est une fièvre continue qui travaille son malade tous les momens de la nuit & du jour, & qui le conduit au tombeau. Puisque nous connoissons la tyrannie de ces passions violentes, fermons-leur pour jamais la porte de notre cœur. Nous aurions peine à les en chasser? Veillons donc à ne les y jamais introduire. A l'égard des passions qui s'élevent comme par accès, c'est une fièvre éphémere, dangereuse à la verité, mais sur laquelle les remedes peuvent agir. Par exemple, il y a un specifique contre la

colere, c'est de remettre au lendemain ce qu'elle a résolu, & un autre contre l'amour, c'est la fuite.

MAIS quel est ce composé monstrueux de bien & de mal qui se presente à moi? Je le connois, c'est le respect humain presque aussi dangereux que le méchant exemple contre lequel j'ai pris soin de vous armer. Religion adorable, unique voie du salut, pourquoi les hommes employent-ils contre vous tout ce qui devroit vous les concilier? Le respect humain est comme la dissimulation, tantôt vice & tantôt vertu. Quand on sait bien se respecter soi-même, on craint de s'offenser; on ne se livre à rien qui puisse allumer une sorte de guerre civile dans un cœur fait pour aimer la vertu; & quand nous nous portons les uns aux autres le respect mutuel que nous nous devons, nous ne cherchons qu'à nous secourir, qu'à nous édifier, qu'à nous instruire. Si on croit ne devoir du respect qu'à ses superieurs, on se trompe; on ne sait pas la valeur de ce terme, nous nous en devons tous; & chacun de nous en doit infiniment à la societé civile: Or, dans les cas ou la vertu est en péril, le respect humain peut être d'un grand secours: Dès qu'il nous em-

pêche de faire une sottise, une action lâche & honteuse, & de voir mauvaise compagnie, ne devient-il pas une vertu? Tel étoit prêt à s'embarquer dans le crime, qui s'est dit: Mais mon pere le saura: ce pere si bon & qui ne cherche qu'à me conduire au bien: cette mere à qui mon éducation a coûté tant de soins: mes superieurs le sauront: mes voisins sont attentifs à ma conduite, mes concurrens sont mes censeurs: celui-là ayant déja un pied dans le précipice a repris des forces nouvelles, il est échappé au danger; & c'est l'effet merveilleux du qu'en dira-t-on; le respect humain a fait l'office de la vertu, & il est devenu vertu. Cette autorité subsidiaire que la Religion Chrétienne veut bien emprunter des vertus morales, est encore, selon moi, une grande preuve de son excellence.

AU contraire, que sans pudeur on se soit enfoncé dans l'abîme, qu'on ait manqué tous ses devoirs, & que sentant la nécessité indispensable de réparer ses torts à l'égard de Dieu, & des hommes, on se laisse retenir par une mauvaise honte: c'est une puerilité criminelle qu'on ne sauroit proposer pour excuse. Vous tombiez par foiblesse? relevez-vous avec courage; vous

craigniez d'aprêter à rire aux jeunes fous vos complices ? craignez plutôt de vous attirer pour jamais la juste indignation de ceux à qui vous ne faisiez que pitié. Les plus vicieux respectent la vertu ; l'aveu d'un mensonge est un hommage à la verité : La restitution d'un bien mal acquis & l'abandon d'un mauvais commerce marquent la force de l'ame & de l'esprit. Ce qu'en dira-t-on n'est point le subterfuge d'un homme sensé, c'est le dernier retranchement d'un vicieux dont les mauvaises habitudes ont dérangé l'esprit, & qui ne craint pas d'ajouter de miserables raisonnemens à une conduite déplorable. J'aimerois mieux entendre dire franchement que la passion n'est pas encore usée, ou que le coffre fort n'est pas assez plein ; mais que la crainte des sots nous fixe dans l'habitude de nos sottises, en vérité, le prétexte deshonore la raison. Dès que le respect humain mal entendu nous retient dans les mêmes vices dont il devroit nous garantir, il devient lui-même un vice effectif, puisque la perseverance dans le peché dont il est la cause premiere, est la plus grande malignité du vice. Il est donc vice ou vertu suivant l'usage qu'on en fait.

QUOIQUE le joug du Seigneur soit consolant, il est pourtant vrai qu'il a ses amertumes; car enfin il faut mortifier sa chair, & la chair n'aime pas qu'on la mortifie. Il faut donc refuser quelque chose à ses sens; mais aussi dans quel commerce a-t-on quelque avantage pour rien? Le combat de la chair & de l'esprit est l'affaire de toute la vie. Je ne puis vous l'épargner ni l'accourcir, la mort seule en est le terme. Mais le prix de la victoire est une éternité de bonheur infini. Chaque âge nous ramene de nouvelles passions, nous ne saurions donc étudier avec trop d'attention ce que nous avons à éviter & à faire; mais ici je dois vous aguérir contre le prétexte le moins raisonnable & pourtant le plus commun sur le fondement duquel la plupart croient justifier le retardement de leur conversion. Tout ceci est du P. Cheminais. Je me convertirai, dit-on, dès que Dieu m'en aura donné la grace.

CETTE façon de raisonner signifie précisément que l'impieté veut rendre la grace de Dieu responsable de la corruption de l'homme. C'est ainsi que l'incrédule & l'endurci corrompent en toute maniere le beau mot de saint Augustin: *Da, quod*

jubes; & jube, quod vis. Fatales imaginations de la Scolastique, pourquoi fournissez-vous à l'homme des sophismes ingénieux pour se tromper? Que nous sommes fous de nous servir si mal de notre esprit? Tout borné qu'il est, il veut fouiller dans les secrets de Dieu, & pénétrer des mysteres sur lesquels on ne lui demande que confiance & soûmission. On voit des gens d'érudition, de vertu & de mérite vouloir épuiser la matiere sur le Chapitre de la Grace & de la Providence: Et qu'y comprennent-ils: qu'y peut-on comprende? N'ai-je pas lieu de me plaindre de leur savoir trop rafiné, & de leur délicatesse à distinguer & diviser, si ce jargon de l'Ecole ne sert qu'à m'embaraſſer l'esprit, quand il ne s'agit que de guerir la lepre de mon cœur? Aye besoin d'une science profonde pour me persuader qu'il y a un Dieu? Puis-je croire Dieu injuste? Dieu juste me commande-t-il l'impossible, & confondra-t-il dans ses jugemens l'heureux Chrétien qui meurt avec son innocence, le pecheur contrit, & le scelerat.

L'INDOCILITE & le sot entêtement dont j'ai parlé fortifient les préjugés & produisent enfin la persuasion, de-là les superstitions & les héresies: ou les gran-

des passions nous corrompent, ou l'esprit de cabale nous aveugle. Non! rien n'humilie tant la raison que de voir de grands personnages se livrer à des désordres honteux, ou se rabaisser jusqu'à des petitesses populaires par la fureur de parti. Mon Dieu que l'esprit simple & pacifique est un grand don! Qu'on fasse une espece de chronologie des grandes révolutions & des évenemens fameux, même de ceux qui depuis deux siécles ont porté des coups si cruels à la religion, & qui ont coûté tant de sang à l'Europe, on voit que l'esprit de parti est la premiere cause de la discorde, de cette discorde affreuse dont le souffle empoisonné ne cherche qu'à diviser tous les cœurs, qu'a embraser tout l'univers: ô que M. Rousseau la peint bien!

. . . . . .

Le grand secret de sa trompeuse adresse
Fut de remplir les hommes divisés
De sentimens l'un à l'autre opposés,
D'embarasser leurs esprits téméraires
D'opinions & de dogmes contraires,
Et d'anoblir du nom de verités
Ce fol amas de contrarietés.

Et quel est le fruit de ces contrarietés? l'Abbé Regnier va nous l'apprendre:

J'ai veu deux partis disputer
De la verité sans l'entendre,
Le public sans y rien comprendre
Pour l'un ou l'autre s'entêter;
Et par leur dispute autentique
Qui s'entend moins plus on l'explique.
J'ai veu qu'aprés un long débat
Après replique sur replique
La haine des partis étoit le résultat.

Je ne crois pas que dans toute la Catholicité on trouve un seul homme qui doute du besoin que nous avons de la grace. Mais aussi tout le monde convient que notre correspondance à la grace est absolument néceſſaire. *Vocabis me, & ego respondebo tibi.* Vous m'appellerez Seigneur, & je vous répondrai par toutes les bonnes œuvres dont je suis capable: si ces deux points sont physiquement orthodoxes, de quoi quelques gens disputent-ils?

Il est vrai que la grace est une faveur gratuite, que Dieu est le seul arbitre de ses graces, qu'il les donne quand & de quelle maniere il lui plait: qu'il trouve bien en nous la matiere de ses jugemens & de ses vengeances & qu'il ne trouve qu'en lui-même les raisons de sa miseri-

corde & de ſes graces : mais auſſi il eſt vrai que la grace ne nous manque jamais, & que nous manquons preſque toujours à la grace. Il eſt vrai que les bonnes œuvres nous attirent des graces, & que la reconnoiſſance des graces reçûes nous en attire de nouvelles; & s'il eſt de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autres fondemens de ſa miſericorde que la foibleſſe humaine, il eſt auſſi de la prudence du Chrétien de tacher s'attirer cette miſericorde par les bonnes œuvres. Mais les bonnes œuvres ne conviennent pas au pécheur; & au lieu d'y chercher le ſecours & la force qui y ſont attachés, on ſe jette dans des raiſonnemens qui tiennent plus de l'impieté que de la ſcience. Nous voudrions que la Grace efficace enlevât tout d'un coup, & que Dieu fît tout ſeul tous les frais de notre ſalut: c'eſt-à-dire, que nous prétendons que Dieu nous prévienne toujours, qu'il faſſe les premieres démarches ; & qu'il nous donne les graces dont nous avons beſoin, ſans que nous ayons la peine de les lui demander. Cependant, ma ſeule raiſon m'apprend à diſtinguer le bien & le mal. Je ne puis pas nier le libre arbitre: mon cœur tout porté qu'il eſt au peché me le reproche, quand

quand je le commets, & ce remord eſt une grace. Je ſai que ma correſpondance à la grace doit concourir avec elle à l'ouvrage de mon ſalut, comme la terre doit concourir avec le ſoleil à faire fructifier la nature: Je ſai enfin, que celui qui m'a créé ſans moi ne me ſauvera pas ſans moi; & que dans tout l'Univers ceux qui ont des beſoins les demandent. Ces idées ſont bien ſimples, elles ſont à la portée de tout le monde, il y a moins d'eſprit, & dès-là je les crois plus juſtes. La ſoûmiſſion eſt la voie de raiſonner entre la créature & le Créateur. Vouloir ce que Dieu veut, eſt la premiere ſcience que nous devons avoir appriſe. C'eſt une impieté que de cenſurer l'ordre de la providence, & un attentat à la Divinité que d'en vouloir pénétrer le myſtére. Fions-nous y, & faiſons tout ce que nous pouvons; voilà les grandes régles. Dans nos malheurs, rendons les méritoires par la réſignation: dans nos beſoins, recourons à la Providence. Comptons ſur elle chrétiennement, mais ſagement. Cinq pains d'orge & deux poiſſons nourrirent cinq mille hommes, & il en reſta. Je ſai que le tems des miracles eſt paſſé, auſſi ai-je dit *ſagement*: parce que l'eſperance ne

dispense pas du travail. Murmurer contre les secrets de la Providence, ou penser s'en délivrer en leur résistant, c'est témoigner plus de folie que de courage. Le conseil de Virgile devroit nous apprendre à mieux penser: *Quo nos fata trahunt, retrahunique, sequamur.* Aussi l'experience nous montre-t-elle tous les jours que les plaintes qu'on fait de la Providence, & que la détestable excuse qu'on tire du prétendu défaut de grace n'échappent qu'aux libertins du premier ordre qui ne craignent rien tant que de se corriger & de se soûmettre. Ils aiment mieux se faire une idée monstrueuse de la Divinité, que de rectifier leurs raisonnemens & leur conduite; & la corruption du cœur produit à la fin celle de l'esprit. Libertinage, endurcissement, impieté, blasphême, tous degrés qui conduisent à l'impénitence finale. Conservez très-soigneusement le mérite d'une bonne éducation, ne voyez que d'honnêtes gens & raisonnez juste, vous vous épargnerez bien des malheurs.

NOUS n'entrerons point dans le Royaume céleste, si nous ne sommes comme des enfans. Que de morale dans cette parabole! Peut-on lire un plus beau Sermon sur la pureté des mœurs & sur la sim-

plicité Evangelique? mais cette leçon n'accommode ni la sensualité, ni la vanité. Tel vise au doctorat qui ne sait pas son Catéchisme. On n'aime que les matieres presque incompréhensibles: & à quelque prix que ce puisse être, on veut faire le bel esprit. Aimons les sciences, mais ne perdons jamais de vûe les fondemens de notre religion; relisons souvent le Décalogue & les commandemens de Dieu, faisons-en notre pain quotidien. Ce conseil est uni, mais il est salutaire. Loin de faire les legislateurs, souvenons-nous de cette belle parole de S. Mathieu: *Seigneur, vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfans, & de ceux qui sont à la mamelle.* Il dit encore ailleurs: *Ne cherchez point à être appellés maîtres, parce que vous êtes tous freres; ne desirez point être appellés Docteurs, parce que vous n'avez qu'un Docteur & qu'un Maître qui est Christ.* Que les Protestans dont je parlerai bientôt, réfléchissent à cet autre passage: *Unum Ovile & unus Pastor.*

LA coûtume & l'ordonnance sont les fondemens de nos Loix civiles. L'Orateur le plus consommé a tous les jours le texte à la main, & sa fidelité à citer juste lui faisant autant d'honneur que son

éloquence. L'observance du Catéchisme est de même décision pour le salut que la coûtume d'un païs pour une question débattue. Ne rougissons donc point de remettre souvent nos premiers principes sous nos yeux pour y conformer plus exactement notre conduite. C'est la science des mœurs infiniment préferable au savoir fastueux & sublime.

VEILLEZ donc & très-attentivement à ce que le méchant exemple, le respect humain: & l'attente perpetuelle de la grace ne vous gâtent jamais le cœur ni l'esprit. Mais j'entrevois encore un autre prétexte également pernicieux, sur lequel on n'ose s'embarquer dans le sentier de la vertu. On prévoit tant de combats à essuyer & tant de devoirs à remplir, qu'on s'en rebute; on voudroit entrer, & l'on reste à la porte. On ne s'allarme ainsi, que parce qu'on ne regarde les choses qu'en gros, si j'ose ainsi parler. Mais qu'on examine le tout par les parties qui le composent, toute la difficulté du salut se réduira à la passion dominante.

VOUS êtes vif? Ne porteriez-vous point la vivacité jusqu'à la colere; mais vous n'êtes plus cet homme doux & poli; vous n'êtes plus moderé, ni maître de vous-

même, & vous alterez votre santé. Sommes-nous capables de la moindre réflexion dans la chaleur de la colere ? Pour connoître, combien elle est honteuse, nous n'avons qu'à la regarder dans les autres. Monsieur de Turenne, ce grand modele pour les grands hommes, n'étoit pas moins respecté par sa moderation que par sa valeur.

On peut se livrer à la colere, sans être dans le cas de se venger ; mais on ne peut se venger sans colere : & dès-là la vengeance est un bien plus grand mal. L'une peut n'être que l'effet du premier mouvement, l'autre est presque toujours l'effet de la réflexion. Louis XIV. a défendu les duels, c'est un grand trait de sagesse. Dieu nous interdit la vengeance, c'est une grande preuve de son attention. Qu'il soit le Dieu des vengeance, qu'il se soit réservé le droit de punir nos malfaiteurs, & de nous dédommager des torts qu'on nous fait ; c'est nous montrer tout-à-la-fois sa toutepuissance & sa bonté. Laissons-le faire, nos interêts sont en bonne main, & il est toujours vrai que sur ce point sa Loi est la même que celle de nos Princes.

MAIS d'ailleurs tout le monde convient que rien n'eſt plus glorieux que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire grace: & il eſt de maxime inconteſtable, qu'une ame noble & généreuſe ne ſe venge point, ou qu'elle ne ſe venge qu'avec peril. La vengeance eſt, dit-on, le vice des Devots: mais ce n'eſt point le vice d'un grand Homme, ni d'un homme de bien. Un courtiſan du jeune Théodoſe lui reprochoit reſpectueuſement d'être trop doux: En verité, lui répondit ce Prince, bien loin de faire mourir les vivans, je voudrois pouvoir reſſuſciter les morts. Quelqu'un a dit qu'il ſe croiroit indigne du ſecours des ames généreuſes, s'il n'étoit pas aſſez généreux lui-même pour pardonner à ſes ennemis. Mais quelle vengeance plus illuſtre pour les grands cœurs que de voir ceux qui les ont offenſés réduits à leur demander des graces! Il y a donc de la grandeur à pardonner, & comptera-t-on pour rien les peines qu'on s'épargne en pardonnant? Quelle foule de mouvemens furieux dans l'ame d'un vindicatif! C'eſt un aſſemblage d'inquiétudes affreuſes; de ſoins dévorans, de dangers de toute eſpece, de funeſtes confidences & d'homicides conſeils. Je

crois voir toutes les Eumenides la torche à la main & la tête chargée de couleuvres acharnées sur le cœur du vindicatif. Sentons bien le mérite de ce repos précieux qu'Horace estimoit tant; & raisonnons. Dieu me fait une Loi de ce qui faisoit les plus doux plaisirs d'un Payen honnête homme. O! que la Loi qui me prescrit de conserver toujours de la tranquillité & de la douceur qui m'apprend à reprimer mes saillies & à vaincre mes passions, est une aimable & une admirable Loi! Serois-je aussi-bien conduit, si je me conduisois moi-même?

On nous oblige à ne parler mal de personne. Mais quoi de plus indigne selon le monde que de parler mal d'autrui! N'y a-t-il pas une petitesse infinie à n'avoir de l'esprit qu'aux dépens du prochain; & vous ménagera-t-on, si vous ne ménagez personne? si vous révelez le secret confié, ou si vous calomniez, vous êtes souverainement malhonnête homme; si vous m'apprenez le malheur ou le défaut caché de votre voisin, je n'écoute pas l'histoire, je ne pense qu'à votre malignité. Il est donc vrai que la religion qui m'oblige à mesurer mes paroles est une excellente religion. Non je ne puis trop le répéter,

la Religion Chrétienne n'exige rien de l'homme qui ne convienne à son vrai bonheur pour le tems, à sa probité, à sa santé, à son repos, & à son amour propre, si l'on savoit se bien aimer soi-même.

UNE femme pleine d'esprit & de raison, & capable des réflexions les plus solides, écrivoit à un de ses amis de même caractere, qu'il n'est point de plus sûre ressource contre les peines de la vie que la religion; & qu'indépendamment de ce qu'elle a de divin, elle seroit la plus judicieuse philosophie de l'Univers.

PERMETTEZ-moi ce détail, j'ose y entrer, puisque la gourmandise & l'envie sont spécialement défendues. Je vous demande; me faut-il une Loi écrite, ai-je besoin d'avoir sans cesse l'Eternité devant les yeux pour ne pas trop manger & boire? Est-ce donc que ma santé ne me le défend pas assez? La seule politesse fait regarder avec horreur un gourmand de profession: aussi ne voit on guéres que des stupides qui soient susceptibles d'un défaut aussi mépriſable, parce que c'est celui qui raproche le plus l'homme de la bête. Un enfant bien élevé n'a jamais connu un vice aussi bas; mais j'en parle trop: en verité, un honnête homme n'est point

gourmand, & ne se fait point des plaisirs que la volupté même désavoue.

JE suis encore persuadé qu'il n'y a point dans le monde un homme plus petit & plus bizarre que l'envieux. Il faut être bien ingénieux à se tourmenter soi-même pour se faire une peine des avantages d'autrui. L'envie fait sur le cœur & sur l'esprit du forçat qu'elle tyrannise ce que la pierre infernale fait sur les chairs; c'est un corrosif brûlant qui consume toujours, & dont la pointe s'éguise à mesure qu'elle travaille. Le gourmand se contente de vivre en animal: au contraire, l'envieux ressemble aux Anges rebelles. Le premier ne songe qu'à digerer, le second ne digere jamais le bonheur ou le mérite personnel de son voisin. Un vieux proverbe nous apprend que la gourmandise est plus meurtriere que le fer & le feu: *Plus occidit gula, quam gladius.* Nous avons encore un axiome dont la pratique est d'une grande utilité pour ceux qui veulent se former un excellent caractere, & dont les trois parties conviennent également au corps & à l'esprit. Tenez vous toujours en garde contre les desirs inquiets: ils sont incompatibles avec la gaieté qui vous est naturelle. Conservez bien cette

gaieté, c'eſt un tréſor : *Mens hilaris*. Acquerez ce doux repos dont je vous parle dans tout mon Livre, mais agiſſez. La pareſſe appeſantit le corps & amollit le cœur. Les délices de Capoue amollirent Hannibal. Repoſez-vous donc ſobrement : *Requies moderata*. Enfin réjouiſſez-vous avec des amis délicats, mais ne vous livrez jamais aux plaiſirs brutaux. La débauche eſt odieuſe & l'on ſe deshonore à trop boire & à trop manger: *Diæta*.

JE ne ſaurois croire qu'on ſoit fâché de trouver ici ce que M. Rouſſeau dit de l'envie :

La main du tems creuſa les voutes ſombres
D'un autre noir ſejour des triſtes ombres,
Où l'œil du monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les vents n'ont jamais careſſé.
Là de ſerpens nourrie & dévorée
Veille l'envie honteuſe & retirée,
Monſtre ennemi des mortels & du jour.
Qui de ſoi-même eſt l'éternel vautour,
Et qui trainant une vie abbatue
Ne s'entretien que du fiel qui le tue,
Ses yeux cavés, troublés & cligotans
De feux obſcurs ſont chargés en tout tems,
Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un froid poiſon qui le gêle & le brûle,

Et qui delà porté dans tout son corps
En fait mouvoir les horribles ressorts.

MON Dieu! quand je vois les hommes se dégrader par des vices si honteux, je suis tenté de croire que le plus grand miracle de la Religion Chrétienne seroit de les ramener à la raison.

MAIS quelque raison que vous ayez, quand même vous rassembleriez en vous toutes les parties du vrai Mérite, ne vous tenez pas moins en garde contre la présomption. Notre force ne peut se mesurer que sur la defiance que nous avons de nous-même. Si l'homme fort est au dessus de certaines foiblesses, il est pourtant vrai que nous avons tous chacun la notre. On dit que le plaisir est celle des jeunes gens; l'avarice celle des vieillards, la vanité celle des Grands, & la médisance celle du peuple: mais enfin, l'homme sage surmonte la foiblesse de sa nature par la constance de son esprit. Le triomphe de la vertu est de résister à la tentation. Quand on a soin de reprimer les mouvemens déréglés de l'ame, leur ferocité s'adoucit, & ils deviennent comme des animaux domestiques & apprivoisés qui habitent avec nous, & qui s'y tiennent en

paix. Nous ne sommes capables d'aucun autre mérite que de pouvoir par la grace de Dieu résister à la tentation : *Tolle certamina! tulisti coronas.*

CETTE soumission des mouvemens de l'ame à la raison est ce qui rend la vie de l'homme tranquille & heureuse. Parvenus à ce degré de raison, défions-nous de notre cœur; & dans l'occasion, si nous ne pouvons vaincre qu'en fuiant, fuions. C'est une des plus sages précautions de la Religion Chrétienne de nous fournir des remedes contre notre penchant au mal. La religion & la raison font le partage, ou deviennent le fruit de la vraie philosophie.

QUE l'Evangile fait bien l'éloge de la probité en déclamant vivement contre l'hypocrisie ? Mon Dieu, on a bien de la peine à trouver un homme de bien, & il pleut des *Devots*. Il est vrai que la qualité de *Devot* est un vernis admirable sur la reputation d'un fripon, & d'une femme dereglée. M. de la Rochefoucault, dont les maximes sont merveilleuses, dit que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Quelqu'un, je crois que c'est la Bruyere, a dit qu'un méchant ne se peut montrer bon que par un second

crime, qui est l'hypocrisie, vice bas, timide, lache, & le plus opposé à la vraie probité. Il ajoute que la vieillesse & la laideur, l'adversité & la vaine gloire, la mode & l'espoir de cacher ses défauts, font plus de dévots que les Prédicateurs. Ordinairement la dévotion des vieilles coquettes n'est qu'un état de bienséance qui les dédommage du débris de leur beauté. Je ne crois point d'Athées, mais je crois que rien n'en approche tant que l'hypocrite. C'est un scelerat qui n'affecte de craindre Dieu que pour mieux tromper les hommes; qui trafique ce que nous avons de plus auguste dans la seule vûe de pouvoir rester toujours impunément vicieux à la faveur d'un peu de réputation dérobée. A l'occasion de ce vice, qui est diamétralement opposé à toute Religion & à l'honneur, je hazarde une proposition bien simple, & je l'adresse aux Déistes. Je leur dis: Vous croyez un Dieu, & vous croyez qu'il y a tout au moins dans le monde un homme de bien & un hypocrite. La conséquence est absolument nécessaire. Il y a donc un Paradis & un Enfer.

Je n'ai pas prétendu démontrer l'excellence de la Religion Chrétienne uni-

quement par le soin qu'elle prend de réprouver des vices que les honnêtes gens détestent : en cela l'Evangile me semble ne faire que l'office d'un sage gouverneur ; c'est me prescrire des regles de conduite qui puissent m'attirer de la part des hommes plus de confiance & plus d'amitié ; c'est m'apprendre le moyen de vivre plus heureux & plus longtems : mais me rendre méritoire pour l'Eternité le plaisir que j'aurai pris à vivre en homme reglé, en homme sage, en homme vrai ; me tenir compte du soin que j'aurai eu de ma réputation, de ma fortune, de ma santé, de l'heureuse occasion que j'aurai trouvée d'obliger un honnête homme, ou de secourir un malheureux ; me savoir gré de mon attention à payer mes dettes, à remplir les devoirs de mon état, à ne me point livrer à des passions brutales ; me récompenser d'un peu de force d'esprit qui me fait supporter patiemment une disgrace ou une injure ; accidens auxquels j'ai donné lieu, ou que je ne pouvois éviter : en verité, c'est le comble des misericordes du Très-haut. Non, on ne sauroit assez vanter l'excellence d'une religion aussi consolante & aussi sainte.

L'EXCELLENCE de la religion se fait encore bien sentir par la lecture des Livres saints. A travers un style simple & naïf, on reconnoît le pouvoir d'une Majesté formidable, & l'on adore les bontés d'un Pere le plus affectueux. La parabole la plus commune renferme toujours quelque chose de divin. Aujourd'hui qu'on a plus d'érudition & plus d'esprit que jamais, écrit-on comme David? Nos esprits les plus profonds & les plus délicats ont-ils écrit comme ces hommes simples, ignorans & grossiers, dont Jesus-Christ fit ses Apôtres? Depuis eux jusqu'à nous, le plus grand génie a-t-il approché de cette force, de cette sublimité, de cette énergie? Mon Dieu qu'on est à plaindre, quand on ne sent point la sagesse & la bonté de votre Loi! Mais aussi pour peu qu'on la connoisse, on ne tarde guéres à passer de la régularité pour le precepte, au goût pour les conseils.

SI je réfléchis à la vicissitude de toutes les choses créées, au renversement des plus grands Empires, à la fluidité rapide de tous les biens temporels, qui courent indistinctement de famille en famille, & passent legérement du Maître au Valet: n'aurai-je pas raison de décider que tout

cela n'eſt qu'un jeu? Mais ſi de-là je tourne mon eſprit du côté de la religion, ſi je réfléchis qu'un établiſſement confié à douze pêcheurs a reçû ſa perfection, malgré toutes les puiſſances de la terre & toute la cruauté des Tyrans, malgré un nombre preſque infini d'Hereſiarques & de Novateurs; en un mot, malgré le ſang & la chair; & que cet établiſſement dure depuis plus de dix-ſept cens ans dans toute ſa pureté; cette penſée ſeule me tient lieu de démonſtration.

JE ne puis être convaincu d'une verité que par un ſentiment de mon cœur qui ne me laiſſe pas le loiſir de penſer, ou par une démonſtration qui ne me laiſſe point de replique. Si c'eſt par demonſtration, le cœur doit ſe prêter à l'eſprit; ſi c'eſt par ſentiment, l'eſprit doit ſuivre le cœur: En effet, dès que mon cœur a ſenti la ſainteté de ma religion, je n'ai plus beſoin de penſer, & mon eſprit n'a plus rien à faire. Ici le ſentiment & la démonſtration ſont également honneur à la foi; l'un, pour conſoler le fidele; l'autre, pour confondre l'incrédule. Quelle eſt donc l'excellence d'une religion qui fait tout-à-la-fois la conſolation de ſes ſectateurs, & la réprobation de ſes ennemis.

HOMME simple, soûmettez-vous & raisonnez peu, voilà votre partage. Mais pour ceux qui sont chargés d'éclairer les peuples, ou qui se trouvent dans la nécessité de soûtenir les droits de la religion, c'est un devoir indispensable de joindre le raisonnement au sentiment. Le Juif resteroit toujours Juif; le Protestant toujours Protestant, s'il leur étoit permis de ne prendre que leur cœur pour juge. L'ignorance volontaire n'est pas une excuse légitime de l'égarement : & c'est ce qui impose à l'infidele, à l'incrédule, & au Chrétien égaré la nécessité de se départir de leurs préjugés, de s'instruire de bonne foi & de se laisser convaincre.

QUOI que ces grands sujets ne soient pas de mon ministere, j'ai assez lû pour oser en dire un mot : on me dispensera pourtant d'en parler en Théologien & en Docteur. Il est tellement essentiel de s'instruire de ce qui regarde la religion, que ceux qui refusent d'apprendre ce qu'ils doivent savoir, tombent dans l'hérésie des anciens Gnosimaques. Ils admettoient les bonnes mœurs, mais ils rejettoient l'étude des principes. Si ce miserable système avoit lieu, le Payen qui auroit de l'humanité seroit autant en sûreté de son

salut que le Chrétien fidele. D'ailleurs cette opinion renferme une contradiction manifeste : Comment bien remplir ses devoirs, si on n'en a pas une idée juste ? comment pratiquer un culte qu'on ignore, & comment se déterminer entre l'heresie & la vraie religion si on ne sait pas les distinguer? L'interêt le plus pressant & le premier devoir de l'homme est donc d'acquerir toute la connoissance dont il est capable pour ne pas confondre l'orthodoxie & l'erreur.

OUTRE la Catholicité que nous professons, trois façons de penser differentes partagent les hommes sur ce qui regarde la religion : 1. Les Athées, supposé qu'il en soit ; pour moi je n'en crois pas. Les plus stupides des hommes ont au moins un peu de raison. Je conviens qu'à mille égards quelques bêtes ont plus d'instinct que quelques hommes ; mais enfin l'instinct n'est pas la raison. 2. Les Deistes, les incrédules, les impies de profession, les esprits forts : en un mot, tous ceux qui sont également éloignés de toute religion ; & je crois que c'est-là le grand nombre. 3. Enfin ceux que de faux préjugés, la force de l'éducation & de l'habitude, l'entêtement & le refus de s'instruire retien-

nent dans des erreurs qui les eloignent de nous.

JE ne crois pas d'athées. L'odieux Spinosa a voulu introduire une espece d'athéisme, & renouveller les absurdités d'Anaximandre qui vivoit cinq ou six siécles avant Jesus-Christ: mais cette idée répugne trop à la raison pour pouvoir penser qu'elle ait des sectateurs. Les Payens, les Idolâtres de toute espece & de tout païs croient des Dieux. Le peuple ignorant & grossier se faisoit des Dieux de bois, de plâtre ou d'argile: tant qu'on étoit heureux, le Dieu étoit adoré: à la moindre disgrace, on lui cassoit bras & jambes. Ces Dieux s'appelloient Lares, Dieux Penates, Dieux Domestiques: pour l'ordinaire le coin du feu étoit le paradis de ces marmouzets. Cependant à travers de cet aveuglement burlesque & déplorable, on démêle une sorte de foi qui, bien définie, ne peut s'appeller que superstition. Mais si les Idolâtres adoroient une infinité de Dieux de leur imagination & de leur façon, les sages reconnoissoient une divinité suprême qui préside à tout. Les uns croyoient que cette divinité étoit le Soleil: les autres l'appelloient le Destin, la Providence, le grand Jupiter, le grand

Dieu auquel ils subordonnoient des Dieux mitoyens: mais enfin personne n'a jamais crû l'éternité de la nature. La seule raison nous démontre que la matiere n'a pas pû se produire elle-même: toutes les sectes & toutes les Nations admettent un Créateur: donc il n'y a point d'athées.

ON ne raisonnera jamais juste que quand on saura bien définir. Il est vrai que chez les Payens les hommes sans lettres & sans éducation se faisoient des idées bien extravagantes de la Divinité, mais ils n'étoient point athées. Pour être athée il faut nier qu'il y ait un Etre suprême qui a créé le monde par son pouvoir, & qui le gouverne par sa sagesse: & c'est ce qu'on n'a jamais pensé. Pour connoître l'existence éternelle d'un Dieu Créateur, il n'est pas nécessaire d'avoir de la foi & de la raison, il ne faut que des yeux.

CEUX d'entre les Persans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains qui avoient plus de lumieres, & qui cherchoient de bonne foi à se faire une idée juste de la nature Divine, sont convenus, que non seulement il y avoit un Dieu superieur aux autres Dieux, mais encore qu'il n'y avoit qu'un Dieu. Il est vrai que peu

d'années avant Jesus-Christ Agrippa gendre d'Auguste, fit bâtir à Rome un Temple pour les Dieux; il étoit surtout dédié à Jupiter vengeur. Ce Temple est aujourd'hui l'Eglise de Notre-Dame de la Rotonde. Les Dieux de la Fable & ceux des Philosophes avoient des temples qu'on appelloit le Panthéon: & le culte des Dieux s'appelle depuis peu le Polithéisme; mais enfin malgré les absurdités populaires, & les opinions differentes des hommes éclairés, il est constant que dans toutes les Nations on reconnoît une Divinité suprême.

SAINT Augustin a parfaitement éclairci la confusion dans laquelle vivoient autrefois les hommes grossiers & aveugles. Il a réduit cette pluralité chimerique des Dieux à la seule Divinité qu'ils appelloient Jupiter: Il a démontré que le pouvoir & les fonctions qu'on attribuoit à Neptune, à Pluton, à Mars, à Minerve; en un mot, à tous les Dieux, venoient immédiatement de l'unité d'un seul & même principe, & que cette foule innombrable de Dieux & de Déesses n'étoient que le même Jupiter, dont ils exprimoient les differentes vertus sous des noms differents.

LES plus grands génies de l'antiquité comme les hommes les plus simples, auroient été bien scandalisés, si de leur tems quelqu'un avoit supposé l'athéisme. En effet, il est bien sensible que le dessein, la pensée, le mouvement, ne sont pas du ressort de la matiere. Les Philosophes sensés ont unanimement reconnu l'unité de Dieu, & l'immortalité de l'ame: Hé comment l'ame pourroit-elle mourir? elle n'est formée ni de matiere ni d'élemens. J'abuserois de la patience de mes Lecteurs, si je m'amusois à leur prouver ce qu'ils sentent d'eux-mêmes: ils savent comme moi que l'athéisme, l'idolâtrie, la pluralité des Dieux & la mortalité de l'ame, sont des extravagances qui blessent les premiers élemens de la raison.

JE ne comprens pas, comment les hommes aiment si peu la lecture: je crois en inspirer le goût par tous les fragmens dont je compose ce Traité: Mais il ne faut lire qu'avec de bonnes dispositions: l'orgueil & le méchant esprit empoisonnent les meilleures choses. Quand on remonte à la source, on trouve mille & mille traits qui flatent infiniment le cœur & l'esprit. La paresse ou l'inattention de ceux qui voudroient tout savoir sans rien

apprendre, m'ont déterminé à venir à leur secours. Si l'on veut se satisfaire sans être obligé de recourir aux originaux, voici un précis très-sommaire du beau discours de M. de Ramsay sur la Mythologie. Vous trouverez dans son extrait la délicatesse du style & la force du raisonnement. Il parlera toujours jusqu'à ce que j'en sois aux Déistes, & je ne citerai que les traits qui ont rapport à mon dessein.

ZOROASTRE dit que Dieu est le premier des incorruptibles, éternel, non engendré. Il n'est point composé de parties, il n'y a rien d'égal à lui. Il est Auteur de tout bien, desintéressé, le plus excellent de tous les êtres excellents, & la plus sage de toutes les intelligences. Le Pere de la Justice & des bonnes Loix: instruit par lui seul, suffisant à lui-même, & premier producteur de la nature.

ABULFADA, cité par le celebre Docteur Pocok, dit que selon la primitive doctrine des Perses, Dieu étoit plus ancien que la lumiere & les ténebres, & qu'il a existé de tout tems dans une solitude adorable, sans compagnon & sans rival.

SELON Plutarque, les Anciens ont appellé du nom de Dieux les differentes productions de la Divinité. Rien de ce qui n'a point d'ame, rien de materiel & de sensible ne peut être Dieu. Il n'y a qu'une seule intelligence souveraine, & une Providence qui gouverne le monde, quoiqu'on l'adore sous differens noms, & quoiqu'elle ait établi des puissances inferieures pour ses Ministres. Voilà la doctrine des premiers Egyptiens sur la nature Divine.

ORPHEE a dit que l'Univers a été produit par Jupiter. L'Empirée, le profond Tartare, la Terre & l'Océan, les Dieux immortels & les Déesses, tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, étoit contenu originairement dans le sein fécond de Jupiter, & en est sorti. Jupiter est le premier & le dernier, le commencement & la fin. Tous les Etres émanent de lui. Il est le Pere primitif & la Vierge immortelle. Il est la vie, la cause & la force de toutes choses. Il n'y a qu'une seule Puissance, un seul Dieu, un seul Roi universel de tout.

LES ouvrages d'Homere & de Virgile son imitateur, & les Métamorphoses d'Ovide, démontrent qu'ils reconnoissoient un

un Dieu suprême, le Pere & le Maître souverain des hommes & des Dieux, l'Architecte du monde, le Prince & le Gouverneur de l'Univers, le premier Dieu & le grand Dieu.

EURIPIDE reconnoît hautement la dépendance de tous les Etres d'un seul principe. O Pere & Roi des hommes & des Dieux! dit-il, pourquoi croyons-nous, miserables mortels, savoir ou pouvoir quelque chose? notre sort dépend de votre volonté.

SOPHOCLE représente la Divinité comme une intelligence souveraine, qui est la verité, la sagesse & la loi éternelle de tous les esprits. La nature mortelle, dit-il, n'a point engendré les Loix: elles viennent d'enhaut; elles descendent du ciel même. Jupiter Olimpien en est le seul pere.

PINDARE dit que Chiron apprenoit à Achille à adorer au-dessus de tous les autres Dieux, Jupiter qui lance la foudre.

PLAUTE introduit un Dieu subalterne qui parle ainsi: Je suis citoyen de la Cité celeste, dont Jupiter, pere des Dieux & des hommes, est le chef. Il commande aux Nations, & nous envoie par tous les Royaumes pour connoître les mœurs

& les actions, la pieté & la vertu des hommes. C'eſt en vain que les mortels tâchent de le corrompre par les offrandes & les ſacrifices. Ils perdent leur peine, il a en horreur le culte des impies.

MUSES, dit Horace, celebrez en premier lieu, ſelon la coûtume de nos peres, le grand Jupiter qui gouverne les mortels & les immortels, la terre, les mers & tout l'Univers. Il n'y a rien de plus grand que lui, rien d'égal à lui.

LUCAIN fait faire cette belle réponſe à Caton, quand Labienus lui conſeilloit de conſulter l'Oracle: pourquoi me propoſez-vous de demander à l'Oracle, ſi l'on doit mieux aimer mourir libre les armes à la main, que de voir la tyrannie triompher. Si cette vie mortelle n'eſt que le retardement d'une immortalité heureuſe: ſi la violence peut nuire à un homme de bien: ſi la vertu ne nous rend point ſuperieurs aux malheurs, & ſi la vraie gloire dépend des ſuccès? Nous ſavons déja ces veritès, & l'Oracle ne peut pas nous faire de réponſes plus claires que celles que Dieu nous fait à tout moment dans le fond de notre cœur. Nous ſommes tous unis à la Divinité, elle n'a pas beſoin de paroles pour ſe faire entendre; & elle nous

dit en naissant tout ce que nous avons besoin de savoir . . . . . elle se fait connoître à tous. Elle remplit tous les lieux, la terre, la mer, l'air, le ciel. Elle habite sur-tout dans l'ame des justes. Pourquoi la chercher plus loin?

ECOUTONS Thalès: Dieu, dit-il, est le plus ancien de tous les Etres. Il a produit l'Univers plein de merveilles. Il est l'intelligence qui a débrouillé le cahos, il est sans commencement & sans fin, & rien ne lui est caché. Rien ne peut résister au destin: mais ce destin n'est autre que la raison immuable, & la puissance éternelle de la Providence. Thalès dit encore que l'ame est un principe ou une nature qui se meut elle-même, pour la distinguer de la matiere.

PYTHAGORE qui exigeoit de si bonnes mœurs de ses disciples, sentoit bien que l'esprit ne peut atteindre à la connoissance des choses divines, à moins que le cœur ne soit épuré de ses passions. Il dit que Dieu est l'Esprit universel qui pénétre & qui se repand par toute la nature. Tous les Etres reçoivent leur vie de lui. Il n'y a qu'un seul Dieu qui remplit tout par son immensité, Principe unique, Lumiere du ciel, Pere de tous. Il produit

tout, il arrange tout : il est la raison, la vie & le mouvement de tous les Etres.

SOCRATE enfin, Socrate, dont le profond savoir & l'austere sagesse ont toujours été en si grande vénération, n'admettoit qu'un seul principe éternel. Loin des erreurs populaires, & touché de l'aveuglement des incrédules, il voulut convaincre Aristodeme de l'existence de Dieu, & lui fit remarquer d'abord tous les caracteres de dessein, d'art & de sagesse répandus dans l'Univers. L'intelligence, disoit-il, vous appartient-elle en propre, le hazard fait-il tout sans qu'il y ait aucune sagesse hors de vous? Vous ne voyez pas, dites-vous, ce sage Architecte de l'Univers : mais vous ne voyez pas non plus l'ame qui gouverne votre corps, & qui regle tous ses mouvemens. Si l'esprit qui réside dans votre corps le meut & dispose sa volonté, pourquoi la sagesse souveraine qui préside à l'Univers ne peut-elle pas aussi regler tout comme il lui plait? Si votre œil peut voir les objets à la distance de plusieurs stades, pourquoi l'œil de Dieu ne peut-il pas tout voir à la fois? Si votre ame peut penser en même tems à ce qui est à Athenes, en Egypte & en Sicile, pourquoi la Sageſſe divi-

ne ne peut-elle pas avoir soin de tout étant présente par tout à son ouvrage? Socrate sentant que l'incrédulité d'Aristodeme, venoit plûtôt de son cœur que de son esprit, conclut par ces paroles: *O Aristodeme! appliquez-vous sincerement à adorer Dieu, il vous éclairera, & vos doutes se dissiperont bientôt.*

Je crois ne pouvoir mieux finir cette courte dissertation sur la maniere de penser des Anciens que par ce beau mot de Socrate, & je l'adresse à tous ceux à qui je vais parler. Impies, incredules, prétendus déistes, esprits forts; croyez-vous passer pour gens d'esprit en affectant de ne rien croire? vous vous trompez. Un homme sage s'assujettit à des regles, un homme raisonnable se fait un système: il faut nécessairement se faire une religion, ou suivre une religion déja établie. Soyez donc l'inventeur ou le sectateur de quelque opinion, de quelque dogme, de quelque secte, sans quoi je ne puis vous désigner par aucune qualification qui vous soit parfaitement propre. Chrétiens? vous avez l'honneur de l'être, mais vous en rougissez. Payens? non: ils aimoient la vertu, ils adoroient les Dieux. Juifs? encore moins: tout homme qui ne croit

pas au Verbe incarné, ne croiroit pas au Messie annoncé ; & qui n'aime pas la vérité, aime encore moins la figure. Quand on haït l'Eglise, on ne fait pas grand cas de la Synagogue. Musulmans ? mais quels sujets de dérision l'Alcoran ne vous fourniroit-il pas ? d'ailleurs les Turcs sont plus religieux dans leurs Mosquées, que vous ne l'êtes dans nos Eglises, quand des restes de bienséance & d'éducation vous y ramenent quelquefois. La doctrine même de Mahomet ne vous conviendroit pas : il regardoit Jesus-Christ comme un grand Prophéte. Vous êtes d'assez mauvais Pyrroniens, Pyrron doutoit de tout comme Aristodeme, & vous, vous n'examinez rien. Vous avez commencé par mépriser les vertus Chrétiennes, vous finissez par abdiquer les vertus morales ; & peu à peu la corruption du cœur a produit en vous l'inflexibilité de l'esprit : voilà votre état. La vie animale, les plaisirs brutaux, la terre, le soleil, l'indépendance, l'ingratitude, l'irreligion ; voilà vos Dieux. Vous êtes donc un corps étranger à toute religion & à la raison.

ON joue un mauvais rôle dans le monde, quand on devient l'horreur de la société civile par l'impiété & par des idées

extravagantes. Point d'honnête homme sans religion, & qui manque à Dieu de dessein prémedité peut-il être fidele aux hommes? Choisissez donc une religion, & jugez de sa sainteté ou par la morale qu'elle prescrit, ou par le dogme qu'elle impose. La pureté de la morale ne dépend pas de nos mœurs: elle est toûjours la même. Supposer la nécessité de faire le mal, c'est un blasphême: trouver du plaisir à faire le bien, c'est une vertu. C'est le don d'enhaut. Demandez-le, vous l'obtiendrez. Ha! mon cher Aristodeme, *si scires donum Dei?* A l'égard du dogme, celui auquel nous nous assujettissons pour notre croyance, est une preuve de notre stupidité ou de notre bon esprit. Or dans toutes les sectes de l'Univers, je n'ai point trouvé de morale aussi pure, ni de loix aussi saintes que dans le Christianisme, & je n'ai point trouvé d'homme plus scandaleux dans sa façon de vivre & penser qu'un impie de profession.

IL m'est cher encore, & je respecte en lui le Baptême qu'il méprise: Essayons par le dogme, par la morale, si le sentiment ne pourra rien sur son cœur, & si le raisonnement ne pourra rien sur son esprit.

Un homme plongé dans tous les vices passe toute sa vie à tourner en ridicule tout ce que nous avons de plus saint : mais à la mort, il reclame le Sang de Jesus-Christ, il repasse dans son cœur abattu, & dans son esprit effrayé, les tendres reproches que Jesus-Christ faisoit aux Juifs : *Populo mi, quid feci tibi ?* Est-ce donc parce que je vous ai tiré du néant que vous m'avez traité d'imposteur? Je pouvois vous créer un reptile : J'ai joint ma bonté à ma puissance pour vous faire homme, & quel usage avez-vous fait de votre raison? Au lieu de reconnoître mon pouvoir dans les merveilles de la nature, & ma bonté dans votre création, dans votre conservation, dans votre rédemption; au lieu de méditer ma Loi vous l'avez déprimée sans vouloir l'apprendre. Au milieu de vos pareils & de vos complices vous supposiez que j'avois suborné des témoins pour écrire & pour prêcher des fables. Vous m'avez crû assez insensé pour confier aux plus vils & aux plus ignorans des hommes le débit de mon Evangile que vous traitiez de Roman: Est-ce-là, ingrat, le prix que je devois attendre du plaisir que je me suis fait de m'abaisser jusqu'à vous pour vous élever

jusqu'à moi? J'ai desarmé la justice de mon Pere en me faisant crucifier pour vous: cependant plus déterminé dans vos blasphêmes que Pilate dans son jugement, vous m'avez crucifié tous les jours par la dissolution de vos mœurs & par la fureur extravagante de votre morale impie.

Si ceux que nous conservons sous les noms de Déistes & d'Incrédules vouloient bien nous dire, sur quoi ils fondent leur incrédulité, leur aveuglement, leur endurcissement, je leur demanderois ce qu'ils peuvent opposer à l'accomplissement des prophéties, au don qu'eurent de pauvres pêcheurs de se faire entendre en toute langue, aux évenemens qui suivirent le déicide des Juifs, au progrès de l'Evangile, à sa durée, à sa sainteté: qu'opposeroient-ils enfin à tant de miracles operés dans l'ancienne & dans la nouvelle loi! ils ne sont assurément pas Déistes: quelle idée se feroient-ils de cette Divinité suprême à laquelle tant de Sages & de Philosophes rendroient hommage longtems avant l'Incarnation du Verbe? toutes les Sectes reconnoissent que Dieu est un Etre sans principe & sans fin, tout-puissant, créateur & conservateur de toutes choses, infiniment bon, infiniment sage, infiniment

juſte. Un bon Déiſte doit admettre cette définition : & je vais lui démontrer par cette définition même que rien n'eſt plus abſurde & plus extravagant que de nier la verité & la ſainteté de l'Evangile.

Si l'Incarnation du Verbe n'étoit qu'une ſuppoſition chimerique, ſi l'ancienne & la nouvelle loi n'étoient qu'un ramas de contes bleux imaginés par des viſionaires pour tromper les hommes; Dieu bon auroit-il permis à tant de Prophetes de nous apprendre l'avenir, & de nous annoncer le Meſſie ? Dieu ſage auroit-il permis à Moïſe & à Jeſus-Chriſt de nous ſeduire par de fauſſes loix pendant plus de trois mille ans ? Dieu juſte auroit-il confirmé ces loix par le ſang de tant de martyrs, & par la voix unanime de tant de Confeſſeurs, & de Docteurs qui ont ſi glorieuſement défendu l'Egliſe contre ſes ennemis ? Pourquoi dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament tant de réfractaires ſéverement punis ? Pourquoi faire prêcher l'Evangile dans tous les coins du monde ? Pourquoi y mettre le ſceau de la Divinité par une foule de miracles operés en préſence d'une nation entiere ? Cette nation autrefois la favorite de Dieu eſt devenue l'opprobre des nations : cette chere

Tribu de Juda auroit-elle manqué de nier la verité de ces miracles, s'ils n'euſſent été que les effets de l'illuſion ? C'étoit le ſeul prétexte qui reſtoit aux Juifs de juſtifier leur Déicide, & aux Antitrinitaires de colorer leurs abominables erreurs. Si tant d'évenemens réunis forment une démonſtration parfaite de la ſainteté de notre religion, il eſt néceſſaire de conclure que l'idée d'un Dieu bon, juſte & ſage, & la nullité du Chriſtianiſme eſt un paradoxe monſtrueux qui ne peut être imaginé que par l'ange de ténebres. Que les eſprits forts ne prennent pas le change : la révolte du cœur & l'acharnement à ne ſe jamais départir d'opinions abſurdes marquent bien plus de libertinage & de folie que de raiſon. Les Déiſtes admettent un ſeul Dieu comme nous, mais il ne veulent pas reconnoître trois perſonnes en Dieu. Ils nient la Divinité de Jeſus-Chriſt comme Arius, & celle du Saint-Eſprit comme Macedonius : & moi je leur ſoutiens que ce ſyſtême bleſſe la raiſon & ne s'accorde pas avec le Déiſme. Si Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, & ſi ceux qu'on appelloit le peuple de Dieu dans l'ancienne loi étoient infidéles; en un mot, ſi le Décalogue & l'Evangile ne ſont que des

fables, il faut que Dieu bon, juste & sage, mais vengeur, punisse pour crime d'idolâtrie tous les hommes qui ont regardé Moïse comme son législateur, l'arche d'alliance comme la figure de l'Eglise, & qui ont le bonheur d'adorer Jesus-Christ en esprit & en verité. Qu'un dogme pervers entraine après lui d'affreuses conséquences! Quoi! Dieu auroit créé son peuple pour le perdre! il nous auroit fait dicter de fausses loix pour nous surprendre! Ces idées monstrueuses peuvent-elles se concilier avec l'idée d'un Dieu juste & sage, & quelqu'un dans le monde peut-il imaginer rien de plus saint que ces loix? Que les prétendus Déistes conviennent donc qu'ils ne croient point en Dieu, quoique la nature & la raison leur démontrent qu'il y a un Dieu.

MAIS Seigneur, votre misericorde n'est pas encore épuisée pour eux: je veux les ébranler par quelques traits que je crois les plus propres à confondre l'incrédulité. Je ne les tirerai que des loix mêmes qu'ils attaquent: & si l'évenement joint au texte forme une nouvelle démonstration, oseront-ils encore nier la verité de votre Evangile? Qu'on se souvienne de mon principe, la saintеté d'une religion

ne se peut démontrer que par le dogme & par la morale. Quant au dogme, trois parties essentielles dans notre religion: les mysteres, l'accompliſſement des propheties, les miracles. Trois autres parties dans la morale: la Divinité du Législateur, la sainteté de la loi, & de notre part la nécessité des bonnes œuvres. Voilà les vrais fondemens de nos vertus theologales, la foi, l'esperance, & la charité.

A l'égard de la morale, je ne citerai que le sermon de Jesus-Christ sur la montagne, rapporté par Saint Mathieu chapitre 7; lui seul contient toute la Loi. J'aimerois fort à le paraphraſer, mais mon plan me l'interdit. Je me contente donc d'une traduction litterale & préciſe: *Ne penſez pas mal d'autrui. On vous jugera, comme vous aurez jugé les autres. Vous qui avez une poutre dans l'œil, comment oſez-vous remarquer une paille dans l'œil de votre frere? Ne donnez pas les choſes ſaintes à manger aux chiens. Demandez, & on vous donnera: cherchez, & vous trouverez: frappez, & on vous ouvrira. Si votre fils vous demande un poiſſon, lui donnerez-vous un ſerpent? Si donc méchans comme vous êtes, vous ſavez donner de bonnes choſes à vos enfans, à combien plus forte raiſon votre*

pere qui est dans les Cieux donnera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui demandent. Faites donc aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent; car c'est-là la Loi & les Prophetes. La porte de la perdition est large, celle du salut est étroite. Peu de gens la trouvent. Gardez-vous des faux Prophetes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, & qui au dedans sont des loups ravissans: vous les reconnoîtrez à leurs œuvres. Ce n'est pas assez de dire, Seigneur, Seigneur, il faut faire la volonté du Pere qui est dans les Cieux. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé & jetté au feu. Celui qui entend mes paroles & les pratique, sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre. Je garde la fin de ce sermon pour établir la sainteté du dogme.

SI je demande à l'incrédule, par quels raisonnemens il peut contester la sagesse d'une si belle morale, il se contentera de me dédaigner avec un fier sourire. Le plaisant écrivain, dira-t-il! il argumente en Chrétien, & il ne s'apperçoit pas qu'il tire les principes de l'Evangile que je desavoue. J'entends, mais je ne prends pas cette mauvaise refuite pour une solution raisonnable, & je sai réfuter un sophis-

me. J'en suis à la morale, il faut donc que l'impie m'en propose une plus infaillible que la notre, sans quoi j'aurai bien établi la sainteté de notre religion par la sainteté de notre morale. Mais je suis bien simple de demander de la raison aux incrédules sur ce qui regarde la religion. Leur impiété n'est point dans l'esprit, elle n'est que dans le cœur: qu'on les laisse vivre à leur gré, ils croiront tout ce qu'on voudra. Les bonnes mœurs répugnent aux impies.

Je passe au dogme, & je commence par les mysteres, parce que c'est delà surtout, que les esprits forts tirent le prétexte le plus specieux de leur incrédulité. Il y aura de l'extravagance à me demander raison des secrets de Dieu! tout ce qui est de foi ne se demontre pas. Le Créateur est infini, la créature est bornée: & c'est une révolte punissable de ne pas croire une chose uniquement parce qu'on ne la conçois pas. Dieu a bien voulu nous découvrir une partie de sa Toute-puissance par la création de tous les êtres: nous les voyons, nous en jouissons, donc nous les croyons: ce sont pourtant des mysteres. L'impie est bien bizarre dans sa façon de penser: il jouit tous les jours

délicieusement des mysteres de la création, & il se révolte contre les mysteres de la religion. Mais je lui soutiens que l'accomplissement des propheties, & que la notorieté des miracles imposent à la raison la nécessité d'ajouter foi à une religion dont les mysteres sont partie.

LE fameux Pere Malbranche dit que l'obscurité & l'incomprehensibilité des mysteres de la Religion Chrétienne sont des preuves invincibles de leur verité. L'Abbé Fleury dit qu'il faut captiver son esprit sans vouloir pénétrer le fond des mysteres. Moi je demande à l'incrédule s'il se croit plus en sûreté en niant tout qu'en croyant ce qu'il ne conçoit pas, & si les bornes que Dieu a imposées à notre raison laissent à cette raison bornée une idée probable que ces mysteres soient faux. L'impie n'a rien de plus cher que son corps: Peut-il concevoir dans ce corps le parfait accord des quatre élémens? Par tout ailleurs l'eau éteint le feu, & l'air l'embrase: le feu desseche la terre, & l'eau l'arrose. Mais dans nous, sans le concert miraculeux de ces élémens, sans l'humide radical, sans la chaleur naturelle, sans l'air que nous respirons, on verroit dans l'Instant se dissoudre cette poignée de terre

dont nous sommes petris. Delà je conclus qu'il n'est pas raisonnable de nier une chose uniquement parce qu'on ne la conçoît pas: & j'ajoute qu'on doit absolument la croire, quand elle est émanée d'une volonté toutepuissante, d'une sagesse infinie, & d'une autorité reconnue. Ce n'est point à l'homme à demander compte à Dieu de ses decrets éternels. Vous ne comprenez pas nos mysteres? & moi je ne comprens ni l'orgueil impie qui vous porte à vouloir les pénétrer, ni la folie qui nous détermine à ne les pas croire, parce que vous ne les concevez pas, quand vous jouissez de votre création, & de votre conservation que vous ne concevez pas mieux.

De tous les êtres créés il n'y a que l'ange qui soit au-dessus de l'homme. La structure de nos corps: toutes les facultés d'une raison judicieuse: l'étendue de nos connoissances, quand elles sont le fruit précieux d'un esprit docile, dont l'essor est modeste, & qui ne s'éleve que sagement: l'immortalité de notre ame: cette ame qui ne peut être autre chose qu'un souffle divin, qui est la partie essentielle de notre grandeur & le fondement de nos droits sur l'éternité par le sang de Jesus-Christ:

la jonction inconcevable de cette ame immortelle avec un corps périssable: que de faveurs, mon Dieu, que de faveurs! cependant un si beau partage ne suffit pas à l'orgueil de l'incrédule: il ne sait ce que c'est que respect, reconnoissance & subordination à l'égard de Dieu. Il est son ennemi déclaré, & il voudroit traiter avec lui comme avec son ami le plus intime: il voudroit partager sa confiance, entrer dans tous ses secrets, & connoître Dieu comme Dieu se connoît lui-même. Dieu ne devoit-il pas le consulter aussi, quand il créa le monde? il suit à la lettre le conseil que le démon figuré par le serpent donnoit à Eve. Ne suivez pas l'ordre qu'on vous donne, dévenez incrédule, mangez de ce fruit, & vous serez comme des dieux. Du peu que je dis il ne résulte pas que nos mystères soient comprehensibles, mais il en résulte qu'il faut absolument les croire parce qu'ils sont une partie essentielle d'une religion dont la sainteté est démontrée. Jesus-Christ a dit lui-même qu'il est Dieu, & il le prouve en faisant des miracles: n'est-ce pas un moyen suffisant de lever nos doutes, que peut-on exiger de plus? Si j'osois hazarder une pensée pour laisser au moins une legere idée de

la Trinité que nous ne concevons pas, je dirois que nos mysteres, l'accompliſſement des prophéties, & les miracles de Jeſus-Chriſt ſont les trois parties eſſentielles de notre religion qui eſt une ſeule & même religion, comme les trois perſonnes de la Sainte Trinité, le Pere, le Fils, & le Saint Eſprit, ne ſont qu'un ſeul Dieu.

AVANT que de parler des prophéties, il faut ſçavoir quel eſt le fruit de ce que nous appellons litteralement Ecriture; ce diſtique fera plaiſir:

Littera geſta docet; quid credas, allegoria;
Moralis, quid agas; quo tendas, analogia.

L'ECRITURE nous apprend ce qui s'eſt paſſé: le ſtyle allégorique ce que nous devons croire: la morale ce que nous devons faire: & l'analogie n'eſt autre choſe qu'une proportion meſurée des moyens juſtes de parvenir à la fin que nous nous propoſons. Il faut encore ſavoir que depuis Abraham, juſques longtems après la mort de Jeſus-Chriſt on ne parloit guere que par paraboles & par allegories. Examinons donc, ſi les Saintes Ecritures ne nous fourniſſent pas aſſez d'éclairciſſemens ſur les myſteres pour déſarmer l'incredulité.

EN consequence des promesses que Dieu avoit faites à Abraham, Jacob, petit-fils de ce saint Patriarche fut comblé de bénédictions, & devint le chef de tout Israël. Il eut douze enfans, ce qui l'obligea de partager les Israëlites en douze tribus: afin que chacun de ses fils fût Patriarche d'une tribu. Avant sa mort il manda ses enfans, & en reglant leur partage, il leur fit ce discours si touchant, que nous lisons dans le 49. chapitre de la Genese. Le neuf & le dixiéme verset sont de décision: *Juda est un jeune lion, vous vous êtes levé mon fils pour ravir la proie: en vous reposant vous vous êtes couché comme un lion & une lionne: qui osera le reveiller? Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le Prince de sa posterité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu: & c'est lui qui sera l'attente des nations.*

QUE peut-on répondre à la prophétie de Jacob? Elle est de quinze cens ans avant la naissance du Messie. Ce jeune lion qui se leve pour ravir la proie, n'est-il pas la figure de Jesus-Christ, qui par sa résurrection glorieuse terrasse les Juifs, le démon & la mort? Qui peut-on entendre par celui qui devoit être envoyé; & qui seroit l'attente des nations, si ce n'est ce-

lui-là même que le Prophéte Isaïe a annoncé sous le nom d'Emmanuel? Admirons encore un moment ce que Jacob promet à Juda: *Le sceptre ne sera point ôté*, &c. & jugeons de la prophétie par l'événement.

DES que les dix Tribus eurent abandonné celles de Benjamin & de Juda pour s'attacher à Jeroboam, les premiers conserverent le nom d'Israëlites, les autres prirent le nom de Juifs à cause de Juda. Voilà l'exécution des promesses de Dieu, & l'accompliſſement de la Prophétie de Jacob. Voilà cette terre promise que les Israëlites avoient conquise sur les Chananéens, & que Dieu avoit destinée à la posterité d'Abraham: voilà le partage de Juda: ses successeurs en ont joui seuls depuis le schisme de Jeroboam, jusqu'à la captivité de Babylone. Lisez le reste de l'histoire jusqu'à la naissance de Jesus-Christ. Il vint enfin ce Saint des Saints, cet Homme-Dieu, ce Messie tant de fois annoncé, si longtems attendu: il vint celui qui devoit être envoyé, & qui depuis tant de siécles faisoit la sainte impatience de son peuple: *Utinam dirumperes cœlos!* Il vint *parmi les siens, & les siens ne voulurent pas le reconnoître.*

QUOIQUE l'Evangile ne paroisse pas un argument concluant à ceux qui veulent ne rien croire, ils me permettront de le citer par deux raisons. Il faut que les jeunes gens qui sans être incrédules ne savent pas leur religion l'apprennent: & il faut que les impies, qui sans vouloir l'apprendre, en nient la sainteté, se trouvent confondus par l'accomplissement des Prophéties. Si ce qui est arrivé a été prophétisé, ce n'est plus assez à impie de nier la Loi de grace, il faut encore qu'il nie la Loi écrite & tout ce qui s'est passé depuis Abraham jusqu'à Jesus-Christ. Je citerai donc tour à tour de l'ancienne & de la nouvelle Loi tout ce qui peut former une démonstration parfaite sans consulter l'ordre des tems. Je commence par l'Evangile.

LES Mysteres de la Trinité & de l'Incarnation du Verbe sont les principes fondamentaux de notre Croyance. Ainsi s'il n'y avoit pas trois personnes dans l'unité de l'essence Divine, on ne pourroit pas dire que la seconde s'est incarnée & que la troisiéme procede du Pere & du Fils, par conséquent la Religion Chrétienne seroit un phantôme. Mais Dieu qui a prévû jusqu'où pourroit aller la malice des

pervers nous a fait annoncer la verité par la prédiction & nous a démontré la Divinité de son Fils par ses miracles, afin de ne pas laisser de subterfuges à l'incrédulité ni d'excuses aux hommes sans foi.

DIEU a dit que la lumiere se fasse, & cahos s'est débrouillé. Jesus-Christ a dit à ses Apôtres: *Allez, annoncez ma Loi à toutes les nations : Baptisez-les au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit*: l'Evangile a été prêché, & le Christianisme s'est établi. Delà, trois personnes en Dieu suivant la parole de Jesus-Christ. La création du monde & la propagation de la Foi marquent le même pouvoir dans le Pere, dans le Fils, & dans le Saint Esprit qui éclaire les Apôtres. Les miracles ne sauroient être que l'ouvrage de Dieu. Jesus-Christ a fait des miracles comme Dieu en a fait dans l'ancienne Loi: donc Jesus-Christ est Dieu, donc il y a une Trinité.

SAINT Jean est fort clair: *Il y a trois Personnes dans le Ciel qui prouvent la verité de notre Foi, le Pere, le Verbe & le Saint Esprit: & hi tres unum sunt; & ces trois Personnes ne sont qu'un Dieu*. Lisez toute sa premiere Epître. *Le verbe est avant les tems, il est en Dieu, & il est Dieu*. Voilà la distinction des Personnes

dans l'unité de l'essence: *La monde s'est fait par le Verbe.* Le Fils est donc Dieu Créateur comme le Pere. *Et le Verbe s'est fait chair.* Voilà l'Incarnation si clairement annoncée par Jacob. *Mon Pere & moi nous ne sommes qu'un.* Voilà encore l'unité de nature, & la distinction des personnes: & voilà ce que les incrédules refusent de croire même après la punition des Juifs qui attendoient depuis si longtems le Messie; *quoi? vous êtes hommes, & vous vous dites Dieu!*

JE ne puis me refuser à une réflexion: je trouve l'incrédulité tout au moins aussi condamnable que le Déicide. Que cette proposition ne révolte pas; voici ma raison: Rien de plus affreux que le crime des Juifs: les pierres en frémirent, le soleil en pâlit. Mais aussi cette posterité maudite d'un peuple si saint éprouve depuis huit siécles une réprobation si marquée, qu'il est impossible à l'esprit le plus bouché & au cœur le plus endurci de ne pas reconnoître un Dieu vengeur. Le peuple Juif ne peut plus s'appeller un peuple: il n'en reste qu'une troupe dispersée de brigands, qui vont dans tous les coins du monde porter l'horreur de leur perfidie. Par tout ils sont malgré eux les Evangelistes

gelistes muets de la Loi même qu'ils ont refusé de comprendre: par tout ils font preuve de l'abomination, de la désolation prophétisée par Daniel: *Erit in Templo abominatio desolationis, & usque ad consummationem & finem perseverabit desolatio.* Plus de sceptre, plus de synagogue, plus d'autel, plus de nation: hé pourquoi cette désolation durera-t-elle jusqu'à la fin des tems? c'est afin que dans tous les pays du monde & dans tous les siécles avenir la turpitude de ces misérables errants fasse preuve de la sainteté de la Loi qu'ils ont rejettée, & de la Divinité du Législateur qu'ils ont crucifié. L'assemblage de tous les crimes commis par quelques scelerats conféderés n'attireroit pas un tel châtiment sur toute une nation: mais si Dieu misericordieux récompense en Dieu, Dieu outragé par le crucifiement de son Fils, punit en Dieu vengeur. La punition des Juifs est proportionnée à leur Déicide: or voir cette punition & nier la Divinité du Verbe, c'est vouloir justifier le crime des Juifs. Ce n'est pas le commettre, mais c'est y adhérer, c'est dans un sens faire acte de complicité: c'est attaquer la justice de Dieu: donc l'incrédulité est aussi condamnable que le Déicide.

SAINT Luc & Saint Mathieu rapportent qu'une voix s'eſt fait entendre du ciel qui a dit: *Vous êtes mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toutes mes complaiſances*. Voilà la preuve de la conſubſtantialité. Saint Paul dans ſon Epître aux Romains dit, que *Jeſus-Chriſt eſt né Juif ſelon la chair, mais qu'il eſt Dieu béni & adoré dans tous les tems*. Voilà l'union hipoſtatique. Liſez en entier le premier Chapitre de ſon Epitre aux Hebreux, vous trouverez une parfaite démonſtration de la Divinité du Verbe. Quand il parle aux Corinthiens il dit: *Vos membres ſont le temple du Saint-Eſprit*. Nous liſons dans les Actes des Apôtres: *Pourquoi mentez-vous au Saint-Eſprit*. Avant que le Saint-Eſprit fût deſcendu ſur les Apôtres ils avoient des ſentimens tout humains, ils ne penſoient qu'à la grandeur temporelle de leur nation. *Et nos ſperabamus, quod redemturus eſſet Iſraël*. Mais dès qu'ils furent inſpirés de l'Eſprit Divin, *loquebantur variis linguis*. David en cent endroits parle des trois Perſonnes en Dieu. En un mot, le Myſtere de la Trinité eſt ſi développé dans les ſaintes Ecritures, qu'il n'y reſte d'inconcevable que ce qu'il faut pour nous laiſſer le mérite de la foi. Puiſque

souvent trop d'esprit ne sert qu'à nous égarer, nous sommes bien redevables à Dieu d'avoir borné notre raison superbe. Humilions-nous, & adorons.

L'INCARNATION de notre Seigneur, ses miracles, & sa Passion, sont très-chairement annoncée dans Isaïe: *Une Vierge enfantera un Fils qui s'appellera Emmanuel*. Ce mot Hebreu signifie: Dieu avec nous. *Dieu viendra, & il vous sauvera*. Alors, continue le Prophete: *Les aveugles verront, les sourds entendront, les boiteux marcheront, les muets parleront*. David au contraire prévoyant la malignité des impies a dit: *Aures habent, & non audient*. Rien n'est plus touchant, plus convainquant, plus clair, que le 53. Chapitre d'Isaïe sur la Passion de Jesus-Christ. Saint Jerôme a dit sur cet endroit qu'on prendroit plûtôt Isaïe pour un Evangeliste que pour un Prophéte: mais enfin, il étoit Prophéte, & la clarté de la Prophétie est un moyen de plus que Dieu s'est réservé pour foudroyer ceux qui n'auront pas ajouté foi à l'Evangile. Le Pseaume 21 est de la même clarté: ne perdez pas un mot de ces deux endroits.

ISAIE dit encore ailleurs: *L'Enfant est né, le Fils nous est donné, & quel sera*

son nom? Deus, Fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis. Infames Sociniens qui depuis Calvin & Luther êtes venus pour infecter l'Europe: assemblage monstrueux de toutes les héresies les plus détestables, vos efforts seront vains, personne ne doutera de la Divinité de Jesus-Christ. Malachie en parlant de Saint Jean-Baptiste & de Jesus-Christ, s'exprime ainsi: *Le Dieu des armées a dit: Je vous envoye celui qui doit préparer la voye; & aussi-tôt viendra ce Dominateur, cet Ange du Testament que vous attendez, que vous souhaitez: Le voilà qui arrive.* Le Verbe, depuis fait homme, parle ici lui-même par la bouche du Prophéte Zacharie: *Réjouissez-vous, fille de Sion, je viens à vous, & je demeurerai au milieu de vous.* Le Prophéte ajoute: *ait Dominus.* C'est donc Dieu qui parloit. Le Prophéte Michée annonce précisément que le Messie naîtra à Bethléem, qu'il dominera en Israël, & que ses jours sont éternels. Peut-on méconnoître-là l'homme-Dieu?

LE superbe Temple de Salomon ayant été détruit sans doute en punition de l'idolâtrie de ce Prince, les Juifs en firent bâtir un autre qui ne pouvoit pas être aussi magnifique: mais le Prophéte Aggée, lui

donna la préference, parce que Jesus-Christ devoit y prêcher: *Magna erit gloria Domus istius novissimæ quam primæ.* Mais que cette gloire dura peu! Quarante ans après la mort de Jesus-Christ les Romains ravagerent Jerusalem, & il n'y resta pierre sur pierre suivant la Prophétie de notre Seigneur. Le Prophéte Daniel l'avoit prophétisé avant Jesus-Christ: *Occiditur Christus.* Voilà le Déicide annoncé, & quelle en sera la punition? *Statuta desolatio.* Lisez tout Daniel, il est magnifique par tout. Mais ne lisez pas ceci en courant la poste, il y a de quoi méditer toujours. Que je suis fâché de m'être imposé des bornes sur une matiere si belle & d'une si grande étendue. Que de choses à dire sur tout ce que je ne fais qu'effleurer. Mais on voudra bien qu'après avoir cité quelques traits de nos Prophétes, j'entre dans d'autres particularités de l'ancienne Loi. Si on élevoit mieux les jeunes gens, on m'en auroit épargné la peine.

Le Prophéte Daniel vient de le dire: *Statuta desolatio.* Mais cette désolation fait la splendeur du Christianisme: repassez tout ce qui concerne les Juifs.

A tous ces traits peut-on ne pas sentir que la perfidie du Juif a fait la vocation

du Gentil, & que Jesus-Christ a bâti son Eglise sur les ruines de la Synagogue. Lisons avec attention, & même avec une curiosité humble & respectueuse la fin du Sermon que j'ai cité. Jesus-Christ dit que l'insensé bâtit sur le sable, & que le sage bâtit sur la pierre: *Ædificavit domum suam super petram; & descendit pluvia, & venerunt flumina, & flaverunt venti, & irruerunt in domum illam, & non cecidit, fundata enim erat super petram.* Les fondemens de l'incrédulité sont-ils autres choses que du sable, l'esperance du Chrétien fidele n'est-elle pas fondée sur la pierre? Cette maison de Dieu ne nous représente-t-elle pas l'Arche d'Alliance & l'Eglise de Jesus-Christ. Cette pluie qui tombe à flots, ces fleuves qui se débordent, ces vents qui se déchaînent pour ébranler cet édifice spirituel, ne nous représentent-ils pas les ennemis du peuple de Dieu & tous les Héresiarques qui dans tous les tems & tour à tour ont fait la guerre à l'Eglise? Incrédules, que peut le débordement de vos fureurs, que peut le souffle empoisonné de vos pitoyables plaisanteries? Peut-être arracherez-vous à la vertu un petit sat qui veut faire le bel esprit, ou vous embarquerez un sot dans la voye de la per-

dition. Mais c'eſt faire le mal pour le mal même, vous enviez donc le plaiſir des damnés. Croiez-moi, Meſſieurs, car préſentement je ne parle plus à des éleves: je parle à des hommes faits: je parle à cette ſecte, errante comme les Juifs, qu'on avoit par petits pelotons prêcher l'incrédulité dans toutes les Villes du Royaume: croyez-moi donc, Meſſieurs, vous avancez dans votre carriere, n'infectez plus la jeuneſſe; convertiſſez-vous, vous n'abattrez point l'Egliſe. *fundata ſuper petram.*

J'EN reviens toujours à l'eſſentiel de mon deſſein. Le jeune homme qui a le malheur de ſe livrer à de mauvaiſes compagnies ne ſeroit pas parvenu au comble de l'impieté, ſi une mere Chrétienne lui avoit fait ſentir tous les jours quelqu'un de ces traits frappans qui portent la religion juſqu'au fond de l'ame. Pourquoi tous les Chrétiens ne ſavent-ils pas que par le Déicide des Juifs ils ſont devenus héritiers adoptifs de la vocation d'Abraham? Les Tables de la Loi & l'Arche d'Alliance ne ſont-elles pas les préliminaires de l'Evangile & de l'Egliſe? La joye de Jacob en retrouvant ſon fils Joſeph en Egypte, n'eſt-elle pas l'image de la joie du bon Paſteur, quand il retrouve la brebis égarée? Les

secours que Joseph procure à sa famille doivent bien faire rougir les hommes dénaturés & les vindicatifs. Mais que la vertu de Jacob & de Joseph est loin de nous! Que voit-on aujourd'hui? des peres durs, des enfans ingrats, des hommes sans religion, la mauvaise éducation étouffe l'heureux naturel: les hommes ne savent plus que blasphemer contre Dieu, & se déchirer les uns les autres. Voudra-t-on bien me permettre d'alonger un peu cette dissertation sur l'ancienne & sur la nouvelle Loi? J'en parle moins bien qu'un autre, mais j'ose tout pour ramener les incrédules à la verité, & les jeunes gens à la lecture. Tel qui depuis vingt ans jusqu'à quarante entraîné par le tourbillon & enfoncé dans les plaisirs, me trouve un fort ennuyeux Prédicateur, sentira peut-être à soixante qu'il avoit assez follement passé sa vie. Il se souviendra que j'écris pour tous les âges: il pensera à la nécessité de se pénétrer de sa religion: il méditera sa fin derniere, & je me flate qu'alors il aimera à retrouver dans ce chapitre qu'il mépriſe aujourd'hui ce qu'il auroit sû dès quinze ans s'il avoit été bien élevé. Qu'on se souvienne ici que la morale ne s'attache pas à la date comme l'hiſtoire.

LES Israëlites qui avoient été si longtems détenus par les Egyptiens, obtinrent enfin un petit coin de terre de Pharaon: & tout-à-coup ce Prince devint leur persécuteur. Il porta la barbarie jusqu'à faire périr leurs enfans premiers nés. N'est-ce pas-là précisément ce que fit Hérode quinze cens ans après à l'égard des Juifs? Moïse échappe aux fureurs de Pharaon: Jesus-Christ échappe à la vigilance d'Hérode. Moïse hazardé sur les eaux du Nil par la sage confiance d'une pieuse mere, Moïse sauvé par la fille de Pharaon, élevé dans son palais & nourri par cette femme forte qui avoit exposé les jours précieux de ce fils bien aimé! tant de prodiges permettent-ils de penser qu'un jour Moïse dût être un imposteur. N'annoncent-ils pas au contraire que Dieu l'avoit destiné dans tous les temps pour être le liberateur & le législateur d'Israël.

UN fleuve a sauvé Moïse, une mer va perdre Pharaon. Ce Prince, insensible à toutes les plaies qui avoient désolé son Empire, ose encore violer sa parole & les saints droits de l'hospitalité. Il poursuit ce même peuple dont il avoit tiré tant de services importans & dont enfin il avoit accordé la délivrance. Les eaux de la Mer

Rouge partagées forment deux murs qui contiennent les flots. Les Israëlites passent à pied sec: & tout-à-coup ces murs d'airain pour le peuple de Dieu redeviennent fluides pour les Egyptiens: tout est submergé. Quelle difference des bons Rois aux Tyrans! Incrédules, la dureté de Pharaon annonçoit la votre. Sa cruauté, sa perfidie, son ingratitude, ne sont-elles pas autant de Prophéties de la maniere dont les Juifs traiteroient Jesus-Christ?

LA Manne dans le désert & l'eau qui coule d'un rocher, ne sont ce pas là des miracles renouvellés par Jesus-Christ, quand il changea l'eau en vin, & quand il multiplia les pains & les poissons. Josué arrête le soleil, saint Pierre marche sur les eaux. La défaite des Amalecites, des Ammonites, des Midianites, des Philistins, des Assiriens: n'est-ce pas là la Prophetie de la défaite de Maxence par Constantin le Grand? ne sont-ce pas là des preuves toujours rénouvellées de la protection dont Dieu honore son peuple? Mais combien la bonté de Dieu fait-elle d'ingrats? Le veau d'or en est une triste démonstration: qu'on est borné, qu'on est aveugle, quand on aime l'or jusqu'à

l'idolâtrie, & quand on préfere Barrabas à Jesus-Christ! L'attachement démesuré pour les richesses me paroît une héresie de mœurs bien extravagante: c'est une réprobation anticipée puisque ceux qui aiment le plus l'argent sont ceux qui en usent le moins.

MAIS si le peuple de Dieu fut quelquefois indocile & rebelle, la fermeté de Moïse à punir l'infidelité est bien admirable. Si Charles-Quint n'avoit pas préferé une mauvaise politique aux vrais interêts de la religion, Luther ne se seroit pas tiré d'Augsbourg. Je croit que sans diminuer la gloire de Saint Jean-Baptiste je puis bien appeller Moïse le premier précurseur de Jesus-Christ. En effet les Tables de la Loi n'étoient-elles pas pour les Israëlites ce que l'Evangile est pour nous, l'Arche d'Alliance n'est-elle pas la figure de notre Eglise? Mais Nadab & Abiu frappés de mort subite pour avoir négligé de mettre du feu sacré dans l'encensoir me font trembler pour nos ministres. Quelle séverité dans l'ancienne Loi, quelle tolerance dans la nouvelle! Cependant à la fin la bonté de Dieu se lasse, & la sainteté de l'état ne fait pas le salut de l'homme appellé. Pour vous, jeunesse inconsiderée,

qui n'avez jamais que des saletés & des impietés dans la bouche, craignez le sort du blasphêmateur lapidé. Quelle honte pour tout homme qui est quelque chose dans le monde de paroître élevé comme un crocheteur.

ON aura raison de ne regarder mon livre que comme une espece de directoire pour ceux qui veulent apprendre & qui ne sauroient s'instruire parfaitement qu'en recourant aux originaux dont j'ai tité ces extraits. Je ne puis penser à tout ce qui regarde l'Arche d'Alliance sans être penetré d'admiration & de respect. Les ennemis mêmes du peuple de Dieu la respectoient & la redoutoient infiniment: qu'elle puissance, quelle décoration! Les pains de proposition dont il n'étoit permis qu'aux Prêtres de manger, ne sont-ils pas l'image ou la figure du Sacrement de nos Autels? Après la mort de Moïse, Josué son successeur reçoit le don des miracles: le passage du Jourdain est aussi étonnant que celui de la Mer Rouge. En un mot, tout fait preuve de la saintеté de la Loi écrite: quand je vois les inerédules s'élever contre Dieu je crois entendre quelques corbeaux croassants qui forment une conjuration contre le soleil: ce sont des gre-

nouilles expirantes sur les bords d'un marais desseché. *Anima eorum sicut terra sine aqua tibi.* Si quelqu'un d'eux s'avise de me lire, il verifiera ce que dit Madame Deshoulieres:

Personne ne lit pour apprendre,
On ne lit que pour critiquer.

INSTRUISONS-nous, devenons raisonnables: mais n'abusons pas de notre raison. Ne cherchons pas à philosopher sur des choses que Dieu ne veut pas nous faire comprendre tandis que notre ame languit dans sa prison. Contentons-nous de l'obéissance: disons-lui comme Samuel: *Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute.* Peres trop indulgens qui avez le malheur d'élever des monstres, châtiez-les ou craignez la punition d'Helie: soyez inexorables sur ce qui regarde la religion, & ne souffrez jamais qu'ils placent dans leur cœur l'idole de Dagon à côté de l'Arche d'Alliance. La regne de Saül & sa chute précipitée prouvent bien la vanité des grandeurs: & l'étroite liaison qui se forme entre Jonathas son fils & David nous marque tout ce que la vraie vertu peut sur des cœurs bien placés. Les conversations instructives, les bonnes lectu-

res, & la droite raison n'ont guéres de part à la courte amitié des impies.

QUEL esprit transcendant auroit pû le prévoir? David presque nain défait le géant Goliath, David paissant les moutons de son pere devient Roi, David grand pécheur devient un modele de pénitence, enfin David ignorant devient le plus grand des Prophétes: que de mysteres! les decrets de Dieu sont impénétrables, & l'homme orgueilleux veut tout pénétrer. Pourquoi une Trinité, pourquoi l'incarnation, pourquoi naître dans une crêche, pourquoi permettre le crime des Juifs, pourquoi cacher la chair & le sang sous de foibles apparences, pourquoi l'Arche de Noé, pourquoi l'Arche d'Alliance, pourquoi les Tables de Moïse, pourquoi l'Evangile, & mille autres questions aussi frivoles? Acheve impie, que n'ajoutes-tu, pourquoi un Dieu? Et moi je te réponds, blasphêmateur infame, pourquoi n'est-tu pas Chenille ou Limaçon plûtôt que de scandaliser la societé civile? Si Dieu t'avoit fait Ange, tu aurois suivi l'exemple de l'Ange rebelle. Il sied bien à l'homme de faire des questions à Dieu?

NOUS n'avons rien de plus touchant, de plus énergique que les Pseaumes de

David. Ils feront l'instruction & la consolation des Fideles jusqu'à la consommation des tems. On sent à chaque verset qu'ils sont l'ouvrage de Dieu: mais quelle gloire pour David d'être compté parmi les ayeux de Joseph époux de Marie, *de qua natus est Jesus !* Vierge sainte, le Verbe est votre Dieu, & vous devenez sa mere. C'est dans votre chaste sein que se fait l'union hipostatique de la nature divine avec la nature humaine. Choisie entre toutes les femmes pour être la mere de notre Redempteur, tout le Christianisme pouvoit-il craindre qu'un jour l'impie Nestorius vous refuseroit le titre auguste de Mere de Dieu ? Si Nestorius ne concevoit pas cette union hipostatique, concevoit-il mieux, comment son ame s'étoit unie à son corps? En Jesus-Christ la divinité se joint à l'humanité pour nous faire sentir toute l'étendue de son amour : En nous il joint l'immortalité de notre ame à la fragilité de notre corps pour nous faire adorer en lui ce que nous aurions eu peine à comprendre. Un Dieu se fait homme, & une Vierge enfante : assurément voilà des prodiges qui ne sont pas moins étonnans que la création du monde. Mais ce que nous voyons nous porte à croire

ce que nous ne concevons pas. Nous sommes bien ennemis de nous-mêmes de nier le principe de notre gloire & de notre bonheur. Nous sommes bien extravagans de vouloir que les Mysteres soient du ressort de la raison, & que les miracles soient du ressort de la nature. Nous sommes bien ingrats & bien téméraires de reprocher à Dieu de nous avoir pas fait aussi puissants & aussi clairvoyans que lui.

L'HISTOIRE de Salomon est une source bien feconde de réflexions salutaires. Ce principe avant sa chute étoit l'image vivante de la Sagesse éternelle. Il executa le grand dessein qu'avoit formé David son pere, d'élever le premier Temple qu'on ait offert à Dieu. Tous les Ecrivains qui ont parlé de ce Temple conviennent que sa magnificence étoit audessus des expressions. Rien de plus saint que les écrits de ce sage Roi, rien de plus judicieux que son jugement, rien de mieux ordonné que sa maison, rien de plus superbe que la dépense. Tous les Rois de la terre auroient peine à l'égaler. La Reine de Saba voulut voir les prodiges d'un Prince respecté & admiré de toutes les Nations: mais quel exemple de la fragilité humaine! Les femmes corrompent Sa-

lomon, il ne rougit pas de s'allier avec les ennemis du peuple de Dieu, & par degrés il passe de la débauche à l'idolâtrie. Le dogme le plus saint, la morale la plus pure ont peine à contenir l'homme. Il est plus de Dalila que de Samsons. Le Pere Lamy avoit bien raison de dire que les passions & la raison forment un schisme perpetuel dans nos esprits. L'amour nous porte au-delà de la verité : on aime à inventer, & on s'égare. Le libertinage commence par corrompre le cœur & finit par aveugler l'esprit : voilà la source de toutes les hérésies.

Les femmes mondaines, les conquettes de profession, & les fausses devotes, s'imaginent qu'elles ont déja un pied dans le ciel, quand elles ont surpris la confiance meurtriere d'un Prêtre avare, d'un ignorant, d'un adulateur : mais ne craignent-elles pas le sort de Jesabel ? Ce n'est pas sans dessein que l'antiquité nous propose souvent de grands exemples de vice & de vertu. Toutes nos Jesables font horreur à un homme délicat, & un connoisseur ne se lasse jamais d'admirer & de méditer une Judith. Beauté naturelle, pieté sans faste, courage invincible, & la plus vive foi qui fût jamais : telle étoit Judith, quand

elle préserva le peuple de Dieu des fureurs du téméraire Holopherne. L'ambitieux Aman pendu à la même potence qu'il avoit fait élever pour l'humble Mardochée : Ananie, Misaël & Asarie préservés dans la fournaise : Daniel sortant deux fois victorieux de la fosse aux lions, ne sont-ce pas là des miracles ? Cette fosse couverte d'une grosse pierre, cette pierre scellée avec soin & levée malgré les surveillans, & la fureur des lions affamés desarmée par la providence, n'est-ce pas là la figure du tombeau de Jesus-Christ qui a vaincu la mort comme son saint Prophéte a vaincu les lions. C'est moi, dit Magdeleine, qui leverai cette pierre, *& ego eum volvam*. La foi peut tout, l'incrédulité nie tout : mais l'impieté la plus déterminée, & la raison la plus indocile ne sauroit disconvenir qu'on reconnoît le doigt de Dieu à tous ces traits.

SANS Judith, Holopherne avec une armée de cent cinquante mille hommes alloit desoler Israël : Sans Esther, Assuerus trompé par les conseils de l'impie Aman, alloit signer un Edit dont l'execution auroit exterminé le Peuple de Dieu. Mais l'impieté sera toujours punie, & la foi triomphera toujours.

L'EXEMPLE de Nabuchodonosor devroit bien effrayer les pervers, il est unique dans nos saintes Ecritures. Babylone étoit la capitale du plus ancien Empire du monde: elle avoit cent portes d'airain, ses murs de deux cens pieds de haut & de cinquante d'épaisseur, étoient flanqués de trois cens tours. On croit que les Babyloniens ont été les premiers Idolâtres, mais personne n'avoit porté si loin l'orgueil, la cruauté, l'impieté & l'idolâtrie que Nabuchodonosor: aussi jamais punition ne fut plus étonnante que la sienne. Ce Prince fut changé en bête pendant sept ans. Sa cruauté est marquée par les trois enfans jettés dans la fournaise, son impieté par les fureurs qu'il exercoit contre les Israëlites, son orgueil & son idolâtrie par cette superbe statue qu'il vouloit qu'on adorât. Il est vrai pourtant qu'il respectoit le Prophéte Daniel; mais il ne savoit pas se faire assez respecter de son peuple.

JE ne sai, si on approuvera ma réflexion sur grand évenement. Nabuchodonosor retint captives à Babylone pendant soixante & dix ans les deux Tribus de Benjamin & de Juda: ces deux Tribus étoient devenues plus cheres à Dieu depuis que les dix

autres s'en étoient séparées. Bethléem dont le nom nous est si cher, étoit de la Tribu de Juda ; & le Prophéte Michée a fort clairement annoncé que le Sauveur du monde naîtroit à Bethléem. A propos de quoi auroit-il dit que cette mauvaise petite ville située à deux lieuës de Jerusalem, seroit recommandable dans les Nations ? Toutes ces particularités réunies me font croire que la longue captivité de la Tribu de Juda est de tous les crimes de Nabuchodonosor celui qui lui avoit attiré de la part de Dieu un châtiment d'une espece si singuliere. Quand on vous parle de la transmigration de Babylone, souvenez-vous que ce terme signifie le transport d'une Nation entiere en un autre pays par la violence du conquerant. Je sai que la captivité de Babylone ne fût pas à beaucoup près si longue que celles d'Egypte: mais l'exemple de Pharaon devoit convertir Nabuchodonosor.

IL ne m'est pas permis de rapporter, même racourci, toute l'histoire de l'ancien Testament: mais je dois remettre sous les yeux des incrédules les faits mémorables, qui réunis forment ensemble une parfaite démonstration. Les préceptes du Legislateur émanés immédiatement de Dieu,

la sagesse de sa conduite, sa fermeté, la vivacité de sa foi, la promptitude de son obéissance, la punition exemplaire des infidéles, le respect infini qu'eux-mêmes avoient pour l'Arche d'Alliance, une foule de miracles, des prophéties sans nombre pendant quatre siécles & toutes justifiées par des évenemens! Je ne sai pas ce que l'esprit le plus rebelle peut opposer à ce point d'évidence.

JE n'ai rien dit du martyre, c'est par-là que j'ai crû devoir finir le parallele de l'ancienne & de la nouvelle Loi: avec cette difference pourtant si bien marquée dans tous les cœurs, que si Abraham fut le pere des Croyans, Jesus-Christ est le Pere de la Croyance: que si Moïse fût choisi de Dieu peut être le liberateur & le legislateur de son peuple. Jesus-Christ est lui-même notre Législateur & notre Redempteur: que si Dieu a confirmé la foi par le sang de tant de saints personnages, le Saint des Saints & l'Agneau sans tache a bien voulu la confirmer par son propre Sang: & ce qui démontre sans replique que l'incrédulité ne peut être que l'ouvrage du démon, c'est que l'excès de la bonté de Dieu est précisément ce qui produit l'excès de la malignité des impies.

JAMAIS homme ne fût plus impie qu'Antiochus. Il avoit résolu de réduire en poudre les fondemens de Jerusalem ; il fût le plus cruel ennemi d'Israël, & tout le peuple de Dieu sentit les traits de sa barbarie. Il est vrai que près de sa mort il se repentit : mais trop tard, dit l'Ecriture. Impies, prévenez ce moment, retournez à la verité, ou craignez le sort d'Antiochus. Imitez Eléasar, cet homme révéré de tous les Juifs par ses vertus, par son grand âge, & par son attachement inviolable au culte du vrai Dieu, s'étoit acquis une si grande réputation, que bientôt il fût en bute à toutes les fureurs d'Antiochus. Ce saint homme consterné de voir l'abomination de la désolation dans Jerusalem, s'étoit retiré dans un desert où il vivoit en serviteur fidele, édifiant & encourageant les siens contre l'ennemi de la Loi. Enfin Eléasar mépriſa les menaces & les promesses de l'Envoyé d'Antiochus : il n'écouta qu'avec horreur les conseils empoisonnés de ses propres amis, gens foibles & timides, toujours prêts d'apostasier pour se mettre en faveur : Rien ne peut ébranler l'homme de Dieu, il périt sous les coups, & sa perseverance couronna son martyre.

J'AI parlé des effets importans du bon & du méchant exemple : la fermeté d'Eléazar sanctifia les Machabées comme la conversion de Saint Paul fit des millions de Chrétiens. Examinez cette parité d'évenemens dans l'ancienne & dans la nouvelle loi. La naissance du Christianisme ne fût qu'un martyre continuel sous le regne des tyrans, & quoi de plus édifiant que la fin des Machabées sous le regne d'Antiochus ? quoi de plus touchant que de voir des freres s'immoler courageusement à la foi? En vain Antiochus met tout en œuvre pour séduire leur mere désolée, & pour la déterminer à sauver du moins les jours du dernier de ses fils : Ennemie qu'elle est des faux dieux, cette sainte mere exhorte elle-même son septiéme fils au supplice. Elle le voit mutiler avec ce courage mâle que nous admirons dans nos martyrs. Ceux-ci étoient soûtenus par le Sang de Jesus-Christ, & cette femme héroïque encore assez loin de la loi de grace, n'étoit soûtenue que par sa foi : Enfin cette sainte femme, que j'ose appeller Chrétienne même avant le Christianisme, sent toutes les douleurs de son fils, elle meurt de tous ses maux ; tant de fermeté paroît au-dessus de la nature ; mais quand Dieu parle, la nature se taît.

PARLEZ donc, Seigneur, parlez au cœur de nos jeunes Antiochus. Leurs passions sont leurs faux dieux, éteignez-en le feu avec les eaux de votre grace : tirez-les de cette fournaise aussi sains qu'Ananie, Asarie & Misaël : préservez-les des faux prophétes, des Jesabels du siécle, & de la fosse aux lions. Faites de nos ambitieux autant de Mardochées, que les cœurs ébranlés, & les esprits vacillans deviennent des Eléazars. Brisez l'idole de Dagon dans le cœur du vindicatif & de l'avare, que la mere de Moïse redouble la foi d'une femme Chrétienne ; que la mere des Machabées éclaire tant de Chrétiennes idolâtres qui ne songent qu'à faire de jolies poupées de leurs enfans ; qu'Esther apprenne à une femme circonspecte le moyen de ramener son mari à la douceur, à l'équité, à la religion : enfin que l'exemple de Judith nous confonde tous sur notre peu de zéle pour cette sainte Maison dont Jesus-Christ est l'Architecte, *fundata super petram*.

SAINT Mathieu me paroît autant Prophéte en cet endroit qu'Isaïe étoit Evangeliste en parlant de la Passion de Jesus-Christ : *Descendit pluvia, &c.* Tous les articles de notre foi ont été attaqués séparé-

séparément & avec toute la fureur qu'on peut imaginer. Un grand nombre d'Héresiarques ont fait un monde d'Hérétiques: tous sont armés de subterfuges & de sophismes. Ils ont appellé à leur secours toute la malice de l'incrédulité & l'autorité des Princes de la terre pour abattre la Maison de Dieu: suivez les évenemens depuis Simon le Magicien jusqu'à Socin; & après avoir parcouru cet intervalle de plus de quinze cens ans, réfléchissez à l'état actuel de l'Eglise, vous la trouverez toujours attaquée & toujours triomphante: vous trouverez toujours la véritable orthodoxie dans toute sa pureté, dans toute son integrité. Que sont devenus les Ariens, les Nestoriens, les Macedoniens, les Nestoriens, les Pélagiens. Passez aux Iconoclastes, aux Wiclefs, aux Hus, & aux derniers Héresiarques qui ont renouvellé un melange d'erreurs: par tout vous reconnoîtrez la débauche, l'orgueil, l'entêtement, la malignité, l'extravagance & l'imposture. Lisez ce que les Saints Peres ont écrit contre toutes ces erreurs; lisez les Conciles œcuméniques qui ont décidé les questions: vous sentirez par le dogme & par la morale que hors de la Catholicité il n'y a point de salut, & que

l'Eglise est inébranlable parce que Jesus-Christ lui-même en a jetté les fondemens: *fundata super petram*.

SAINT Augustin devoit être d'une grande utilité à l'Eglise: sa mere le convertit, & l'offre à Dieu comme avoit fait la mere de Samuel. Nos Rois devoient être très-Chrétiens. La Reine Clotilde, quoiqu'élevée parmi les Ariens, conserve sa religion dans toute sa pureté; elle convertit Clovis, & la France devient le plus ferme appui de la Foi. Mais je deviendrois diffus: je me réduis donc à deux exemples de conversion qui sont l'ouvrage immédiat de Dieu. Deux ans après la mort de Jesus-Christ, Dieu dit à Saint Paul: Pourquoi me persecutez-vous? *cur me persequeris?* Plus de trois cens ans après il assura Constantin de la victoire par le signe de la Croix: *In hoc signo vinces*; relisez ce que j'en ai dit dans ma préface. Saint Paul, Constantin & Clovis ont peuplé le monde de Chrétiens: voilà la grace & la correspondance à la grace. Quel étoit Saint Paul lors de sa conversion? l'un des plus beaux génies de son siécles; ses écrits en font foi: il étoit le plus cruel ennemi du Christianisme naissant: il alloit à Damas pour enlever tout

ce qu'il y avoit de fideles : on le regardoit comme l'Apôtre de la Synagogue, & la loi de Moïse étoit son unique loi : mais son incredulité ne venoit point de ses mœurs. La patience de Saint Etienne l'avoit ébranlé sans le convertir : Enfin à la voix de Dieu il est terrassé près de Damas : tout-à-coup il se trouve aveuglé par les divins rayons du Soleil de Justice, & après cet aveuglement de trois jours il devient le flambeau de la verité. Un fameux Prédicateur, je crois que c'est le Pere de la Rue, a dit que si Saint Paul devoit tout à la Foi, la Foi devoit beaucoup à Saint Paul.

Je dis pour la derniere fois aux incrédules : la conversion de Saint Paul & de Constantin n'est pas le fruit du bon exemple, d'une lecture chrétienne, d'une conversation édifiante & instructive, ni de l'habileté d'un Docteur persuasif : ce n'est pas le fruit des sermons des Apôtres ni la méditation de l'Evangile : ce n'est pas l'ouvrage de Jesus-Christ conversant encore parmi les hommes, instruisant les hommes, expliquant sa loi : confondant les Docteurs, faisant tous les jours des miracles en leur présence : c'est donc l'ouvrage de Jesus-Christ Dieu fait homme, mort &

ressuscité, assis à la droite de son Pere: & que Saint Paul aimoit à persécuter dans la personne de ses Disciples : *Cur me persequeris?* Aussi Saint Paul a-t-il grand soin de publier le miracle de sa conversion, & la divinité de sa mission dans sa premiere lettre aux Galates : *Paul Apôtre, non de la part des hommes, ni par aucun homme, mais par Jesus-Christ & Dieu son Pere.* Il est donc vrai que la conversion de Saint Paul, & celle de Constantin, viennent immédiatement de Dieu. Dieu a parlé comme il parloit à Moïse. Réunissez ces miracles avec tout ce que je vous ai fait lire depuis Abraham jusqu'à nous : lisez, réfléchissez, ramassez, combinez & concluez. Qu'oppose-t-on enfin à tant d'évidence? le sourire moqueur d'une poignée de libertins qui s'imaginent qu'il est du bon air de faire les impies. Mais assurement il n'est point de vrais incrédules.

DEUX grands Prélats nous ont découvert les véritables causes de l'irréligion. Parmi le peuple, dit M. Fléchier, on n'est Chretien que par hazard, & non point par réflexion. Voilà ce que produit l'ignorance. Comment, dit M. Bossuet, accoûtumer des esprits corrompus à la régularité de la Religion Chrétienne; chaste,

ſevere, ennemie des ſens, & uniquement attachée aux biens inviſibles? voilà l'objet de la moleſſe. Il eſt donc unanimement avoué par les Poëtes, par les Orateurs, par les Docteurs, & par tous les Moraliſtes qui ont lû qu'il n'eſt point de vrais incrédules. On ne mépriſe la religion que par ce qu'on ne la fait pas: on la fuit parce qu'elle eſt ſainte: on haït Jeſus-Chriſt parce qu'il nous a trop aimés: mais à la fin tout le monde réclame.

LIBERTINS, écoutez Desbareaux votre chef. Vous ſavez les ſcandales de ſa vie, & vous ſuivez l'impieté de ſa morale: méditez auſſi ſes heureuſes diſpoſitions aux approches de la mort. Heureux ſi ſon Sonnet, le plus bel ouvrage que j'aye lû, vous inſpiroit les tendres ſentimens d'une contrition parfaite:

Grand Dieu, tes jugemens ſont remplis d'équité.
Toujours tu prends plaiſir à nous être propice:
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner ſans bleſſer ta juſtice.

Je ſens que la grandeur de mon iniquité
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice:
Ton interêt s'oppoſe à ma félicité,
Et ta clemence même attend que je périſſe.

Contentes ton desir puisqu'il t'est glorieux :
Offenses-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est tems ; rends-moi guerre pour guerre,
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ ?

L'EXEMPLE de Desbareaux conduit à bien des réflexions differentes. Il est vrai qu'il est propre à soutenir ceux que leurs mauvaises habitudes pourroient jetter dans le découragement : mais aussi ces miracles de la grace ne sont pas communs ; & quand on a toujours vécu sans foi, on meurt ordinairement sans esperance. Il faut compter sur la misericorde de Dieu, donc il ne faut pas lui déclarer la guerre. Executons ses ordres, & qu'une curiosité impie ne nous porte pas à vouloir pénétrer ses secrets. Ne regardons pas trop fixement le soleil, n'approchons pas trop de de l'Arche d'Alliance, n'approfondissons pas nos mysteres. Un homme diferer ne cherche point à savoir ce qu'on lui cache, & un homme docile & rangé n'est jamais incrédule, parce que l'orgueil & le libertinage sont les seules causes de l'incrédulité. Vouloir soutenir une these contre Dieu

sur la verité des mysteres, ce n'est pas seulement manquer de foi, c'est manquer de raison, c'est ruiner la subordination, c'est vouloir mesurer le fini sur l'infini? & cette extravagante blesse également les loix écrites, & la loi naturelle. Il suffit d'avoir le sens commun pour sentir que toutes les horreurs d'une conduite déplorable, & que des sentimens erronés ne peuvent pas se disculper par l'incompréhensibilité de nos mysteres. L'homme ne doit pas être aussi puissant & aussi savant que Dieu. Mais quand le vice a gâté le cœur, la cangréne va bientôt jusqu'à l'esprit: & par degrés l'impie souhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. *Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus.*

TOUT ce treiziéme Pseaume peint trait pour trait les hommes dont je viens de parler sous les noms différens de Déistes, Incrédules, Impies de profession, Esprits forts: qu'on ne s'y trompe pas, ils sont tous de la même classe. Le Pervers se dit donc au fond de son cœur, il n'y a point de Dieu. En effet, ajoute David, Dieu n'aime que les hommes vertueux: qu'on suive de près les Impies, il n'y a pas un d'eux qui pratique la vertu. Ils sont corrompus jusqu'au fond de l'ame: ils ne sont, ils

ne disent, ils ne lisent, ils ne méditent que tout ce qui peut nourrir leur perversité. *Facti sunt abominabiles in studiis suis.* Ils vivent dans le trouble & dans une malédiction continuelle, ils ne connoissent point la paix interieure, ils ne craignent point Dieu. Ne les verrai-je jamais rentrer en eux-mêmes, dit le Seigneur. Ne m'invoqueront-ils jamais? Sont-ils donc faits pour n'aimer que l'iniquité? Voilà précisément quels sont ces Docteurs qui veulent argumenter sur nos mysteres. Ils feroient bien mieux de suivre le conseil que Socrate donnoit à Aristodeme. Quelle honte pour un impie de se voir confondu par un Payen. Non Dieu ne se plait que dans l'ame des Justes, il ne se manifeste qu'à eux: *Dominus in generatione justa est.*

SI ce Pseaume est propre à nous inspirer une sainte horreur pour le commerce des impies, le quatorziéme n'est pas moins énergique pour nous faire aimer la vertu. Qui montera sur cette montagne qui nous figure le thrône du Très-Haut? Ce sera, dit le Prophéte, celui qui conserve son innocence, qui aime la justice, & qui la rend à tout le monde. Ce sera celui qui aime la verité, qui ne veut tromper personne, qui ne fait aucun tort à son pro-

chain, & qui n'aime pas même qu'on en parle mal: celui qui abhorre les pervers & qui honore les hommes craignans Dieu: celui qui haït la fraude & les petites ruſes qui ne tendent qu'à tromper les hommes ſimples: celui qui aime à ſecourir les malheureux: enfin ce ſera celui qui ne ſonge pas à groſſir ſes thréſors par l'uſure, qui eſt fort éloigné de vendre la juſtice, & qui protege toujours la probité. Un homme de ce caractere ne périra jamais, *non commovebitur in æternum*. Pour un *Impoſteur* comme David, il me paroît que cette morale eſt aſſez pure.

LE contraſte que ce ſaint Roi nous propoſe dans ces deux Pſeaumes devroit bien ramener ces fades raiſonneurs qui font les eſprits forts. Si une mauvaiſe éducation, le méchant exemple, ou de funeſtes habitudes les ont pervertis, qu'ils penſent du moins qu'il reſte encore au fond de leur ame un germe de vertu. Qu'ils faſſent avec moi cette derniere réflexion: c'eſt par-là que je finis ce qui les concerne. Je ſuppoſe que de l'autre bout du monde on amene en France un Payen de deux ans; on commencera ſans doute par le baptiſer pour aſſurer ſon ſalut, après quoi on le fera élever par des gens choiſis qui ne lui

parleront que de la qualité d'honnête homme : on lui dira qu'étant né dans le fond de l'Amerique le Roi a bien voulu lui tenir lieu de pere, & qu'il ne sauroit lui marquer assez de reconnoissance & de respect. Ensuite on lui apprendra ce que c'est que la vérité, la probité, l'humanité, la raison, la subordination. Bientôt il comprendra de lui-même par tous les miracles de la nature qu'il y a un Etre superieur, & il ne pensera jamais à cette folle chimere que j'ai appellé l'athéisme.

A mesure que sa raison se formera on lui proposera des principes de sagesse, afin qu'il se fasse un plan de vie, & une maniere de penser qui puisse les conduire plus sûrement à une heureuse fin : on lui fera comprendre qu'il y a deux chemins tout différens qui aboutissent l'un à la perfection, & c'est le sentier de la vertu : l'autre au mépris & à l'indignation, & c'est le grand chemin du vice. Je crois que c'est-là la premiere leçon du Catéchisme de la nature. Dans cette hypothese, notre étranger est Chrétien par hazard, mais il ne l'est pas encore par réflexion. Bientôt après on lui remplira l'esprit & le cœur de tout ce qui regarde l'ancienne loi : on lui fera remarquer sur la carte dans

l'Arabie Petrée, qu'il y a une Montagne qu'on appelle Sinaï ; que ce fût là que Dieu dicta à son serviteur Moïse les saintes Loix qui devoient regler la conduite des hommes : on lui fera sentir toutes les beautés des Pseaumes de David : on lui expliquera toutes les prophéties : enfin on le conduira depuis Abraham jusqu'à la naissance de Jesus-Christ : jusques-là il n'y a point d'Evangile & c'est ma supposition.

JE crois qu'alors il faut tâter les sentimens du jeune homme, & je suis très-convaincu qu'à la premiere lecture des deux Pseaumes que je viens de citer, il sera pénétré d'une grande horreur pour les impies, & d'une grande vénération pour les hommes vertueux : aprés cette premiere impression on lui mettra sous les yeux un formulaire de toutes les manieres de penser, & des systêmes differens de religion que les hommes se sont faits depuis la création du monde. A coup sûr il ne restera pas Payen, non seulement à cause de son baptême, puisqu'il l'ignore : mais parce qu'il sentira le parfait ridicule du Paganisme. Il sera charmé du décalogue, mais les Juifs lui feront horreur : d'ailleurs il voudra savoir quel étoit celui qui faisoit l'attente des Nations. Reste donc à de-

viner s'il se fera Chrétien ou Musulman. C'est ici le moment de lui annoncer son état & de le pénétrer de la vérité & de la sainteté de notre Religion. Au premier quart d'heure il comprendra toute l'extravagance du Mahométisme: il reconnoîtra dans Mahomet un audacieux de la lie du Peuple, qui ne sachant ni lire ni écrire fit un pot pourri de toutes les religions pour se faire des sectateurs, qui pour plaire aux Juifs & aux Chrétiens regardoit Moïse & Jesus-Christ comme de grands Prophétes, & qui plus de six cens ans après la publication de l'Evangile, composa ce tissu d'absurdités que nous lisons dans l'Alcoran.

AU contraire, quand il sentira la sublimité de cette filiation merveilleuse de l'ancienne & de la nouvelle loi: quand il combinera les miracles qui leur sont communs: quand il verra que depuis Abraham jusqu'à nous toutes les prophéties se trouvent accomplies litteralement: quand il réfléchira à la sainteté du décalogue & de l'Evangile, à la punition des Juifs, & à la foi de nos Martyrs inspirés de Dieu comme les Prophétes: alors pénétré jusqu'au fond de l'ame, fortifié par une bonne éducation contre l'exemple des impies, & aguerri par les vains efforts des héré-

siarques contre la malignité des incrédules, il restera toujours inébranlable dans sa foi, & jamais on ne le verra se révolter contre Dieu par l'incomprehensibilité de nos mysteres. Femmes du monde, je tremble pour vous: peut-être ne saviez-vous pas un mot de ce que vous lisez depuis une heure, apprenez donc pour vous-mêmes ce que vous êtes nécessairement obligées d'apprendre à vos enfans. Je passe à ceux que des préjugés funestes ont déterminé à s'éloigner de nous.

Les Héretiques sauvent un peu plus les apparences que les incrédules: du moins en plusieurs pays ils ont leur culte & leur assemblée, ils font un corps. On voit même parmi eux quantité de gens d'un fort grand mérite. Il faut en convenir, c'est un très-grand malheur d'avoir à combattre les préjugés de la naissance & de l'éducation: cette premiere réflexion doit bien piquer notre reconnoissance. Mais ce qui excuse un peu les Héretiques marque encore plus la réprobation des Héresiarques: cent inventeurs de Secte, ont fait cent millions de Sectateurs. L'Héretique est un aveugle né qui ne connoissant pas le prix de la lumiere ne dit jamais à Dieu: *Domine, fac, ut videam;* mais l'Héresiar-

que est un empoisonneur public qui se fait honneur de distiller son venin dans tous les coins du monde, & comment ne réussiroit-il pas ? Les libertins aiment la voye large, les esprits foibles courent après les nouveautés, les ignorans admirent ce qu'ils n'entendent pas, les Princes aiment mieux le mensonge qui les flate que la verité qui les blesse : de-là le progrès étonnant de cent erreurs capitales qui n'ont d'autres fondemens que l'orgueil, la débauche, la cabale & la rebellion. C'est ainsi que le vice accoûtume les hommes à croire ce qui n'est pas susceptible de credibilité.

J'AI lû avec attention ce qui concerne toutes les heresies : nous en avons de fort beaux traités. Je n'ai trouvé dans aucun Heresiarque d'autres motifs que la folle esperance de se faire un grand nom en devenant chef de parti, ou de s'affranchir d'une morale trop génante. C'est s'illustrer à la façon d'Erostrate. Mais ces gens-là étoient-ils envoyés de Dieu, quelles preuves nous ont-ils donné de leur mission, que comprend-on à leur dogme & à leur morale ? quelle gloire prétendoient-ils procurer à Dieu ? quels moyens de salut vouloient-ils procurer aux hommes ? Ce n'est pas-là ce qu'ils cherchoient : le li-

bertin a voulu vivre à son gré, l'orgueilleux a voulû faire le bel esprit : voilà les seuls principes de toutes les héresies.

Je me restreins à parler de Calvin & de Luther, parce que c'est aujourd'hui ce qui intereſſe le plus l'Europe. Ceux qui voudront se mettre sagement au fait des anciennes héréſies, peuvent recourir au texte, & lire les peres qui ont écrit contre. Luther étoit contemporain, concitoyen, & de mêmes sentimens que Zuingle : tous deux renouvellerent les erreurs des Vandales & de Wiclef. Quand Luther se révolta contre Leon X. sur le pretexte frivole d'une publication d'indulgences, toute l'Allemagne ne prévoyoit pas qu'un homme si vil & si téméraire lui causeroit tant de troubles, & lui coûteroit tant de sang. Luther flaté de ses premiers succès, enflé de son savoir, & soûtenu de la protection de quelques Princes s'érige enfin en Législateur : on compte jusqu'à trente-neuf especes differentes de Lutheriens. J'ai vécu près de quatre ans avec eux, je n'en ai pas trouvé quatre de même avis : cependant ce moine apoſtat qui veut renverser notre dogme & pervertir notre morale, remplit toute sa nation d'absurdités, & par-

une double apostasie il enleve une religieuse & l'épouse. Voilà l'Apôtre des Allemands Luthériens. Il faut pourtant convenir que de toutes les heresies, le Luthéranisme est celle qui approche le plus de la Catholicité.

CALVIN aussi entreprenant, aussi orgueilleux, & plus entêté que Luther se nourrit l'esprit dans sa jeunesse de lectures dangereuses, il renouvelle les erreurs des Iconoclastes & des Hussites, il y ajoute cent horreurs qui font frémir; il ruine absolument le mérite des bonnes œuvres & le libre arbitre: il soûtient la prédestination physique même, *ante prævisa merita*, par conséquent il ouvre la porte à tous les vices, & rend inutile toute vertu. En vérité il n'est guéres possible de lire de sang froid l'impieté de sa doctrine: pour moi je me recrie à chaque mot:

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!
Moliere.

AUSSI la plûpart de ses principes sont-ils desavoués de ses Sectateurs: ils suivent donc une religion qu'ils n'entendent pas, & n'en gardent que ce qu'il faut pour vivre toujours dans la revolte.

IL n'y a presque plus de Calvinistes dans le monde; les Lutheriens ne sauroient les

souffrir, mais ils sont également ennemis de la Papauté, pourquoi? c'est que les uns & les autres sont dès rebelles qui ne veulent point reconnoître d'autorité légitime; mais c'est de leur part une preuve convainquante qu'ils sentent la folie de leur égarement. Ne reconnoître ni chef ni décisions, c'est vouloir établir un Gouvernement Anarchique, où tout le monde est maître, c'est abolir toutes les Loix, c'est admettre tous les crimes. Plus de regles, plus d'ordre, plus de subordination. La vertu sera punie & le vice récompensé par les plus forts, il faut supprimer toute justice. De tels dogmes blessent si fort la raison, qu'ils ne méritent pas de raisonnement.

Les Luthériens se parent du beau titre d'Evangéliques, & les Calvinistes du titre imposant de Réformés, ils sont également compris sous le nom de Protestans. Mais chez les uns & les autres nous trouvons une réforme très-dépravée & l'Evangile fort mal interprété. Ils nient l'infaillibilité de l'Eglise, parce qu'ils ne veulent pas se soûmettre à l'autorité des Conciles œcuméniques: Cependant dans les matieres les plus triviales, il faut des Juges qui décident les questions. La justice habite en

Dieu, elle est émanée immédiatement de lui; il a établi des Juges; nous avons des Loix; & quand il naît des contestations, il faut nécessairement les faire décider par ceux qui sont revêtus d'un pouvoir légitime. Voilà la regle de tout l'Univers. Une regle si sage a blessé deux fanatiques, gens sans mission, ennemis du bon ordre, & perturbateurs de toute la Chrétienté, & ils ont trouvé le secret de se faire des sectateurs puissans en Europe, par la seule raison qu'ils ont flaté la corruption des hommes par le faux bel esprit.

TOUT homme qui ne veut pas s'assujettir aux regles est enfermé comme un fou, ou puni comme un séditieux: aussi quelques Héréfiarques ont-ils fait une fin bien tragique. Qu'un Calviniste ait un procès civil pour une bagatelle, il consulte sa cause, il communique son titre, il sollicite ses Juges, il demande jugement; si ce titre n'est pas clair, on l'interpréte: & quand la chose débatue est décidée en dernier ressort, on n'y revient plus. Si cette Jurisprudence est la loi universelle de tous les Peuples dans les matieres les moins importantes, par quels prétextes les Protestans osent-ils se soustraire à cette regle générale dans tout ce qui nous intereſſe

le plus ? J'ai trouvé dans quelques écrits des plus celebres Calviniſtes qu'on pouvoit interpréter l'Evangile par le ſentiment particulier; c'eſt-à-dire, que chacun ſera juge dans ſa propre cauſe. Je ne crois pas que depuis qu'on a inventé l'art d'écrire, on ait jamais haſardé une propoſition auſſi abſurde. Auſſi voyons-nous tous les jours qu'un Proteſtant, d'ailleurs homme doux, poli, officieux & reglé, devient comme un furieux, quand on parle Religion. Il commence par ſe déchaîner contre le Pape; bientôt après il attaque les Sacremens & l'Egliſe, & il mettroit volontiers Calvin en parallele avec Saint Paul.

POUR moi qui ne connois guere l'emportement, je lui réponds de ſang froid & avec le zele le plus deſintereſſé, qu'il doit au plûtôt abjurer toutes les erreurs du Calviniſme: que ſi l'un de ſes peres a eu le malheur de ſe livrer aux nouveautés qui infectoient une partie de la France, ce fût l'effet pernicieux d'une ſéduction dont il ne doit pas ſe rendre complice par entêtement : qu'il doit par préference à tout ſavoir ſa religion, & ſe ſoûmettre à la deciſion des points conteſtés, que tous les Proteſtans ſe ſont ſoûmis aux quatre premiers Conciles généraux ; qu'ils ne ſe

soûmettent pas aux autres par un pur esprit de révolte, & que le Protestant qui depuis le Concile de Trente ne rentre pas dans l'unique voie qui mene au salut, ajoute le crime de la rebellion au malheur de l'égarement.

DES circonstances fâcheuses déterminent souvent la volonté des plus grands Rois. En 1598. Henri IV. permit aux Calvinistes l'exercice public de leur religion. Louis XIV. répara ce grand malheur en 1685, & grace à ce grand Roi, bientôt il ne restera pas un Protestant parmis nous: mais enfin il en est encore. J'en honore quelques-uns; & je les plains. La paix de Westphalie & de Munster plus favorable encore aux Lutheriens que l'Edit de Nantes ne l'avoit été aux Calvinistes, doit bien réveiller l'attention des Souverains, quand quelque esprit audacieux & brouillon viendra débiter un nouveau fanatisme.

QUELLE mortification pour ceux qui aiment de bonne foi la Maison de Dieu! Nous voyons en Allemagne exercer tour à tour dans la même Eglise le Luthéranisme & la Catholicité. L'Eveché d'Osnabrug devint alternatif entre les Luthériens & les Catholiques, par le fameux Traité

entre l'Empire, la Suede & les Proteſtans. Adorons les decrets de Dieu qui a ſouffert dans tous les tems que les pervers affligeaſſent ſon Egliſe: mais plus l'héreſie a fait de ravages, plus les Princes doivent ſévir contre les novateurs.

RIEN ne me paroît plus extraordinaire que de voir des Calviniſtes s'appeller Réformés. Je ne ſai pas en quoi ils faiſoient conſiſter cette prétendue réforme. Supprimer l'autorité & la ſubordination pour ſubſtituer l'indépendance; nous ôter le libre arbitre, le mérite des bonnes œuvres & les Sacremens; conteſter le pouvoir de la Sainte Vierge, nous priver de l'interceſſion des Saints & du portrait de Jeſus-Chriſt; ce n'eſt aſſurément pas réformer les Chrêtiens, c'eſt vouloir annuller le Chriſtianiſme. C'eſt un monſtre dans la Langue Françoiſe d'appeller Réforme la doctrine du Calvin, le feu & l'eau ne ſont pas plus oppoſés. Tout reformateur eſt un homme qui ajoute un degré de vertu à la premiere inſtitution: Mais appeller Calvin Réformateur, c'eſt vouloir que le menſonge & la vérité ſoient termes ſynonymes.

PLAIGNONS ceux qui ont eu le malheur de nous quitter. Nous avons per-

du d'excellens sujets, dont le zele & l'érudition auroient fait honneur à la Religion Chrétienne, & qui n'ont pas eu la force de résister aux nouveautés qui ont partagé l'Europe depuis deux siécles. Abadie, son nom fait son éloge, Abadie qui avoit tant de feu pour la cause commune, & qui a si bien connu l'excellence du Christianisme, Abadie qui m'a appris à raisonner sur la religion nous est pourtant échappé. Funestes préjugés, progrès fatal de l'héresie, quels ravages n'avez-vous pas fait en France, en Allemagne, en Angleterre, & dans tout le Nord? L'Arianisme n'en fit pas plus dans tout l'Orient. Dès qu'une fois les passions des Princes se trouvent flatées par le dogme imposteur des pervers, ils épousent l'erreur, ils la protegent, leurs Sujets les imitent, & des verités professées unanimement pendant quinze siécles, & confirmées par tous les Conciles, ont moins de force pour ramener les hommes dans la voie, que le mensonge n'en a trouvé tout-à-coup pour les plonger dans le précipice. Pourquoi cela? Dès que le cœur est corrompu, la verité ne peut presque plus rien sur l'esprit.

ON ne trouvera point dans six Consistoires de Lutheriens le même dogme ren-

du ou entendu de même façon; ils ne sont point encore convenus entr'eux, ni de ce qu'ils croient, ni de ce qu'ils doivent croire. Le Luthérien & le Calviniste qui different entr'eux, pour le moins autant que l'un & l'autre different de nous, se ménagent dans leurs Ecrits & dans la Chaire, & réunissent leurs forces contre la Catholicité. Image naturelle des enfans dénaturés qui abandonnent leur mere, & font contre elle une ligue offensive & défensive avec ses ennemis. Quand je n'aurois pas pour moi vingt argumens concluans, cette seule affectation des Protestans, de réunir leurs armes contre nous me demontreroit le sentiment qu'ils ont de notre supériorité & de leur foiblesse. Tous les ennemis de la religion n'ont jamais servi qu'à manifester son excellence.

AVEC gens qui ont de l'esprit & même de la politesse parlez peu de dogme, si votre ministere ne l'exige pas: on commence par s'échauffer, bientôt on ne raisonne plus. Heureux même, si l'aigreur ne succede pas à la politesse! Irez-vous demander aux Protestans, si leurs peres n'ont pas crû pendant quinze siécles ce que nous croyons & dans le même sens que nous le croyons: quelle étoit la vocation

& la mission de ces deux *Prophètes* qui sont venus pour nous reformer? Leur direz-vous que la foi n'étant qu'une, il est nécessaire de conclure que l'un de ces deux hommes qui ont débité des préceptes tout differents sur les mêmes point, ait erré? Prenez garde à vous, Calvin & Luther vous traiteroient bientôt d'homme séditieux ou de visionnaire.

JE ne combattrai point ici tour à tour le Luthérien & le Calviniste; la controverse n'entre point dans mon plan. D'ailleurs ne voulons-nous pas tous le salut des uns & des autres! La reprobation des damnés ajoute-t-elle quelque chose à la felicité des Elûs? Et que nous donne-t-on pour dire ce que nous disons? Pour moi je me croirois fort obligé à un Musulman, à un Juif, à un Protestant qui me démontreroit que sa religion est plus sûre que la mienne pour la gloire de Dieu & pour mon salut. J'épouserai le dogme de celui qui aura sû me convaincre; & je suis prêt de me laisser instruire: mais jusqu'à ce que je sois autrement convaincu que je ne le suis, je resterai, s'il plait à Dieu, comme tous mes peres dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & je suis très-persuadé que notre foi conduira le

ra le monde jusqu'à la consommation des siécles. Enfin je dois faire un homme de bien: un homme de bien doit pratiquer sa religion: pour la pratiquer il faut la savoir. Je dis donc à tous les Protestans ou réunis, ou divisés, ou subdivisés, quand vous diminuez le nombre des Sacremens & l'efficacité de ceux que vous voulez bien qui subsistent, vous m'otez des moyens de salut & vous ne me reformez pas. Quand vous niez la réalité dans le Sacrement de nos Autels, ou que vous l'admettez avec des exceptions de votre fantaisie, non-seulement vous vous privez du sécours le plus puissant que Jesus-Christ nous ait laissé, ou vous l'affoiblissez; mais vous attentez encore à sa toute-puissance. Vous ne concevez pas la transsubstantiation; mais concevez-vous votre *impanation?* Concevez-vous le flux & le reflux de la mer? Vous concevez-vous vous-mêmes? D'ailleurs la Foi n'est-elle pas une profession de croire ce qu'on ne sauroit comprendre; & les parties du Mystere que vous recevez si differemment, les concevez-vous? Mais il y a plus; il est physiquement impossible que je péche contre Dieu en croyant à la lettre le Texte sacré: me conviendroit-il d'y appor-

ter des restrictions & des modifications? La présence réelle ne m'inspire-t-elle pas plus de respect & plus d'amour? Ma façon de croire est donc la plus respectueuse & la plus tendre pour Dieu, & pour moi la plus judicieuse & la plus utile. Ma foi soûmet mon esprit, la participation au Mystere remplit mon cœur, & Dieu ne demande qu'amour & obéissance.

JE continue, & je leur dis: Vous voulez bien me dispenser de la Confession auriculaire: il faut convenir que de la part d'un réformateur le procedé est obligeant; mais je ne puis profiter de cette indulgence, le texte s'y oppose en termes précis. D'ailleurs il y a une efficacité merveilleuse attachée à ce Sacrement: le dénombrement de mes fautes, la honte d'y retomber, une protestation sincere de ne plus les commettre, de nouveaux efforts, & des précautions nouvelles pour en mériter le pardon. De-là l'horreur du péché & la crainte de Dieu, tous moyens de conversion qui me sont absolument nécessaires; cependant vous me les supprimez en me réformant. Tous les points de controverse des Réformateurs sont de cette qualité, encore ai-je choisi les plus forts. Ils ont pourtant des sectateurs.

DANS presque toutes les maisons on trouve les portraits du Roi & de la Reine, & l'on me fait un crime de ce que j'ai le portrait de Jesus-Christ dans ma chambre. En bonne foi, Dieu peut-il en juger ainsi? Pour supposer qu'il le trouve mauvais, il faut commencer par nier l'Incarnation du Verbe, sans quoi la proposition ne peut pas être reçûe par un homme de bon sens non prévenu. S'il y a un Dieu incarné dans le sein d'une Vierge, mort & ressuscité; le Pere peut-il s'offenser de ce que j'aime à voir souvent l'objet de ma foi, & de ce que je reclame la mediation de son fils? puis-je errer, quand je respecte profondément la Sainte Vierge, quand j'invoque ses bontés, & quand je sais quel est son pouvoir; que ce mot de Saint Augustin est beau, il l'appelle la toutepuissance suppliante. *Omnipotentia supplex*. Puis-je errer, quand je supplie les Saints d'interceder pour moi, & Dieu croira-t-il que je me fais des Dieux étrangers, parce que je cherche auprès de lui des Patrons que nous savons être ses élus, ses favoris, les participans de sa gloire, & que nous n'invoquons néanmoins que comme ses créatures? En tout païs ne respecte-t-on pas infiniment le sang des Sou-

verains ; n'honore-t-on pas leurs Miniſtres; ne reclame-t on pas leur bienveillance & leur entremiſe auprès du Maître. Il faut en convenir, toutes ces chicannes font pitié.

JE ſais que rien n'eſt plus précieux, mais que rien n'eſt ſi rare que de mourir vieux avec l'innocence baptiſmale : je ſais auſſi que tout crime doit être expié, que l'expiation doit être proportionnée au crime: divers crimes, divers châtimens; cette regle d'équité eſt obſervée dans tous les coins du monde. Sur cette regle ſouverainement ſage, l'Egliſe toujours infaillible, croit le Purgatoire. O quel ſcandale pour les Novateurs ! Mais cet article de ma croyance eſt-il nouveau, eſt-il attentatoire à quelque attribut de Dieu ? & n'eſt-il pas infiniment conſolant pour une pauvre creature, qui ayant toujours vécu en bute aux tentations & aux foibleſſes, a le bonheur de mourir chrétiennement? eſt-ce donc pour me jetter dans le déſeſpoir qu'on n'admet point le Purgatoire, & qu'on refuſe des prieres aux morts? Que Dieu gagnera-t-il, & que ne perdons-nous point en ne le croyant pas? je donnerois tout pour la ſanctification de mes ennemis.

SUR tous ces chefs, je crois cette décision sans replique. La religion infailliblement la meilleure est celle qui rend le plus parfait hommage à Dieu, & qui procure à l'homme des moyens de conversion plus sûrs, & des ressources de salut plus efficaces; qui demande de nous des mœurs plus pures & plus régulieres, & qui nous inspire autant d'horreur pour le vice que de goût pour la vertu.

REUNISSEZ ce que j'ai dit sur l'établissement divin du Christianisme, sur la grandeur ineffable de nos mysteres, sur l'accomplissement des Prophéties, sur l'espece & le nombre des miracles, sur l'infaillibilité de l'Eglise. Pensez à la nécessité de reconnoître une autorité légitime, d'embrasser la religion la plus sainte, de suivre le dogme le plus orthodoxe, dogme décidé sur les lumieres des plus grands hommes & scellé du sang de tant de Martyrs: réfléchissez à l'absurdité des opinions contraires: lisez enfin avec fruit ce beau passage de saint Bernard, après quoi déterminez-vous: *Nonne Religio sancta, pura, & immaculata, in qua homo vivit purius, cadit rarius, surgit velocius, incedit cautius, irroratur frequentius, quie-*

scit fecurius, moritur fiducius, purgatur citius, præmiatur copiosius?

QU'ELLE est sainte cette religion dont le sectateur fidele vit avec plus de circonspection, tombe plus rarement, se releve plus vîte, se conduit avec plus de sageſſe, reçoit plus de graces, jouit plus parfaitement de la paix interieure, meurt avec plus de confiance, dont les fautes sont effacées plus promptement, & dont les bonnes œuvres sont plus superbement récompensées. Ma traduction est fidelle: notre morale est-elle sûre? La raison éclaireroit l'esprit, si la corruption des mœurs ne rendoit pas le cœur indocile.

J'EN dis trop pour ceux qui croient, & trop aussi pour ceux que la seule crainte d'être obligés de vivre mieux a déterminés à ne croire jamais. Je finis donc le raisonnement par un sentiment. Dieu ayant déterminé de mesurer sa justice sur l'abus que nous avons fait de sa misericorde, les plus parfaits doivent trembler. Il m'offre tous les jours mille moyens de salut de toute espece, & je l'offense tous les jours. Que de misericorde de sa part, & quel abus de la mienne! S'il est aussi severe au jour de ses vengeances qu'il est misericordieux pendant mon exil, combien

ne dois-je pas redouter sa justice? Cette idée pourroit jetter les moins imparfaits dans la consternation & dans une espece de désespoir. Mais Dieu qui a tout prévû nous a fait une loi de l'esperance; & cette loi nous soûtient: il fait plus; il nous apprend lui-même à desarmer sa colere. Réparez les desordres de votre vie par les bonnes œuvres. Incrédules, essayez-en, pendant six mois; si après cette épreuve vous n'êtes pas bon Chrétien, je vous permets l'Athéisme. O que cette attention, que cette derniere marque de bienveillance de la part d'un Dieu si souvent offensé est selon moi une admirable preuve de l'excellence de ma religion! Je ne puis mieux conclure ce que j'ai dit des Incrédules & des Protestans que par cette pensée de Pascal, voici ses propres termes: *Je ne dis pas ceci par le zele pieux d'une dévotion spirituelle, je prétends au contraire que l'amour propre, que l'interêt humain, que la plus simple lumiere nous doit donner ces sentimens.*

Le Pere Cheminais a eu raison de dire que les plus justes d'entre nous sont les moins coupables. En effet, nous avons tous des inclinations au mal qui augmentent par l'habitude & par la perseverance

au péché. Chaque penchant au mal a ſes prétextes, & nous aimons nos défauts. Défions nous de l'amour propre, c'eſt un impoſteur. Que la charité nous couvre toujours les défauts d'autrui, & que la juſtice nous découvre toujours les notres. Ne ſoyons pas aſſez forts pour en tirer vanité, ce ſeroit nous couronner de notre propre honte. Enfin nous ſommes forcés de convenir qu'il eſt juſte d'expier nos fautes, c'eſt même s'élever au-deſſus d'elles que de les avouer avec courage pour les réparer, & ſouvent on en tire autant de fruit que des plus belles actions: c'eſt-là le miracle de la pénitence. Vous qui êtes encore dans la tendre jeuneſſe, mettez à profit cet âge heureux, où l'habitude n'eſt point un obſtacle à la converſion. A meſure que vous avancerez, ſongez qu'il eſt de la prudence d'un homme ſage d'apporter le remede au ſecond mal, quand il n'en reſte plus pour le premier; & à tout âge, en tout état, ſauvez-vous par les bonnes œuvres.

VOUS ſavez comme moi, & c'eſt encore une délicateſſe de notre langue, que bonnes actions & bonnes œuvres ne ſont pas termes ſynonymes. Une bonne œuvre eſt toujours néceſſairement une bonne

action, & une bonne action n'est pas toujours absolument une bonne œuvre: l'une est du ressort de l'honnête homme; l'autre est du ressort de l'homme de bien. Au motif de l'humanité & de la bonté, ajoutez celui de la charité, & la bonne action devient une bonne œuvre.

On dit que l'esprit fait moins de fautes que le cœur; mais il est toujours vrai qu'il échappe à l'un & à l'autre une infinité de foiblesses & d'égaremens. Faisons entrer de bonnes œuvres en compensation: Serions-nous pardonnables de ne pas profiter d'un remede aussi facile & aussi sûr? Un grand homme croyoit n'avoir point vécu le jour, pendant lequel il n'avoit fait du bien à personne; mais en general il est peu d'hommes capables de faire une bonne action sans témoins. Les actions qui ont causé du repentir doivent être d'une grande instruction: mais le repentir ne suffit pas, il faut réparer le mal, & on ne peut le réparer que par les bonnes œuvres. L'aveu sincere, le tendre repentir, & la réparation exacte de nos fautes sont les trois parties de la pénitence.

De toutes les bonnes œuvres il n'en est point de plus aisée ni de plus meritoire que l'aumône, Dieu par une tendre con-

descendance pour notre foiblesse offre aux riches ce moyen de salut qui supplée en quelque façon au peu d'usage qu'ils font des choses saintes. On croit dans le monde que le don de la longue méditation, des prieres ferventes, des saintes lectures, & de la fréquentation des Sacremens, est le don des parfaits. Une funeste crainte de se trop gêner si l'on se tournoit à la vertu, en produit le retardement. Que fait Dieu en faveur du mondain & du riche pour le ramener à lui? Il veut bien recevoir l'aumône par maniere de supplément. Il n'est point de satisfaction plus facile, tout le monde en convient: il n'en est pas de plus méritoire, l'Ecriture y est formelle, peut-être même que de cent conversions qu'on croyoit les plus difficiles & qui sont devenues les plus parfaites & les plus édifiantes, n'y en a-t-il pas une qui ne doive son commencement à la pratique de l'aumône.

LES richesses sont les instrumens propres à acquerir les biens du Ciel, & elles ne passent point en l'autre monde, si elles n'y sont portées par les mains des pauvres qui sont les avocats des riches & les introducteurs des Grands dans le Ciel. L'amour du prochain qui nous porte à faire l'au-

même, est d'ailleurs de tous les sentimens le plus sage & le plus habile. Il est aussi nécessaire dans le bon ordre pour notre propre bonheur, que méritoire dans le Christianisme pour l'Eternité.

SI j'éleve un peu mes sentimens, si je pense que la grandeur de Dieu est la mesure de celle du péché; qu'après ma mort je porterai la peine d'avoir négligé mon salut pendant ma vie: que Dieu ne hait rien tant qu'un cœur dur, qu'il me recommande les pauvres avec une tendresse infinie: qu'ils sont mes freres; que leur protection auprès de Dieu peut briser cet enchaînement de passions qui me tyrannisent: si je réunis toutes ces réflexions, pourrai-je rester l'esclave d'un vil interêt: & si elles ne me touchent point, à quoi dois-je m'attendre?

EN bonne politique on doit faire du bien à ses amis & à ses ennemis, pour conserver les uns & pour acquerir les autres. M. de Lesdiguieres ne gardoit un trop grand nombre de domestiques dont il n'avoit pas besoin que parce que tous avoient besoin de lui. Il y a autant de gloire à accorder des graces qu'à les mériter, & la generosité croit toujours devoir ce qu'elle donne: mais quand un homme

attend quelque retour vers lui du bien qu'il fait, ce n'est plus liberalité, c'est une espece de trafic que l'esprit d'interêt a voulu introduire dans les graces: c'est ici le prodige de l'aumône, le motif de l'interêt personnel qui nous porte à la faire, est saint, le trafic est utile & glorieux; & l'usure, ce vice si honteux, se feroit canoniser, si elle ne nous déterminoit qu'à partager notre bien avec les pauvres dans la vûe de l'Eternité.

PUISQUE l'interêt est l'unique ressort qui met les hommes en mouvement: qu'il tire sa source de l'amour que nous avons pour nous-mêmes? que toutes les vertus se perdent dans lui comme tous les fleuves dans la mer; puisqu'enfin l'interêt, à qui on reproche d'aveugler les uns, est tout ce qui fait la lumiere des autres; laissons-nous donc aveugler ou éclairer par nos vrais interêts. Aimons-nous comme il faut, & nous sentirons que rien n'est si lucratif que l'aumône.

NON-seulement l'aumône est un sûr moyen de racheter nos péchés, comme l'Evangile en fait foi; elle a encore le don de nous procurer des graces, & de nous approcher de Dieu. Il n'est point d'homme au monde qui, s'il est homme de bien,

n'en devienne meilleur, qui, s'il est dans le desordre, n'ait de tems en tems un desir de se convertir, quand il trouve du plaisir à faire l'aumône. Mon Dieu, rendez-moi juste & charitable. S'il y a un avenir, comme je le crois, j'aurai tout gagné; & si par impossible il n'y en avoit point, qu'aurois-je perdu pour avoir fait l'aumône? Heureux celui qui fait l'aumône, malheureux celui qui parce qu'il la fait, se croit dispensé de prier.

Il est peu de Chrétiens qui ne prient Dieu, mais il en est peu qui le prient bien. Il n'y a que deux motifs legitimes de la priere; rendre graces à Dieu de sa bonté, ou lui representer nos maux pour obtenir qu'il les soulage. C'est souvent par misericorde que Dieu refuse de nous exaucer sur de certaines choses que nous lui demandons. Ne demandons donc que ce qui nous est convenable pour notre salut. La priere est une union du cœur à Dieu; elle est dans la vie chrétienne ce que la respiration est dans la vie naturelle. Je ne m'étendrai pas sur la nécessité de prier, il n'est point de maison où l'on n'inspire aux enfans ce devoir par préference même à tout ce qui regarde les besoins de la vie; mais je ne puis trop ad-

mirer la bonté de Dieu qui semble avoir attaché de grandes graces à l'observance exacte de petites regles qu'on s'est imposées soi-même dans ses jeunes ans; tems fortuné où la bonne éducation tenoit le cœur ferme au poison du siécle. J'ai connu de vieux Guerriers convaincus de très-bonne foi que dans cent dangers dont ils ne pouvoient se tirer sans miracles, ils avoient dû leur salut à la régularité, avec laquelle ils recitoient depuis leur enfance quelques prieres dont ils faisoient la nourriture de leur ame. Qu'il y a de grandeur dans un *Pater* bien compris! toute la Loi s'y trouve. Un *Miserere* recité & medité avec attention, une courte lecture, mais réfléchie; tout cela est bien peu de chose, & ce peu fidelement executé peut infiniment sur le cœur du Très-Haut.

COMBIEN de gens doivent leur salut à un Sermon qui les a touchés, qui leur a inspiré le goût de la priere, de la lecture, & d'une conduite sage! Je conviens, que quand un Moine en colere débite de pieux riens, ou qu'il farcit de galimatias une verité fondamentale, l'esprit se refuse, & l'ame qui ne s'est point encore retournée vers Dieu reste dans sa léthargie. La parole de Dieu n'en est pas moins une

pierre précieuse, mais on lui fait peu d'honneur & à nous peu de profit, quand on ne la monte que sur du cuivre. Au contraire nos pieds se détachent de la terre, nous nous sentons enlever peu à peu, & nous prenons l'essor vers le Ciel, quand les Bourdaloues & les Massillons nous y conduisent. Mais presque toujours le Prédicateur cherche à plaire, non à toucher; l'Auditeur à s'amuser, non à se convertir. Corruption de toutes parts!

Je ne prétends pas réduire l'utilité de la chaire aux Prédicateurs de la premiere classe; on trouve du très-bon dans le second ordre; & si le hazard m'expose à l'ignorance effrontée d'un ennuyez confabulateur, j'ai recours à mon Evangile à l'aide duquel je tourne en principes de religion les mêmes principes que la seule qualité d'honnête homme m'imposoit. Je fais servir mon esprit de justice à rendre à Dieu le culte que je lui dois, & à ne point violer ses Commandemens: ma reconnoissance à méditer ses bontés, ma générosité à secourir les pauvres, & la moderation de mes desirs à me détacher de tout ce qui passe.

Je crois l'assiduité à entendre la Messe le plus efficace de tous les principes de

conduite. J'ai trouvé des Officiers Generaux en voyage, qui forcés de partir dès quatre heures du matin ne l'auroient pas perdue pour tous les biens du monde; ils savoient rendre à Dieu & à Cesar ce qu'ils devoient à l'un & à l'autre. Bon Dieu; qu'elle difference de ces braves gens, de ces hommes vrais & raisonnables qui veulent devoir à leurs services la bienveillance de leur Maître; mais qui attendent une plus grande fortune du Seigneur, & à qui on peut appliquer ces belles paroles de l'Apôtre: *Bonum certamen certavi;* qu'elle difference, dis-je, de ces hommes sages à ce tourbillon de fous qui croient que Dieu leur doit tout; que le Roy leur doit tout, & qu'on voit impunément deshonorer & prophaner nos Temples! Que diroient l'Idolâtre, le Juif & le Musulman, si la curiosité les attirant dans nos Eglises ils y voyoient accourir un essain d'étourdis & de folles, uniquement pour étaler un quart-d'heure tout l'attirail d'une parure bizarre; s'ils savoient que le matin usé tout entier à arranger de vains ajustemens, ils viennent à midi recueillir dans la maison de leur Dieu les fruits de leur mollesse: & concerter les plaisirs de soir? N'auroient-ils pas raison de croire que le Chri-

stianisme est une secte d'extravagans, dans laquelle on ne fait pas grand cas du Dieu qu'on y adore.

TANT d'extravagance mérite d'être châtiée avec une sévérité exemplaire sans exception de sexe, d'âge & de qualité, & il est vrai que cet abus, devenu presque général, deshonore à la fois la religion, la raison & la nation. Scandale affreux qui fait trembler ceux à qui il reste quelque pudeur. Grand Dieu, peut-on croire en vous, & vous insulter chez vous? Arche du Seigneur, Temple de Salomon, & vous sur-tout sacrés Tabernacles qui renfermez le Roi des Rois, pénetrez-moi de plus en plus du profond respect que je dois à Sa Majesté Sainte. Homme! qui que tu sois, réponds-moi; si tu n'es pas Chrétien, pourquoi viens-tu dans nos Temples? Si tu es Chrétien, crois-tu le Sanctuaire de ton Dieu? le rendez-vous de tous les vices?

SAINT Paul, ce bouclier de la foi, défenseur aussi zelé de l'Eglise naissante qu'il en avoit été cruel persécuteur, Saint Paul suffisamment désigné par le nom d'Apôtre reprochoit aux Corinthiens, Ep. 1. Chap. 11. de n'avoir pas de respect pour le Temple du Très-Haut: *Aut Ecclesiam Dei con-*

temnitis. Ne semble-t-il pas que devinant les mœurs de notre siécle, il dise à ces bustes vivans qui viennent se placer auprès de l'Autel sur un piedestal de velours; quoi vous osez arborer l'étendart du luxe & de la coqueterie dans la maison d'un Dieu anéanti & crucifié! Que voulez-vous que je pense de votre caractere; *quid dicam vobis?* Au lieu d'adorer, vous venez quêter l'encens de vos adorateurs; & vous prétendez que je fasse votre éloge: *Laudo vos?* Non en verité, je ne sais point prostituer mon ministere: *In hoc non laudo*. Je n'altere assurément pas le texte, je ne fais que remettre au cours du tems l'esprit de Saint Paul.

QUAND Jesus-Christ chassa les vendeurs du Temple, ne leur dit-il pas ce que je répete aujourd'hui à tous ceux qui viennent effrontément dans nos Eglises faire un honteux commerce de tendres regards? *Ma Maison est une Maison de prieres, & vous en faites une caverne de voleurs*.

IL est vrai que dans presque toutes les campagnes on ne connoît point l'abus dont je viens de parler; mais il s'y en commet d'autres qui ne scandalisent pas moins. La plûpart des Eglises n'y sont guéres mieux

décorées que la cabane d'un berger. Combien de Curés gros & gras jouissent des trente & quarante ans de bénéfices considérables, & pensent bien plus à meubler le cave qu'à orner l'Autel! Les deniers du trésor servent bien plus souvent à marier la niéce qu'à parer le Temple. Ne seroit-il point convenable d'imposer à quelques Prêtres de savoir lire, à d'autres de s'occuper plus utilement qu'à boire, à tous d'être sages, humbles, & désintéressés? Aux Béneficiers de négliger un peu moins la Maison du Seigneur, de faire instruire la jeunesse, & de ne point intenter de procès pour une bagatelle. Un peu plus de séverité de la part des Superieurs fourniroit de plus dignes Ministres à l'Eglise, & de meilleurs sujets à l'Etat.

Ce n'est pas tout, je ne crois pas absolument impossible de rassembler dans des retraites délicieuses la molesse & la dévotion. On y parle pieusement de choses agréables; l'esprit, & bientôt après le cœur, ont autant de part à la conversation que l'amendement des mœurs: on lit pourtant un point de Sermon bien châtié; mais on boit du Saint Laurent; & dans un tête à tête aussi dangereux, le béat est bien près de distribuer sous le manteau des ab-

solutions de contrebande. Mais aussi l'abus qui scandalise donne un grand relief à la vraie vertu.

BOILEAU en parlant des Directeurs, dit :

Le premier massepain exprès pour eux se fit,
Et le premier Citron à Rouen fût confit.

L'Abbé Regnier s'est un peu plus étendu :

Mais d'où vient qu'on en voit ne gouverner pas moins
Les maisons que les consciences?
Etendre à toute chose également leurs soins
Sous de pieuses apparences,
Et dans toutes les occurrences
Se charger de tous les besoins?
Dès qu'une penitente entre leurs mains s'est mise,
De tout le temporel ils se font inspecteurs,
Tout est du ressort de l'Eglise,
Tout se fait par leur entremise,
Et des rôles du monde ils deviennent acteurs,
Fort mauvais Intendants, plus mauvais Directeurs,
Qu'à défendre la Comédie
Ils témoignent un zele ardent,
C'est bien fait, quand elle est trop libre & trop hardie.
Dieu veuille qu'aucun cependant
Ne la joue en la défendant.

Il ajoute dans un autre endroit:

Vous qui savez appercevoir
Une paille dans l'œil d'un autre,
Arrachez la poutre du vôtre:
C'est-là votre premier devoir.
Mais quoi tout hipocrite estime
Que sa poutre n'est qu'un festu?
Dans les devots tout vertu,
Dans les autres gens tout est crime.

COMBIEN de femmes ont tout ensemble un Confesseur & un Directeur? en sont-elles plus complaisantes pour leurs maris, plus attentives à l'education & à l'établissement de leurs enfans? Non, il s'agit seulement d'obtenir un brevet devote. Le Confesseur en minute les provisions, & le Directeur y met le sceau. Cent petites douceurs leur tiennent lieu d'honoraires qu'ils reçoivent *bénignement* comme les épices d'un compte de fadaises révisé à la correction.

LA simplicité Evangélique n'admet point toutes ces *simagrées*, rien n'est si saint que la Religion Chrétienne; mais sa saintété même en rend l'abus plus pernicieux. Une femme vraiment pieuse qui connoît ses devoirs, & qui aime à les remplir, fait l'usage qu'elle doit faire du tems, & ne

perd point des matinées entieres à dire des riens à un Directeur. Quelle comparaison d'un cœur contrit & humilié à ce scelerat qui s'accusoit d'avoir tué une puce avec trop de colere? Quelle comparaison d'un seul verset de David bien médité avec ces conversations inutiles dont je parle. Pour décider, si elles ne sont pas plus dangereuses qu'édifiantes, on peut s'en rapporter au sentiment d'un Religieux qui n'étoit pas Moine.

Qu'on est édifié, quand on voit une belle
Assise auprès d'un Moine au fond d'un Chapelle.
Bon Dieu qu'il se fait là d'ouvertures de cœur!
Mais Satan & la chair ne leur font-ils pont peur?
Non, la chair devient morte, & Satan est trop bête
Pour faire son profit d'un si saint tête-à-tête:
Cependant si l'on croit ce qu'en dit un dévot,
La chair se ressuscite, & Satan n'est pas sot.

Je reviens aux bonnes œuvres.

LA fausse idée que nous nous faisons de la plûpart des choses, produit d'étranges préjugés. Proposez aux mondains l'usage de la méditation, ils croiront qu'on les veut conduire tout d'un coup à la surerogation des parfaits; cependant il n'y en a pas un d'eux qui ne médite. Penser,

réfléchir, prévoir, former des projets de fortune, de gloire ou de plaisirs ; consulter & déliberer sur la fin & sur les moyens : tout cela s'appelle méditer. Combien d'extravagances nous saisiroient d'étonnement, si comme on déploie une piéce d'étoffe on pouvoit dévoiler l'imagination d'un jeune fou ou d'un homme obsédé de quelque passion vive ! Une coquette ne met pas plus de tems à ranger ses mouches, ni une fausse devote à tromper son mari, qu'un étourdi à méditer une sotise, ou à composer une mode nouvelle. Méditons autant qu'ils méditent, mais méditons plus sagement ; que la sagesse nous conduise dans toutes nos vûes, & que de solides réflexions nous ramenent à la prudence chrétienne. Commençons par nous connoître, & sentons ce que nous sommes. Qu'est-ce après tout que cette grandeur qui m'éblouissoit, que cette poignée d'or qui m'aveugloit, que ces plaisirs qui me séduisoient ! Qu'est-ce que l'homme pris dans son néant ; mais que n'est point l'homme raproché de Dieu ! Je crois cette façon de compter avec nous-mêmes une matiere suffisante à mediter toute la vie.

RIEN n'est plus important que de s'accoûtumer de bonne heure à faire un bon

usage de son esprit ; & de cette importance je tire la nécessité de la méditation. Sitôt que j'ai trouvé du goût à bien penser, je m'apperçois tout d'un coup que l'homme n'est pas fait pour se meubler la cervelle de vaudevilles, & pour passer le tiers de sa vie à nouer des rubans. Par-là je racourcis le tems de la bagatelle, & c'est le premier fruit de la réflexion. De-là je passe à de plus grands objets. Le tuteur qui désole son pupile, le prêteur usuraire, l'homme dur, le faquin qui fait le fier, le voisin qui fait le tyran, tous caracteres qui me font horreur. Les voies égarées de la plûpart des hommes m'apprennent à tenir une autre route, enfin je pense que le pelerinage est court, je porte mes vuës sur l'avenir, & je les éleve jusqu'à Dieu. Alors mon esprit m'apprend que Dieu seul est infiniment aimable, & mon cœur sent qu'on ne peut assez l'aimer. Voilà a peu près quelles sont les especes & les degrés de méditation de l'honnête homme & de l'homme de bien.

JE vous ai fait connoître, combien il est utile à l'honnête homme de savoir vivre seul. Deux moyens à l'homme sage de mettre sa solitude à profit ; la lecture que je vous ai tant recommandée, & la méditation.

ditation. C'eſt à ceux qui entendent le langage de la ſpiritualité à vous apprendre à mediter chrétiennement. Moi qui ne ſait que bégayer ſur cette matiere, je vous dis tout uniment que la méditation eſt un des plus ſûrs moyens de ſanctifier notre loiſir. Quand nous avons appris à fixer notre loiſir ſur les verités chrétiennes, ſur les attributs de Dieu, ſur quelque moralité, nous ne nous livrons plus à une infinité de penſées vaines & vagues, ſouvent folles, quelque fois criminelles: dont il faudra pourtant rendre compte. Un vaiſſeau battu d'une tempête affreuſe roulant au gré des flots irrités à la lueur des éclairs, n'eſt pas plus agité que le petit génie qui ſe prête à toutes ſes frénesies, & à toutes ſes fureurs: Au contraire, le vaiſſeau qui n'eſt pouſſé que par les doux zephirs, vogue légerement dans la bonace, & arrive au port. De même, l'eſprit revenu de la ſotiſe & devenu bon, ſait méditer utilement, & apprend à conjurer l'orage de ſes paſſions; il parvient à la moderation de ſes deſirs, dont je vous ai tant parlé: & goûte enfin cette paix interieure, qui eſt l'avant-goût de la ſuprême félicité.

A l'homme qui pense, il ne faut ni matieres prescrites ni formulaire de meditations; chaque trait de l'Evangile, chaque verset des Psaumes, chaque période d'un livre de pieté, chaque priere de l'Eglise lui fournissent des sujets inépuisables. Puis-je entendre chanter: *Quis sicut Deus noster*, sans m'abîmer dans les grandeurs de Dieu? Si je lis de toutes les choses de la terre: *& mutabuntur*, je ne tarde guéres à les mépriser; & je trouve le motif d'un attachement bien plus solide dans le *Tu autem idem ipse es*, qui suit. Voilà des traits bien communs: ils ont pourtant une douceur & une élevation infinie. Il n'y a qu'à vouloir s'occuper chrétiennement, cette volonté vaut mieux que toutes les leçons.

LA méditation est encore d'un secours merveilleux, quand nous sommes assiegés sans le vouloir d'un monde qui nous distrait de nos exercices ordinaires, ou forcés de voyager en des lieux & en des tems qui rendent assez difficiles les autres pratiques de religion. Dans tous ces cas nous avons la ressource du recueillement intérieux une petite élevation du cœur à Dieu pour corriger le poison d'une partie de plaisir: & l'habitude de réfléchir sur nos

devoirs nous apprend à dédommager la pieté du tems & des soins que nous devons à nos affaires temporelles. Mais craignons de ressembler à certains contemplatifs qui composent deux classes de faux Dévots d'une autre espece que les Hypocrites. La familiarité, avec laquelle on croit s'entretenir avec Dieu dans la méditation peut nourrir la paresse des uns & l'orgueil des autres. Les premiers se croient quites de tout, quand ils ont rêvé deux heures sans savoir à quoi, ils approchent des Quiétistes. Cependant ceux qui se contentent de dire: Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le Royaume des Cieux. Il faut de l'action; toute pieté inactive est une chimere, c'est un Fanatisme. La paresse ne seroit pas un vice capital, si l'on pouvoit se sauver en n'agissant pas. Les seconds, plus flatés de l'approbation publique pénétrés de l'humilité chrétienne, prennent hardiment un air imposant & un ton de superiorité. Ils font superbement les Evangélistes, & contens de fronder tout le genre humain ils s'embaraſſent peu de se corriger eux mêmes, parce qu'ils se croient des Saints. Mais que sont-ils dans le vrai? des superbes aux yeux de Dieu, des pédans aux yeux des hommes,

LES méditations les moins distraites & les plus touchantes sont peu méritoires, si elles ne produisent l'amendement des mœurs. Qu'une femme de mauvaise humeur, d'ailleurs sage & rangée, passe à contre-tems tout le matin à l'Eglise, qu'elle médite quatre heures par jour; en un mot qu'elle soit la *devote* de profession, dont je viens de parler, on la croira femme de bien. Moi je la crois une folle qui néglige l'essentiel de son état. Remplir bien nos devoirs à tous égards, c'est-là véritable esprit de la religion. Donc bien étudier ses devoirs, & se bien étudier soi-même est la plus importante de toutes les méditations.

LE plus grand fruit que nous puissions tirer de la connoissance de nous-mêmes, c'est de sentir la sotise de notre orgueil par le dénombrement de nos miseres: En effet, que sommes-nous tous, pour nous tant élever au-dessus les uns des autres? La haute naissance, la grande fortune, les dignités, les talens, sont des accidens fugitifs qui ne durent qu'un quart-d'heure. La seule bonne qualité de l'homme, c'est d'être homme. Les distinctions dont l'amour propre nous amuse, ne sont par elles-mêmes qu'un jeu du hazard, ou une

erreur de notre imagination; souvent même elles deviennent l'occasion prochaine de notre perte par la matiere qu'elles fournissent à notre cupidité. Ne laissons pas de les recevoir avec reconnoissance, & d'en jouir gracieusement, quand la nature nous les a données, ou quand le bonheur ou le mérite nous les procurent: Mais ne croyons pas que cette jouissance, fut-elle de tous les avantages rassemblés dans toute leur plénitude, puisse remplir l'infinité de nos desirs. Connoissons mieux la grandeur de notre condition; mais commençons par connoître nos miseres. Tout ce qui compose l'homme, c'est un corps & une ame, un cœur & un esprit. Le corps, l'esprit, le cœur, tous principes de miseres. Notre seule ame est notre seule grandeur.

Il est vrai que le corps humain est par l'arangement de toutes ses parties le plus bel édifice qui soit dans la nature; c'est le chef-d'œuvre du Créateur: mais il lui a plû de l'assujettir pour le tems à des miseres bien humiliantes. J'ai déja dit qu'il est conçû dans le péché, enfanté dans la douleur, condamné au travail sur le trône comme dans la cabane, assiegé d'infirmités de toute espece, enfin englouti par la mort.

NOTRE esprit, cette partie de nous-mêmes si noble, qui embrasse tout-à-la-fois le passé, le présent & l'avenir, qui saisit dans le même instant mille & mille objets, & qui pourroit s'enrichir de connoissances précieuses: cet esprit qui devroit faire notre plus grand lustre, est précisement ce qui fait notre plus grande confusion; c'est un fou qui nous promene à travers champs sans savoir lui-même la route qu'il tient, ni le terme où il veut nous conduire. Préjugés, préventions, entêtemens, sentimens erronnés, opinions fausses, absurdités infinies en tout genre & en toute matiere, contradictions étonnantes, disputes qui vont jusqu'à la fureur, livres pitoyables, critiques encore plus mauvaises. Voilà le triste usage que nous faisons le plus souvent de notre esprit.

POUR le cœur, ah le traitre! dans quels précipices affreux ne nous conduiroit-il pas, si la raison ne le tenoit à la chaîne! Toute la terre ne combleroit pas ses desirs: mais puisqu'il desire à l'infini, il se croit donc fait pour jouir à l'infini? Cependant ce cœur fait pour s'élever jusqu'à Dieu se borne à desirer infiniment ce qui est fini: Ainsi, changeant au gré de sa corruption sa destination naturelle, il nous tyrannise

au lieu de nous soûtenir, il nous dégrade au lieu de nous élever, & substitue un arpent de vigne ou une feuille de parchemin à une Eternité de gloire. O! homme créé à l'image de ton Créateur, réveilles-toi, éleves-toi; tu n'es pas fait pour ramper; sens tes vrais interêts, connois ta dignité. Ton ame est immortelle.

TOUTES les miseres qui nous environnent, & dont nous sommes comme pêtris étoient bien connues de David. Il sentoit tout le prix d'un cœur pur & d'un esprit droit; mais que la conviction & le sentiment de tous nos maux, si propres à réprimer notre orgueil & à nous redresser dans nos voyes, ne nous jettent pas dans le découragement & dans la défaillance. Ramenons notre esprit à l'idée de notre immortalité, rapportons y tous les mouvemens de notre cœur, & nous retrouverons toutes nos forces, nous connoîtrons notre grandeur. L'ame qui réfléchit à la distinction de son Etre compte pour peu de chose la peine ou le plaisir qui passe. Tout ce qui périt peut l'amuser un moment, mais ne l'occupe jamais. Elevée au-dessus des objets qui frappent les sens, elle ne se livre qu'à ce qui est immortel comme elle, & ne va point supposer fol-

lement de vraie gloire ni de vrai bonheur dans tout ce qui n'est point proportionné à sa nature; elle mesure ses vûes sur sa propre excellence, & se croiroit trop resserrée, si l'on bornoit sa jouissance à la possession de tout l'Univers. Pourquoi? rien de plus commun que cet axiome, c'est que du fini à l'infini il n'y a ni comparaison ni proportion.

Si quelque mauvais plaisant repassant dans sa tête ce que j'ai dit des plaisirs, le trouvoit incompatible avec cette morale; j'ai à lui répondre ce qu'il auroit dû sentir dans tous mes Chapitres. Mon dessein, toujours suivi dans mes conseils, est d'apprendre aux jeunes gens destinés au monde le secret d'allier les plaisirs innocens, le mérite, l'honneur & la vertu. Je veux bien qu'on se réjouisse à tout âge: mais je veux que le divertissement soit honnête, & qu'on ne s'en laisse pas trop posseder; de même, je veux qu'on s'attache par préference à la grande affaire du salut; mais je n'exige pas qu'on aille s'enterrer dans les deserts de la Thébaïde. Ce parti ne convient qu'aux vertueux du premier ordre & aux ames privilegiées. Restons dans le monde, goûtons-en les douceurs qui sont convenables à notre condition;

mais vivons en homme polis & délicats, en hommes raisonnables, & en Chrétiens: ne soyons ni étourdis, ni féroces; cessons d'être injustes, devenons charitables; & si c'est en trop demander, du moins que les hommes soient humains: en un mot, ne regardons le monde que pour ce qu'il est, mettons chaque chose à sa place; donnons-lui sa vraie valeur, & ne sacrifions pas la gloire & les intérêts d'une ame immortelle aux extravagances & aux emportemens d'un corps qui périra bientôt.

QUOI de plus propre à me démontrer la sotise de mon orgueil, que la certitude que je périrai bientôt; & quoi de plus propre à détromper mon cœur de la vanité de tous ses attachemens, que la certitude que mon ame ne périra jamais? Le grand dessein de Dieu dans toute la religion est d'humilier notre esprit & de détacher notre cœur; nous sommes créés à cette condition, & le marché est-il si mauvais pour nous? Ne nous reste-t-il pas mille & mille bonnes choses pour le tems, n'attendons nous pas un avenir superbe? & si nous étions les maîtres de notre destinée, préférions-nous le non-être à notre état, parce que l'esprit & le cœur sont assujettis à des regles? Mon

Dieu, qu'il entre de grandeur & de bonté dans vos vûes sur nous! Qu'il est doux d'être bien conduits, & que nous sommes heureux de pouvoir forcer le Ciel par de bonnes œuvres! Orgueilleux tu périras, humilies-toi: mais ton ame est immortelle, convertis-toi.

Je crois l'orgueil le plus grand vice de l'esprit; & je crois encore qu'indépendamment du mépris que les honnêtes gens font de l'orgueil, la plûpart des orgueilleux sont par eux-mêmes les plus mépriſables de tous les hommes. Il en est pourtant quelques-uns que le Public voudroit pouvoir honorer; ils ont de l'acquis & d'excellentes qualités, ils sont utiles à la République, ils approchent des grands Hommes. La gloire ou la justice, l'éloquence & l'érudition alloient les mettre de niveau, quand le sot orgueil est venu développer leur petiteſſe; on s'est apperçû qu'un peu de fumée leur suffisoit, qu'au lieu d'aimer la vraie vertu, & de penser à leur fin derniere, ils bornoient leurs vûes à l'approbation du monde; mais tout-à-coup on voit tomber & se réduire en poudre tout cet échafaudage d'orgueil, sur lequel ils s'élevoient pour paroître plus grands.

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit. Rousseau.

CE poison est bien subtil ; si vous avez lieu de le craindre, usez promptement de deux préservatifs que vous fournissent l'Arithmétique & la Religion. A chacune de vos bonnes qualités, opposez un de vos défauts, pour cela connoissez-vous bien, & comptez juste. La soustraction étant faite, il ne restera guéres de matiere à l'orgueil. Si pourtant vous êtes encore tenté de vous approprier les dons d'enhaut, & de ne rapporter qu'à vous le peu de bien qui est en vous ; si tout le ridicule qui est inséparable de l'orgueil fastueux ne peut vos en guérir, répetez cent & cent fois après David : *Ipse fecit nos, non ipsi nos.* Non, mon Dieu, je ne dois qu'à vous seul le peu que je vaux ; je ne suis point l'auteur de mes talens, vous me les avez confiés ; malheur à moi, si j'en abuse. Si je les fais valoir, toute la gloire vous en est dûe : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*

PARVENIR à une élevation sans bornes & sans fin par la voie de l'humilité chrétienne, parvenir à la jouissance éternelle de biens infinis par le détachement volontaire de biens périssables, ce sont les deux mysteres du salut pour le cœur & pour l'esprit, voilà tout le systeme de la

religion. Humilions donc notre esprit à la consideration de toutes nos miseres: élevons notre cœur au dessus de ce qui passe à la considération de notre immortalité.

MAIS quoi! vous m'écoutez sans m'entendre, vous me lisez, & vous restez dur, le monde vous ensorcelle encore, & livré à toutes les fadaises de la vie, vous traitez mes principes de chimeres, & mes conseils de visions: cependant parmi plus d'un million d'hommes qui m'ont passé sous les yeux, je n'ai connu que trois ou quatre Professeurs publics d'inerédulité. Ils avoient assurément tout le savoir du monde & l'éloquence la plus insinuante; aussi ont-ils fait d'assez bons Ecoliers. Mais aux approches de la mort, qu'est devenue leur Philosophie payenne? J'ai eu la consolation de les voir détester leur morale impie; & les yeux baignés de larmes, reclamer tendrement la misericorde de Dieu, dont ils avoient si longtems & si follement affecté de mépriser la justice. Ne faisons point sottement les esprits forts sur une matiere aussi décisive, puisqu'il n'est personne qui ne désavoue à l'agonie, & qui ne regrette infiniment cette prétendue force d'esprit. Mais, que dis-je, ce n'est

pas force d'esprit, c'est foiblesse de cœur! Prenons le parti le plus sûr, raisonnons des aujourd'hui comme nous voudrions bien raisonner, quand nous nous trouverons seul à seul avec Dieu. Mon Dieu, éclaires-moi, pénétrez-moi, & que des idées extravagantes & impies ne me conduisent jamais à débiter *dans la Chaire de peste* la morale du démon.

JE mourrai. Quelle foule de réflexions dans la nécessité de mourir! Nos grands Prédicateurs n'ont rien de plus pathétique. La mort est le plus commun & le plus inévitable de tous les évenemens; pourquoi donc faut-il toute l'éloquence & tout l'art d'un Confesseur habile pour nous y préparer? Je crois en deviner la raison. On dit du matin au soir aux enfans: apprenez à vivre; on ne leur dit jamais: apprenez à mourir.

CEPENDANT nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre. Ecoutons Madame Deshoulieres pour la derniere fois. La femme forte peut en toute occasion donner à l'homme foible une leçon de vertu. Je ne sais, si nos plus grands Orateurs ont des traits sur la mort aussi pathétiques que les maximes suivantes:

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui: sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir longtems avant qu'il meure:
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre derniere heure
N'en est que l'accomplissement.

CETTE premiere réflexion nous avertit que nous mourons tous les jours; mais elle ne nous aguerrit pas contre les frayeurs de la mort, & c'est l'objet de la seconde maxime:

D'où vient que de la mort tu crains tout le pouvoir?
Lâche, regarde-la, sans changer de visage;
Songe que si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

MEDITONS donc sans cesse la nécessité de mourir: *statutum est*; & pour nous y préparer, connoissons le peu de valeur de toutes les choses créées. En effet, nous voyons tomber à chaque instant quelque chose de nous, & presque tout ce qui nous environne. Il semble que le monde se renouvelle tous les cinquante ans, & à cinquante ans nous ne trouvons presque plus personne de tous ceux dont le

commerce nous flatoit tant à vingt. Nous perdons tous les jours quelqu'un de nos avantages, & quelque partie de nous-mêmes, nous sommes exposés à une infinité d'infirmités & de malheurs: & malgré cette experience journaliere si propre à nous détacher de la vie, nous ne voulons point apprendre à la quitter. Accoûtumés à ne regarder la mort que dans le lointain, il semble, quand il faut nous y exhorter qu'on nous annonce un prodige. Ne cherchons point ailleurs la source de tous les égaremens de notre esprit, & de toute la corruption de notre cœur. Je suis persuadé que la méditation de la mort est ce qui peut le plus sur le cœur de l'homme. S'il pensoit à mourir d'aussi bonne heure & avec la même attention qu'il pense à vivre, il raisonneroit plus juste & se conduiroit mieux.

PREVENU dans ma tendre jeunesse de ce préjugé si faux, si funeste, & pourtant presque général, que cinquante ou soixante ans de vie étoient une espece d'éternité; semblable aux enfans qui regardent une pistole comme une fortune inépuisable: je croyois que l'homme raisonnable ne pouvoit faire un meilleur usage du tems que d'en employer la premiere moi-

tié à apprendre à vivre, & la derniere à apprendre à mourir. Détrompé par ma propre experience je jette les yeux sur ces cinquante ans que je croyois éternels, je ne trouve plus qu'une ombre fugitive. Cette seule raison de la rapidité du tems me fait sentir que la science de la mort devroit être l'étude de toute la vie.

NE tombez pas dans la même erreur, ornez-vous l'esprit, cultivez vos talens, arrangez vos affaires, songez à votre famille, tout cela est dans l'ordre; ce sont les Loix, ou l'usage local de la petite Bourgade, par où vous passez. Mais bientôt vous habiterez un autre hémisphere, infiniment étendu, & vous y vivrez toujours. Ne regardez donc vos ménagemens temporels que comme une commission confiée à vos soins; rempliſſez-en les devoirs, recueillez-en les fruits: mais songez qu'elle peut être révoquée à tous les momens du jour; & que l'arrêt de votre mort est irrévocable. Apprenez donc une fois par jour à bien mourir. On ne peut étudier assez tôt ni trop longtems la seule science qui peut servir toujours.

LA plûpart des hommes qu'on croyoit forts montrent toute leur foibleſſe à l'heure de la mort. Je sai, & je voudrois

sentir encore mieux, combien la crainte des jugemens de Dieu est salutaire; mais souvent cette crainte est un beau voile, dont nous couvrons notre défaut de courage, & ce défaut procede toujours du déréglement des mœurs; car enfin, à cent ans comme à vingt-cinq il faudra être jugé, le compte en sera plus long & plus difficile. Plus d'occasions, donc plus de péchés, donc plus d'expiation. D'ailleurs, le sacrifice de la vie dans le tems même que nous ne saurions la retenir ne laisse pas d'être méritoire, sans quoi la résignation ne seroit pas une vertu. Ne confondons donc pas la crainte de la mort avec la crainte de Dieu; nous craignons un peu Dieu, mais nous aimons beaucoup la vie; & ce trop d'attache à la vie est tout-à-la-fois le vice du cœur & de l'esprit. Combien de gens pour qui elle est onereuse! des infirmités continuelles, de grands malheurs, des iniquités criantes; une extrême vieillesse, mais surtout le desir sincere de ne plus offenser Dieu, tout cela devroit bien nous détacher.

LA mort, dit la Bruyere, n'arrive qu'une fois, & se fait sentir tous les momens de la vie. Il est plus sûr de l'appréhender que de la souffrir. Il n'y a

pour l'homme que trois évenemens, naître, vivre & mourir. Il ne se sent pas naître, il oublie à vivre, & il souffre à mourir. Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre, après avoir médité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie: ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs & de la santé que pour les voir changer inviolablement & par la révolution des tems en leurs contraires, & être ainsi le jouet des biens & des maux; bon ne sauroit guéres à quoi se resoudre. La nature nous fixe, & nous ôte l'embarras de choisir: & la mort qu'elle nous rend nécessaire est encore adoucie par la religion.

QUAND je pense à une foule de malheurs réunis & compliquées que la prudence ne sauroit prévoir: & que l'honneur ne devroit pas craindre, je ne comprends pas qu'on puisse tant aimer la vie, mais une triste experience nous apprend tous les jours que la nature toute foible qu'elle est ne se rend qu'à peine: & quand enfin la religion & la raison réunissent toutes leurs forces pour déterminer l'homme, la crainte des jugemens de Dieu vient

à son secours. Cette crainte est bien fondée, j'en conviens, mais trop souvent elle ne sert que de prétexte à cacher celle qu'on a de cesser de vivre. Les enfans du siécle, dit le Pere Bourdaloue, laissent voir aux approches de la mort toute leur foiblesse: ils sont désolés parce qu'ils n'ont pas assez de force pour se résoudre à quitter la vie.

Les jugemens de Dieu sont bien formidables, mais aussi sa misericorde est infinie. Tous les jours j'entens chanter: *Deus omnipotens*; mais à côté d'*omnipotens* je trouve toujours *misericors*, toujours *veniæ largitor*, toujours *humanæ salutis amator*. Ce qu'il y a de plus sûr dans la vie, c'est que nous la perdrons; donc ce qu'on peut faire de mieux, c'est de s'attendre à la perdre: cependant personne ne l'attend, & tout le monde la craint. Cette inattention à la mort, quand on la croit éloignée, & la peur outrée qu'on en a, quand on la croit prochaine, pourroient bien venir autant d'un défaut d'éducation, que d'une foiblesse naturelle. On mene les enfans à une inhumation comme à un spectacle. Que nous perdions un frere, on commence par nous dire que notre part en devient meilleure. Comment une

mere apprendroit-elle à son fils le grand art de bien mourir? cette seule idée la feroit mourir elle-même. Le pere de son côté ne lui remplit le cœur & l'esprit que de vûes pour le monde. Pavillon à faire, Parc à étendre, Terres voisines à acquerir, Charge, Régiment, Alliance, tout cela se repete cent & cent fois par jour, & pas un petit mot sur la mort. La leçon est soûtenue de l'exemple. De-là un attachement demesuré aux choses de la vie, & pas la moindre réflexion sur l'avenir. Cette maniere d'élever les enfans est diamétralement opposée à la raison.

Au lieu qu'avec un soin fidele
On devroit dès les jeunes ans
La cultiver dans les enfans;
Pour porter des fruits dignes d'elle;
On la remplit d'illusions,
De dangereuses passions,
D'esperances, de craintes vaines,
Et - - - - - L'Ab. Regnier.

CEPENDANT ce pere meurt avec un *in-folio* de projets; & le fils qui les compte parmi les effets de la succession, ne songe qu'à la recueillir toute entiere; il se débarasse le plûtôt qu'il peut d'une cérémonie qui lui paroît trop lugubre; un

retour sérieux sur le même sort qui l'attend, un souvenir amer, des images chagrinantes l'importuneroient trop : il secoue sa douleur prête à tomber d'elle même, & bientôt le *Te Deum* succede au *De profundis*. Ce sont de ces heritiers avides & ingrats, dont Boileau dit:

Qu'ils se font consoler du sujet de leur joie.

J'AI déja dit que les premieres impressions ne s'effacent jamais. Un pere croit s'éterniser dans sa posterité, & y substitue trop d'attachement pour ce qui passe, & trop peu pour l'Eternité; mais sera-t-il tems de ramener votre fils à la vertu par la consideration de sa fin derniere, quand son cœur ouvert à toutes les passions & peut-être livré au désordre, quand son âge, sa santé, les ris folâtres, les vains amusemens, & toutes les vûes mondaines, dont vous avez obsedé son ame, lui feront regarder vos leçons comme l'effet d'une humeur chagrine? Vous avez négligé de lui parler de la mort & ce silence plus meurtrier que la mort même, devient la cause premiere de sa perte. Cette omission perpetue dans presque toutes les familles l'indolence criminelle qu'on a sur l'avenir, & a bonne part à la réprobation des hom-

mes. Peres de famille, pénétrez de bonne heure vos enfans de la nécessité de la préparation, & des suites de la mort; prévenez-les par préference à tout sur la grande affaire du salut, ils feront honneur à la Religion & à la Nature.

JE dis plus, quand par impossible il n'y auroit point de Dieu, tous les biens de la vie ne seroient pas si précieux qu'une bonne mort. Cette proposition n'est point un paradoxe, toutes les grandes passions me fourniſſent de quoi la prouver. Représentons-nous la vie & la mort d'un ambitieux, d'un impudique, d'un avare, trois esclaves de leurs desirs. Le premier par trop de goût pour les grands honneurs n'a jamais connu la tranquillité intérieure, & meurt désespéré précisément parce qu'il ne verra point la premiere promotion. Le second occupé toute sa vie à satisfaire & à cacher sa turpitude ne connoît que la rage & la fureur, quand il faut quitter l'objet de son attachement. Et quelle est la situation de l'avare, quand il va se separer de son coffre fort! Tous trois se sont dit au fond de leur cœur: Il n'y a point de Dieu, aussi n'en connoissent-ils pas d'autre que leur passion: & voilà mon hipothêse. L'un formoit des projets de gran-

deur; l'autre méditoit une partie de débauche, & le troisiéme cacheroit le dernier sac de mille francs, quand la mort enveloppée d'une fiévre maligne s'est glissée dans leur chambre. Des regrets cuisans & inutiles sont les seuls préludes du dernier soupir; & la vivacité de leur passion fait leur réprobation, même avant qu'ils meurent. Au contraire, nous voyons mourir en paix & avec résignation ces hommes débonnaires & pacifiques, qui ont sû réprimer leurs desirs, qui ont souffert patiemment & joui moderément, qui ont secouru les pauvres, qui ne se sont regardés que comme les freres des autres hommes, qui ont fait de la justice & de la bonté les regles fondamentales de leur conduite, & qui ont appris de bonne heure à quitter le monde. Il est donc vrai que rien n'est plus à desirer que de mourir de la mort des justes; & qu'au jour de la mort, le détachement est plus précieux que tous les biens, puisqu'independamment de l'avenir il corrige l'amertume de cet instant, formidable il est vrai, mais absolument inévitable, & qui par-là même est pour les hommes sans foi le plus grand de tous les maux.

Pourquoi craignons-nous tant la mort, & pourquoi nous y attendons-nous si peu? Si j'ai de la religion, puis je regarder la mort comme un mal, quand la seule voie de redonner à mon ame toute sa splendeur est de la tirer pour toujours de ce tabernacle d'argile où elle étoit emprisonnée? Non, un corps de foiblesse & de péché, un corps qui sera bientôt la nourriture des vers, ne doit pas contenir longtems une ame immortelle. Je sai que toute chair est effrayée du coup qui va la détruire, & il est de la nature de se dérober au péril: mais il est inévitable ce péril: & je vois la faux toujours levée sur ma tête. C'est donc une raison nouvelle de me préparer de longue main à une action unique qui décide de mon Eternité, & à rendre sans répugnance ce que je saurois garder toujours.

Si l'on pesoit bien les peines & les plaisirs, les agrémens de toute espece, & toutes les disgraces de la vie, je doute qu'on y fût tant attaché. On trouve au moins cent miserables contre un homme heureux. Le bonheur de ce monde est une espece de lotterie: tous les hommes, sans exception, y mettent leurs desirs, leur espoir, leur confiance, & très peu de gens ont

ont un billet noir. Une autre réflexion qui montre assez le vuide & le défaut du bonheur que nous cherchons, c'est que les gens que nous appellons les heureux du siécle, sont presque toujours ceux qui méritent moins de l'être. Je conviens qu'il est d'heureux & de dignes mortels, mais le nombre en est bien petit. Le plus grand bonheur joint au plus parfait mérite est un assemblage presque miraculeux, & la jouissance la plus complette de tous les biens réunis passe comme un éclair; il n'y a donc pas dequoi s'attacher tant à la vie.

PAR l'analyse d'un quart-d'heure, on peut faire celle des plus long jours. Le nombre des jours peut flater l'esperance de l'homme, mais il ne fait pas vraiment son bonheur. Le passé ne revient point, l'avenir est incertain; le quart-d'heure, où je vis, est le seul qui m'appartienne. La précision de Boileau est inimitable.

Le moment où je parle est déja loin de moi.

ON ne peut donc mesurer tout le bonheur de l'homme avec quelque justesse, que sur la mesure d'un seul jour, & qu'est-ce enfin que le plus beau de tous les jours? Tel dévoroit au premier service qui n'a pas vû l'entremets. Un autre meurt en

passant son habit de nôces. Ces exemples sont familiers. Quoique tous nos jours se succedent, notre jouissance n'en est pas moins fixée à l'instant pendant lequel seul on peut dire vraiment que nous vivons: En verité, un si petit volume ne peut contenir que bien peu de choses. Ne comptons pour rien la durée du bonheur: souvent même sommes-nous trompés par l'esperance qui est assurément le plus flateur de tous nos biens. Il est décidé que l'espoir pique plus que la jouissance du bien desiré, que la plûpart de nos biens & de nos maux ne sont que de fantaisie, & que souvent nous les confondons. Il est pourtant vrai que la vie n'est pas un mal, elle est même le principe de tous nos biens. L'homme est infiniment plus grand qu'une pierre, qu'un arbre, à plus forte raison heureux de n'être pas resté dans le néant. Mais à cette superiorité de l'homme sur tout ce qui est créé, Dieu a joint des assujettissemens. Il a voulu que l'animal raisonnable eût de la raison, & qu'il connût la vraie valeur des choses; il a voulu que sa créature sût & pratiquât ce qu'elle doit à son Créateur: Enfin, il a voulu, que dès que l'homme commenceroit à vivre, il apprit à mourir.

JE crois que l'agrément le plus réel de la vie est de pouvoir satisfaire à nos vrais besoins, non pas à toutes nos extravagances & à des besoins chimeriques qui ne sont appellés tels que dans le Dictionaire du sot orgueil & de la molle volupté. Il faut être vêtu, c'est une penitence imposée à toute la postérité du premier homme: mais le pinchina est aussi chaud que le velour, & la toile aussi fraiche que l'argent glacé; l'état & la condition ne servent que de masque à l'orgueil. Supprimons nos fantaisies, refondons nos cœurs, & nous conviendrons que nous ne saurions mieux faire pour le tems & pour l'avenir que de regler notre conduite sur nos devoirs, & notre dépense sur notre fortune. Enfin, il faut manger tous les jours, & se chauffer l'hyver. Que ces deux besoins deviennent des plaisirs, quand on les satisfait, ils n'en seront pas moins des preuves de l'infirmité humaine. Mais d'ailleurs, ôtez la cause, vous ôtez l'effet. Quand vous mourez, vous ne vous chauffez plus, vous ne mangez plus, mais vous n'avez plus ni froid ni faim. Que perdez-vous donc en mourant?

QUAND j'ai proposé le détail d'un seul jour pour porter un jugement plus sain

de toute la vie, je n'ai pas prétendu choisir le jour le plus court & le plus sombre de l'année; prenons au contraire le plus long & le plus brillant. A cinquante ans nos beaux jours sont passés, on jouit encore de quelques restes: mais on compte les heures, on choisit les saisons: En verité tout ce qui décline, n'est pas beau. Au dessous de vingt ans l'animal vit, mais la raison ne vit pas encore: c'est donc entre ces deux âges qu'il faut choisir le plus beau jour de notre vie, & le marquer par le plus flateur de tous les évenemens. Ce sera, si vous voulez, une succession importante, une faveur du Prince, une Charge honorable, ou un mariage avidement souhaité. Dans tous ces cas vous êtes forcé de convenir que votre plus grande satisfaction n'est pas dans la jouissance pour le quart-d'heure du bien qui vous arrive, mais dans l'espoir d'en jouir quelque tems: & c'est pour cela que j'ai appellé l'espoir le plus flateur de nos biens.

Il est aussi le plus séduisant & le plus trompeur. Si vous croyez n'avoir qu'un jour à vivre, vous ne concluriez point ce mariage, vous ne vous mettriez point en Charge, & la plus grande succession ne vous flateroit guéres. Le bâton de Maré-

chal qu'on reçoit à l'agonie honore fort une famille, & réjouit peu l'agonisant. Ces principes étant bien constans, j'ai droit de conclure que le plus précieux bien de l'homme qui périt est d'espérer ce qui doit durer plus longtems, & de l'homme immortel, ce qui doit durer toujours.

Or ici les deux parties de l'homme, l'ame & le corps, sont également interessées à esperer l'Eternité. Cet espoir nous rend la mort moins effrayante, & il nous fait préferer la solide gloire à ce faste enchanteur que le monde avec tous ses atours étale à nos yeux. Attendons donc toujours la mort, préparons-nous y dès l'enfance, craignons-la peu; mais craignons Dieu & l'aimons encore davantage. Voilà mon systéme.

Il est fort aisé à l'incrédule de nier l'Evangile, & toutes les Prophéties qui l'ont précedé; il ne coûte rien de nier tout. Mais si je lui demande ce que l'Evangile contient de mauvais & de dangereux, & quelles preuves positives ou probables il a que ce n'est qu'une imagination, la réponse n'est plus si aisée; malgré son acharnement à ne pas croire, il ne pourra s'empêcher d'admirer un établissement si ancien & si sage; & son esprit ébranlé ne tarderoit guéres à

se rendre, si son incrédulité n'étoit pas l'ouvrage de ses mœurs. S'il entre un peu de sécheresse dans ce que j'ai dit, c'est que pour convaincre l'incrédule j'ai crû devoir presser le raisonnement sans m'attacher uniquement à la foi qui seule pouvoit y mettre de l'onction. Grand Dieu! ramenez les hommes aux bonnes mœurs & à une conduite sage, ils reprendront bientôt de la foi.

UNE preuve tirée de la nature & de l'experience, que la raison n'a nulle part au trop d'attachement que nous avons pour la vie, c'est que l'homme de quarante ans est plutôt résigné à la mort que celui de quatre-vingt. Le dernier revenu à l'enfance, pleure comme un enfant de quitter une vie très-onereuse: le premier, au contraire, sacrifie avec fermeté le plus grand nombre de jours que son âge lui promettoit & tous les agrémens qu'il en pouvoit attendre. Cette différence n'a rien d'étonnant; le bon esprit commence la résignation, & l'esperance l'acheve.

QUE j'envisage la mort des yeux de la nature ou des yeux de la foi, je ne vois rien qui puisse justifier nos frayeurs. Par rapport à la nature, elle est le terme de nos peines, & en ce monde les peines pas-

sent les plaisirs. Par rapport à la foi elle est le terme de nos foiblesses & de nos miseres ; & la vie la plus commode est le moyen le plus invincible du peché. Donc à tous égards il entre plus de lâcheté que de tendres sentimens dans la crainte de la mort.

JE vous ai peint la vie par le plus beau de tous vos jours: ne vous dirois-je rien de tant d'évenemens qui la rendent importune? Le printems passe vîte, & l'hiver dure longtems. Si Dieu vous avoit donné la plus aimable & la plus raisonnable femme du monde, &, si charmé de son mérite, vous la perdriez à vingt ans, la vie vous paroîtroit-elle le plus grand de tous les biens? Je vous entends, les exemples d'un mariage si précieux ne sont pas communs. He bien! prenez donc une femme qui vous épargne la depense des larmes, vous en trouverez qui dans le même cas vous fourniroient plus d'un juste sujet de consolation. Vous resterez garçon, & vous vivrez à la Cour, c'est le centre de la politesse & la source des graces? Vous allez peut-être faire encore le difficile; vous ne voulez point habiter des lieux où l'encens ne fume que sur les autels de la dissimulation & de la flaterie, & où l'on possede à

fond l'art de supplanter son ami en l'embrassant; c'est donc Paris que vous choisissez pour votre domicile? point du tout encore; c'est un tumulte affreux; le laquais surdoré y est confondu avec le Marquis; on ne sauroit y vivre commodément sans une dépense exorbitante, & l'on y est exposé à cent mille périls. Bon! nous commençons à nous entendre. Vous voilà donc gueri du fracas du monde, & c'est par où je voulois commencer. Poursuivons s'il vous plait: je vous vois enfin retiré dans un coin de Province avec vos amis, vos voisins & vos livres; vous vous contenterez de votre patrimoine, & vous lirez souvent: *mihi parva rura*. O que nous avançons! Encore un mot, & vous jugerez sainement de la vie.

VOUS avez tué une perdrix à trois doigts de votre Fief? Procès qui passera de vous aux votres. Le principal & l'accessoire, la forme & le fond, ce n'est jamais fait: vous mourez de chagrin, & l'on assigne votre heritier en reprise d'instance. Votre argent est chez un Marchand? il fait banqueroute. Vos revenus sont des rentes constituées, remboursement ou réduction. Vous n'avez que des fonds? l'année devient sterile & le fermier insolvable. Vous avez une Charge? on vous taxe ou l'on vous supprime.

Vous comptez sur un ami? il vous abandonne, ou la mort vous l'enleve. Enfin, tout cela vous rebute, vous vous guérissez l'esprit sur tout ce qui passe, & vous vivez seul. Vous voilà donc detrompé du monde, vous craignez moins la mort, & vous ne songez qu'à l'attendre. Voilà précisément tout ce que je voulois de vous.

MAIS prenez garde à un petit inconvenient. Dans le renoncement que je vous prêche: n'allez pas prendre l'humeur atrabilaire pour la droite raison, & une Philosophie bizarre pour la Religion Chrétienne. Ayez soin de sanctifier votre solitude, & de mettre vos peines à profit. D'ailleurs on ne laisse pas que de trouver encore un peu de bon dans le monde. Il est quantité de femmes d'un mérite infini, & l'on trouve encore quelques hommes polis, vrais & judicieux. Quittez le monde en esprit; mais vivez avec le monde sans prendre un caractere dur, hétéroclite & dédaigneux.

UN plaintif de profession est un fort ennuyeux personnage; & un Philosophe bouru est un fort vilain monsieur. Faites-vous donc une conduite uniforme, douce, polie & chrétienne, & que votre mépris pour les choses de la vie ne soit pas le fruit de la seule raison. Vous pourriez en nour-

rir votre orgueil, au lieu de recueillir le fruit de la sagesse. Surtout ajoutez au détachement du monde une vigilance scrupuleuse sur vous-même. Vous savez votre Horace, on a beau fuir les hommes, on se retrouve toujours, *quis exul patriæ sè quoque fugit?*

JE vous ai conseillé plus d'une fois l'acquittement de vos dettes, & le bon ordre dans vos affaires. La matiere que je traitois ne regardoit que la sagesse humaine: il n'étoit pas tems encore de vous faire sentir, combien ces précautions sont nécessaires pour pouvoir obtenir d'enhaut la grace de bien mourir. Mais nous voici vous & moi à cet instant critique, où il faut compter tout-à-la-fois avec les hommes & avec Dieu. Enfin le tems est venu, la derniere heure approche. Helas! rien n'est si commun aujourd'hui que la mort subite, cette idée fait trembler. Mais j'aime à croire que notre derniere maladie nous conduira jusqu'au septiéme jour, peut-être au treize, si vous voulez même jusqu'au vingt-un. Tout le monde ne languit pas six mois au lit mortel, & encore combien en voit-on qui se font une habitude de languir sans en penser plus efficacement à leur fin derniere? Ah, que ces derniers mo-

mens sont chers! Que l'emploi en est important! De bonne foi est-il tems alors d'user le peu qui en reste à griffonner avec des Notaires, à arranger des papiers, à faire une liste de tous ceux à qui on doit, à arrêter des comptes avec le Fermier, l'Ouvrier & le Marchand? combien de gens veulent s'expliquer avec le malade! mais les valets ne pensent qu'à eux: une famille alarmée craint que des importuns n'avancent le dernier soupir: la fille veut être réservée à partage, le fils veut être instruit de l'état des choses. A tant d'inquiétudes de toutes parts, à tant de mouvemens, le pauvre agonisant qui commence à balbutier ne répond que par des signes, & il est obligé de ramasser les fragmens de sa défaillance pour serrer la main de son Confesseur.

CONCLUEZ de-là qu'il est de décision pour votre salut d'arranger par avance toutes vos affaires temporelles, de n'y laisser ni embarras ni confusion; de ne point recevoir sans quittance; de ne point emprunter sans billet; de compter très-régulierement avec tout le monde, & de ne point laisser de matiere à procès. Je ne parle pas de doubles emplois à rectifier, de clauses frauduleuses à réparer, ni de restitutions à faire: ce détail est reservé au

fripons par état; ou à ces de ni-honnêtes gens qui se font une sagesse du *bonus dolus*. Pour vous soyez tous les momens du jour infiniment circonspect sur les moindres choses de la vie, pour n'être pas obligé de sacrifier vos derniers momens aux autres; mettez-vous en état de n'en faire usage que pour vous.

L'IDEE de la mort doit être alors votre seule affaire; le siécle va finir pour vous, ne vous occupez plus des affaires du siécle. Les plus grands objets ne paroissent que des bagatelles, & si vous avez été homme d'ordre, vous n'aurez plus de bagatelles à discuter: Ainsi, debarassé de tout ce qui auroit pû vous distraire, vous ne serez point obligé de rendre trop tard justice à tout le monde; vous ne songerez qu'à rassurer l'ame inquiette & la nature effrayée par le souvenir des bontez du Sauveur. Jesus-Christ comme homme, vous console encore, trois jours après il vous jugera comme Dieu: Et que pouvons-nous lui demander de plus consolant, que la grace de pouvoir par la contrition la plus vive & par le plus tendre amour, forcer son humanité sainte à desarmer sa divinité.

DEJA le galant homme & l'homme de mérite sont morts en vous, vous n'en

avez plus besoin; ainsi la perte n'est pas grande. Il reste donc à mourir de vous, & l'honnête homme & l'homme de bien. C'est dans ce moment décisif que ces deux qualités doivent se réunir & se confondre. Si la probité a produit la religion, la religion sanctifiera la probité. Demandons cette grace au Médiateur, tâchons de la mériter par nos bonnes œuvres.

Si l'on ressuscitoit seulement pour dix ans, l'ambitieux seroit bien humble, l'avare soulageroit bien les pauvres, on ne perdroit gueres de bons procès, & les jeunes gens seroient sages; mais la chair ne ressuscitera qu'à la fin des siécles. On n'a point éprouvé les suites de la mort, on ne les a point méditées: & comment apprendroit-on à mourir? on ne se donne pas la peine d'apprendre à vivre. N'approcherions-nous point de la consommation des tems? il semble que la méchanceté & la débauche n'ont plus rien à imaginer.

O! vous qui pouvez par de bonnes mœurs & par vos talens faire honneur à la religion & à la patrie, rappellez souvent à votre esprit les douces leçons d'une éducation chrétienne; puisqu'enfin le monde veut se corrompre & vous cor-

rompre avec lui, fendez la presse, retirez-vous à l'écart, & ne vous laissez point écraser. La politesse vaut mieux que la grossiereté, l'érudition mieux que l'ignorance. Un cœur pur, un esprit droit, & une conduite sage valent bien, même pour le tems, toutes les fanfaronades de l'impieté. L'Hôpital à trente ans, & à la mort l'impénitence finale, c'est tout ce qui reste du commerce des libertins.

JEUNES gens, pardonnez-le moi, je vous ai blessé en plus d'un endroit; mais je ne l'ai fait que par zele. Si par la grace de Dieu un petit dépit interieur produisoit en vous la réflexion, la réflexion le sentiment, & le sentiment l'amendement des mœurs, vous reviendrez à aimer & l'ouvrier & l'ouvrage. Prions tous les uns pour les autres, convertissons-nous; c'est le seul moyen d'attendre
la mort sans la craindre.

(o)

Catalogue des Livres
imprimés
Chez F. VARRENTRAPP.

ABREGE de la Morale des anciens & des modernes, ou les plus beaux quatrains de Pibrac, & les fables les plus instructives de la Fontaine & de Boursault, retouchées & éclaircies en faveur des jeunes Gens & des Etrangers amateurs de la Langue Françoise. 8. 1717.

ANECDOTES Venitiennes & Turques, ou Nouveaux Memoires du Comte de Bonneval, depuis son arrivée à Venise jusqu'à son Exil dans l'Isle de Chio, au mois du Mars 1739. par Mr. de Mironne. 8. 1740. II. Tomes.

ANTIPAMELA, ou Memoires de Mr. D*** traduit de l'Anglois. 8. 1743.

APOLOGIE de Cartouche, où le Scelerat sans reproche, par la grace du Pere Quesnel. 8. Cracovie 1733.

ATALZAIDE, Ouvrage Allegorique par Mr. de Crebillon fils. 8. 1746.

de BEAUMARCHAIS M. A. de la Barre le Hollandois, ou Lettres sur la Hollande ancienne & moderne. 8. 1738. II. Tomes.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1696248655/phys_0407
DFG

de BEAUMARCHAIS M. A. de la Barre Amusemens Literaires, ou Correspondance Politique, Historique, Philosophique & galante. 8. 1738. 39. III Tom.

CAPITULATION de l'Empereur François, combinée avec la Capitulation de l'Empereur Charles VII. qui en fait la Baze, & où on a joint des Remarques Historiques & Politiques. 4. 1746.

CONFESSIONS d'un Fat, par Mr. le Chevalier de la B*** 8. 1750. II. Part.

CONSEILS à une Amie par Mad. P*** 8. 1750.

CONSIDERATIONS sur le Genie & les mœurs de ce Siécle. 8. 1750.

DESCRIPTION du Gouvernement present du Corps Germanique, appellé communement le St. Empire Romain, tirée des Loix fondamentales, de l'histoire & des meilleurs Auteurs du Droit public d'Allemagne. 8. 1741.

DICTIONNAIRE nouveau, des Langues les plus usitées en Europe, savoir l'Italienne, Françoise, l'Allemande & la Latine, expliquées chacune par les trois autres, extrait des meilleurs Auteurs de ces quatre Langues, par une Societé de gens de Lettres. med. 4. IV. Tomes. *Sous Presse.*

- - des Proverbes & des façons de parler comi-

comiques, bourlesques & familieres &c. avec l'Explication & les Etymologies les plus avérées. 8. 1750.

HISTOIRE de l'abdication de Victor Amadée, Roi de Sardaigne, de sa detention au chateau de Rivoli & des moiens qu'il s'est servi pour remonter sur le Throne. 8. 1734.

HISTOIRE du Prince Titi. A.R. 8. 1736.

HISTOIRE de Mademoiselle Cronel, dite Fretillon, Actrice de Comédie de Roüen, écrite par elle-même. 8. 1752. IV. Parties.

HISTOIRE de Stanislas I. Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie, Duc de Lorraine & de Bar &c. par Mr. D. C*** 8. 1740. II. Tomes.

de la HODE Histoire de la Vie & du Regne de Louis XIV. Roi de France & de Navarre, enrichie de Medailles. 4. 1740. & 43. VI. Vol.

les LAMENTATIONS de Jérémie, Odes par Mr. d'Arnaud. 4. 1752.

† MEMOIRES & Avantures d'une Dame de qualité qui s'est retirée du Monde. 12. 1740. III. Tomes.

OXENSTIRN, Mr. le Comte, Recueil de Pensées sur divers sujets de Morale, nouvelle edition revüe, corrigée & augmentée par les Réflexions morales du même Auteur. 8. 1753. II. Vol.

PARIS, ou le Mentor à la mode, par Mr. le Chevalier de M*** 8. 1735.

† PAYSAN parvenu, ou les Memoires de M*** par Mr. de Marivaux. 8. 1737. V. Parties.

PAYSANNE parvenue, ou les Memoires de Madame la Marquise de L. V. par Mr. le Chevalier de M. 8. 1736. XII. Parties.

PERROQUET, ou Melange de diverses pieces interessantes pour l'Esprit & pour le Cœur. 8. 1742. II. Vol.

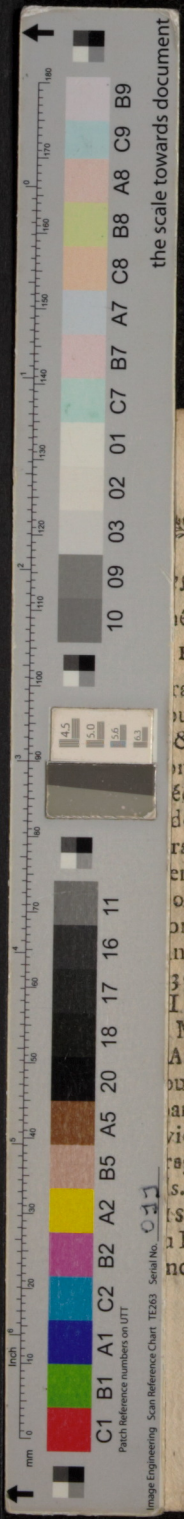
la SAXE galante. 12. 1735.

SCHANNAT Histoire abregée de la Maison Palatine, où l'on a joint une Dissertation Préliminaire sur les Comtes Palatins du moyen agé, par Mr. D. O*** & l'Eloge historique de l'Auteur par M. de la Barre de Beaumarchais. 8. 1740.

le SOPHA, Conte Moral, par Mr. Crebillon, Fils. 12. 1751. II. Parties.

TRAITE de la Raison humaine, traduit de l'Anglois, augmenté d'une preface qui contient plusieurs auctorités justificatives des sentimens de l'auteur. 8. 1744.

le TRIBUNAL de l'Amour, ou les Causes celebres de Cythere, par Mr. le Chevalier de la B*** 8. 1750. II. Vol.



s Livres

nés

ENTRAPP.

rale des anciens &
ou les plus beaux
& les fables les plus
ontaine & de Bour-
éclaircies en faveur
des Etrangers ama-
rançoise. 8. 1717.
ennes & Turques,
oires du Comte de
on arrivée à Venise
ns l'Isle de Chio,
39. par Mr. de Mi-
I. Tomes.
Memoires de Mr.
Anglois. 8. 1743.
ouche, où le Scele-
ar la grace du Pere
vie 1733.
rage Allegorique par
s. 8. 1746.
ts M. A. de la Bar-
a Lettres sur la Hol-
noderne. 8. 1738.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1696248655/phys_0413
DFG